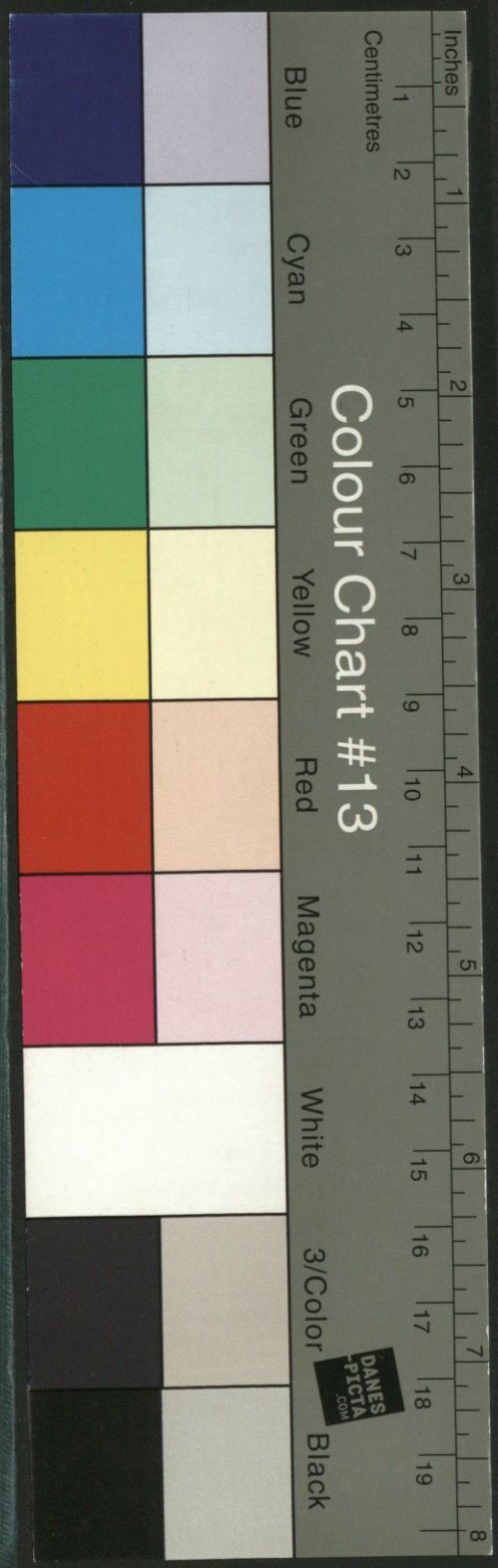


GUIDES ILLUSTRÉS MICHELIN
DES CHAMPS DE BATAILLE

YPRES
ET LES
BATAILLES D'YPRES

1914-1918

MICHELIN & Cie - CLERMONT-FERRAND
MICHELIN TYRE Co Ltd - LONDON
MICHELIN TIRE Co - MILLTOWN, N.J., U.S.A.



GUIDES ILLUSTRÉS MICHELIN
DES CHAMPS DE BATAILLE

YPRES

ET LES

BATAILLES D'YPRES

1914-1918

MICHELIN & Cie - CLERMONT-FERRAND
MICHELIN TYRE Co Ltd — LONDON
MICHELIN TIRE Co - MILLTOWN, N.J., U.S.A.

Spécimen des Itinéraires

GRACIEUSEMENT ÉTABLIS

par le

BUREAU DE TOURISME MICHELIN

MICHELIN ET Cie — Itinéraire Michelin — Siège Social CLERMONT-Fd

Tel Wagram 01-06 83-84 — BUREAU DE TOURISME MICHELIN, 99, Boulevd Pereire, Paris (17e) — Télégrammes PNEUMICLIN-PARIS

BRUXELLES - LILLE (106 km)

(Carte Michelin de Belgique: Feuille N°1, pli 19)

Sortir de BRUXELLES par la Chaussée de Mons.

(VI) du Plan du Guide et de la Carte Michelin.

PN et pont sur le canal dans Cureghem 2 km 5. Tram sur l'accotement gauche. Veeweide 4 km 5; PN de tram à l'entrée et à la sortie. On laisse à gauche, 1 km plus loin, le Château de Waasbroek. Après le pont sur le Zuen et un PN industriel, on laisse une route à gauche.

Zuen, à droite, 9 km 3. Loth 11 km 4. Coude à gauche puis à droite dans Brucom 13 km 2; peu après la sortie, laisser à gauche la route de Tourneppe.

Hal 16 km (Voir Plan du Guide Michelin): traverser la ville par la Chaussée de Bruxelles, à gauche les rues de Bruxelles, de la Boyenne, à gauche les rues Ste-Catherine, du Lundi, à droite la Rue Longue de la Chaussée, puis ne pas franchir la Senne mais tourner à droite dans la rue de Mons; à la sortie PN et fourche: à droite. Hondzocht 19 km 5. Saintes 22 km 6. Bierghes 23 km 6; 2 km 8 plus loin PN suivi d'un coude à droite; après 400 m limite du Hainaut.

Petit-Enghien 28 km. PN à 1800 m et coude à droite. Coude à gauche pour entrer dans:

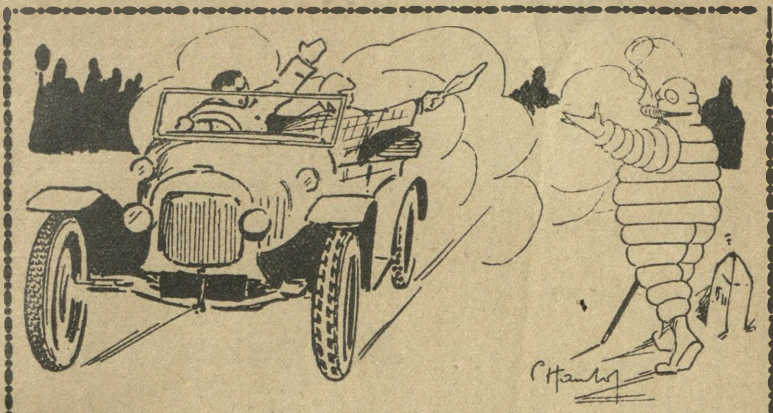
Enghien 31 km: dans la traversée on laisse l'église à gauche; à la sortie après un PN de tram, fourche: à droite laissant sur la gauche la route de Soignies. Longue ligne droite. Cortembroek 32 km 7. Ghislenghien 43 km. Preuscamp 44 km 1. Meslin l'Evêque 45 km 2. Descente, puis PN, peu avant Lorotte 49 km 6, où la route présente un coude à gauche. Sortir d'

Ath 51 km. par la route de Leuze qui coupe à niveau la voie ferrée et tourne à gauche: longue ligne droite. Villers-St-Amand 54 km 8. PN et pont sur la Petite Dendre à la hauteur de Ligne 56 km 6 dont l'agglomération reste à droite. Dans:

Leuze 63 km, à 150 m d'un pont sur l'Hersaau prendre à droite et à l'église tourner à gauche.

T. S.V.P.



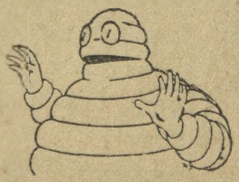


Vous ferez préparer **gracieusement**
votre prochain voyage en auto
par le

Bureau de Tourisme MICHELIN

99, Boulevard Pereire, Paris (XVII[e])

Il vous suffira de lui faire connaître
(10 jours au moins avant votre départ)
les grandes lignes du voyage que vous désirez faire et vous recevrez gratuitement un Itinéraire détaillé qui vous conduira
par de bonnes routes
aux bons endroits.



(Voir le spécimen ci-contre)

Vous trouverez dans le Guide routier Michelin les hôtels, leur confort et leurs prix, les mécaniciens, les curiosités, les plans de ville, les distances, etc...



Vous ne savez pas
ce que c'est qu'une bonne carte
si vous ne connaissez pas

la Carte Michelin de Belgique

au 200.000me



Le Guide Michelin de Belgique

est le complément indispensable
de la Carte Michelin

Il comprend :

6 plans de ville en couleurs,
54 plans de ville en noir,
les hôtels, leur confort et leurs prix,
les stockistes Michelin,
les mécaniciens,
curiosités, itinéraires,
transports, douanes, etc..



En vente chez les libraires et chez les stockistes Michelin.

PUBLIÉ SOUS LE PATRONAGE
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS
ET DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

YPRES

ET

LES BATAILLES D'YPRES

MANUFACTURE DE DENTELLES
& BRODERIES VÉRITABLES
HALLAERT SŒURS
Grand'Place et Rue des Chiens
YPRES (BELGIQUE)

BIBLIOTEKA NAUKOWA
17447
17504
XXXVII.5.2

MICHELIN & Cie, ÉDITEURS, CLERMONT-FERRAND

Copyright by Michelin & Cie, 1921

Tous droits de traduction, d'adaptation ou de reproduction totale ou partielle réservés pour tous pays.

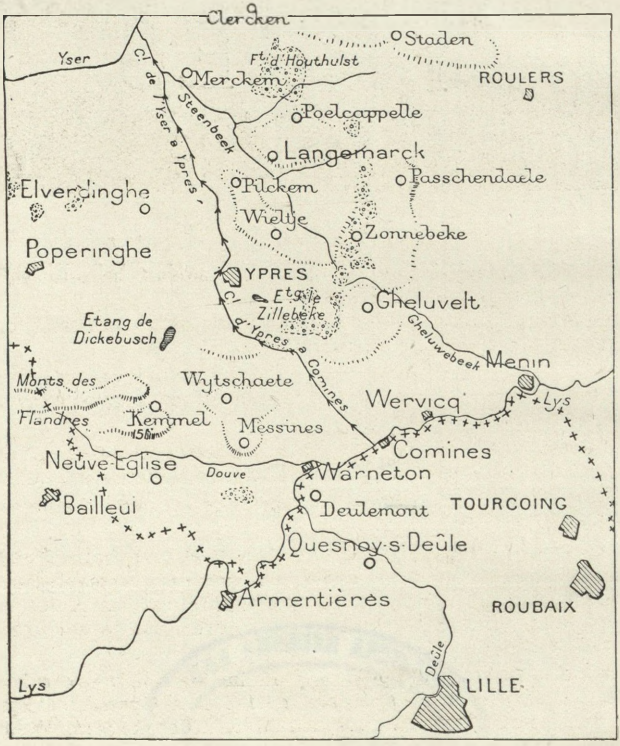
YPRES

ET LES BATAILLES D'YPRES

Aperçu géographique.

La région où se sont déroulées les opérations autour d'Ypres et dans la vallée de la Lys, fait partie de la vaste plaine de Flandre.

Dans cette région presque uniformément plate, une série de rides succes-



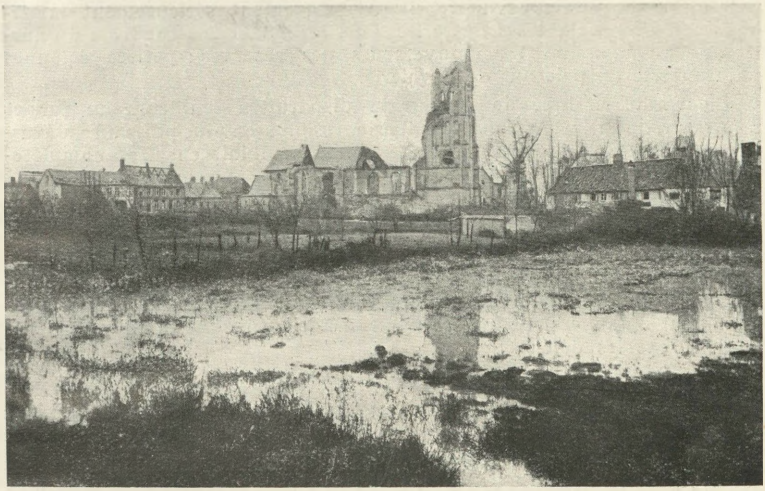
sives, longues et molles ondulations sablonneuses, s'élèvent autour d'Ypres en un large arc de cercle.

Aux portes de la ville, s'allonge une simple ride de 4 à 6 mètres, de Pilckem à Wieltje. Plus à l'est, une série de rides plus importantes, hautes de 10 à 12 mètres, s'élèvent de Passchendaele à Zandvoorde, par Broodseinde, Gheluvelt.

Avant la guerre, de nombreux boqueteaux couvraient cette ondulation; la mitraille les a rasés, seuls quelques troncs d'arbres décharnés en marquent aujourd'hui l'emplacement.

Au nord, une dernière ondulation sépare la cuvette d'Ypres

AKADEMIA SZTUK PIĘKNYCH
BIBLIOTEKA
im. Gen. Broni K. Świerczewskiego



ELVERDINGHE, AU NORD-OUEST D'YPRES.

des plaines de Roulers et de Thourout. Elle portait les observatoires allemands de Clermont et de Staden.

Entre ces deux villages s'étend l'écran épais de la forêt d'Houthulst, fameux repaire des artilleurs allemands.

Au sud d'Ypres, se détache la Cote 60, butte au sommet uni et blanchâtre. Plus au sud, de Wytschaete à Messines, une longue crête d'une trentaine de mètres barre l'horizon.

Au sud-ouest, s'élèvent, à 100 mètres au-dessus de toute la région, les Monts de Flandre, série de hautes buttes, orientés d'est en ouest.

Le Kemmel, sorte de belvédère à l'extrémité est de la chaîne, en est le point culminant.

Ces monts dominent la large vallée de la Lys et la Flandre française.

Largement ouverte aux vents de la mer du Nord, cette région a un climat essentiellement maritime. Les brouillards et les pluies continuelles entretiennent une constante humidité. Sur le sol argileux, l'eau ruisselle partout.

Le fond de la cuvette d'Ypres est sillonné de nombreux ruisseaux (les beeks) et traversé par les canaux de l'Yser à Ypres et d'Ypres à Comines ; des étangs, celui de Dickebusch, de Zillebeke y miroitent.

En octobre 1914, toute la campagne était couverte de haies vives, de saules et de beaux ormes poussant dru au bord des watergands qui encadraient chaque prairie et chaque ferme élevée sur une sorte de taupinière.

Le long des routes et des chemins en chaussées surélevées, pour être à l'abri de l'eau, les villages alignaient leurs maisons, construites en torchis, en briques, toutes précédées d'un jardin où rarement manquaient les fleurs.

Très coupé et très couvert, ce terrain était beaucoup plus favorable aux actions de détail d'infanterie qu'à une offensive de grande envergure qui ne pouvait avancer que très lentement. Si les masques et les obstacles nombreux rendaient difficile le déplacement rapide de

l'artillerie et de la cavalerie, ils avantageaient sérieusement la défense en dissimulant ses batteries dans le dédale des couverts et, surtout, en masquant les mouvements des réserves : petites colonnes d'infanterie ou pelotons de cavalerie.

La caractéristique de ce terrain disparaîtra d'ailleurs au fur et à mesure de la lutte quand l'artillerie, de plus en plus puissante, dévastera la campagne. En 1920, cette région semblait en effet complètement dénudée.

Le climat et la nature du sol rendirent tout particulièrement difficile l'organisation du terrain.

Dans une terre imbibée d'eau, impossible de creuser; en effet, sans trouver immédiatement la couche d'eau. Seules les ondulations sablonneuses présentèrent un terrain plus sec. Dans la plaine, les adversaires édifièrent en superstructure, casemates, abris, blockhaus bétonnés dissimulés dans les défenses.

Aperçu historique.

Situé au carrefour des grands courants humains, entre le bassin parisien et la Germanie, entre le continent et l'Angleterre, le bassin d'Ypres, avec toute la Flandre, fut, de bonne heure, un lieu de transit et un lieu de rencontre. C'est là qu'aboutit, dès le Moyen-Age, une ligne de circulation active.

Des foires fameuses à Ypres, à Thourout, à Bruges, naquirent. On y vint de Basse-Allemagne et de Champagne; marchands d'Angleterre, d'Italie, même, s'y rencontrèrent ; la renommée en retentit au loin.

L'industrie, certaine de trouver des débouchés, prospéra dans de nombreuses bourgades, et, la Flandre, écrivait un historien dès le XVIe siècle, « n'est qu'une ville continue ». Pour assurer la subsistance d'une telle agglomération, l'agriculture, stimulée, prospéra, elle aussi, grâce à l'effort tenace du Flamand.

Fières de leurs richesses, les villes conquirent de bonne heure leur indépendance, s'érigèrent en communes sous la souveraineté des comtes de Flandre souvent en révolte contre le roi de France. L'un d'eux, Ferrand, s'alliant à Othon le Germanique, fut défait à Bouvines (1214) par Philippe-Auguste ; un autre, Baudouin, parti pour la Croisade, fut proclamé roi de Constantinople.

La Flandre passa, au XIVe siècle, sous le pouvoir des ducs de Bourgogne, puis au XVe sous celui de l'Autriche, puis de l'Espagne. Carrefour des grands échanges commerciaux, la Flandre devint aussi un des principaux champs de luttes.

« Villes et bourgades se ceinturèrent de murailles et, derrière leurs larges fossés, arrêtèrent les invasions, soutinrent des sièges, conservèrent une légende guerrière. Serrées dans leurs larges remparts de briques, elles ont presque toutes quelque histoire glorieuse de frontière à raconter. » (VIDAL DE LABLACHE.)

Sous Louis XIV, la Flandre fut envahie trois fois par les Français. Le traité de Nimègue la rattacha au royaume. Elle tomba, peu après, à nouveau, sous le pouvoir des Impériaux. Conquise sous la Révolution française, elle forma le département de la Lys.

Dans le cours du XIXe siècle, la prospérité flamande se déplaça au nord, vers le grand port d'Anvers, et au sud, vers la plaine industrielle de Lille et dans la vallée de la Lys où naquirent de nombreuses villes tentaculaires.

LA GUERRE DE 1914-1918

Les 5 batailles d'Ypres.

Champ de bataille au cours des siècles, la Flandre allait de nouveau être le théâtre de luttes beaucoup plus sanglantes et plus longues, au cours desquelles une complète dévastation allait ruiner pour longtemps une longue bande de cette région prospère.

D'octobre 1914 à octobre 1918, cinq grandes batailles se déroulèrent sur le même terrain autour d'Ypres.

Prendre pied sur le cercle de collines dominant Ypres. De là, descendre vers la ville et la Flandre maritime et, " Nach Calais ", atteindre les côtes de la mer, tel fut le but stratégique allemand.

Interdire cet accès de la mer en établissant un barrage solide sur les hauteurs d'Ypres, dégager largement la ville, puis progresser vers l'est en menaçant l'aile droite allemande, tel fut le but stratégique des Alliés.

Bien que ces buts fussent constants durant les quatre années de lutte, les cinq batailles eurent chacune un caractère tactique bien différent, marqué par l'évolution progressive de l'armement et dans les méthodes de combat des adversaires.

Octobre 1914. — Au cours d'une bataille en rase campagne, les Alliés, inférieurs en nombre et surtout dépourvus d'artillerie, parviennent, dans des organisations improvisées, à force d'héroïsme, de sacrifices et aussi, grâce à l'habileté manœuvrière de leurs chefs, à barrer la ruée ennemie.

Printemps 1915. — Les Allemands, employant pour la première fois des gaz asphyxiants, surprennent les défenseurs et les éprouvent cruellement, mais sont arrêtés aux portes d'Ypres.

En 1916, l'année de Verdun et de la Somme, les adversaires, dans les Flandres, s'observent et fortifient le terrain.

Été et Automne 1917. — L'armée britannique, accrue et surtout abondamment pourvue de matériel, attaque. C'est alors le règne du canon qui broie toute défense. Par poussées successives dans une longue bataille de quatre mois, cette armée conquiert les hauteurs d'Ypres.

Printemps 1918. — L'Allemagne a la supériorité du nombre et du matériel ; puissance et surprise sont les facteurs décisifs de son offensive. 40 divisions au sud d'Ypres brisent le front britannique et forment une poche menaçante ; grâce à l'intervention française, elles sont arrêtées à temps sur les Monts de Flandre.

Été-Automne 1918. — Les Alliés à leur tour ont la supériorité numérique et surtout la supériorité de matériel.

Les avions, employés en masse, deviennent des armes redoutables de combat, tandis qu'à terre les tanks écrasent ou réduisent les noyaux de résistance, ouvrant la voie aux colonnes d'infanterie.

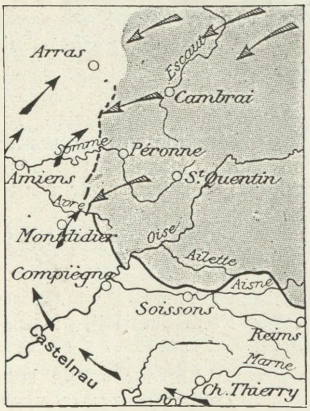
En un jour, les armées alliées s'emparent des hauteurs d'Ypres qu'elles avaient mis trois mois à conquérir l'année précédente.

LA COURSE A LA MER

Octobre 1914.

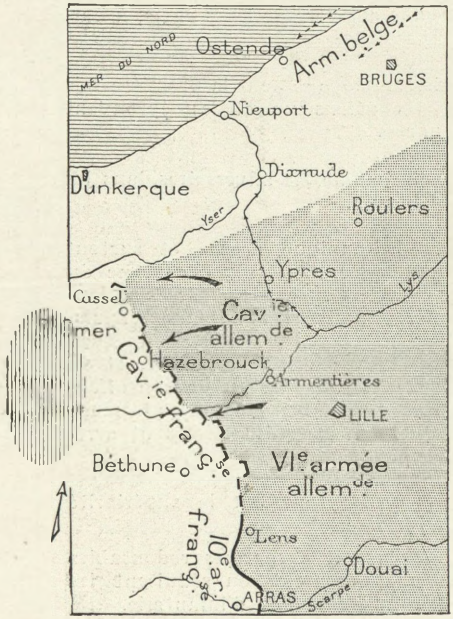
Après la victoire de la Marne et la bataille de l'Aisne, les armées adverses, précédées de leur cavalerie, cherchent à s'envelopper mutuellement, prolongent progressivement leur front vers le nord et courent vers la mer, mais les armées allemandes tirent de leur front convexe une plus grande facilité de transport vers la gauche française de plus en plus menacée. Aux premiers jours d'octobre, la lutte est ardente devant Arras que défend la 10e Armée (de Maud'huy).

Le général Foch reçoit la mission de coordonner dans le Nord l'action des troupes françaises avec celle des Alliés britanniques et belges.



LA COURSE A LA MER (*fin sept.-oct.*).

En octobre, trois corps de cavalerie allemande (Von der Marwitz) envahissent la plaine de la Lys et la cuvette d'Ypres ; des patrouilles apparaissent à Ypres le 3 octobre. Submergées par le nombre, les divisions de cavalerie des corps Conneau et de Mitry se replient lentement en combattant, elles accrochent la cavalerie allemande et continuent à couvrir la région des débarquements de l'armée britannique dont les trois corps viennent d'être transportés des rives de l'Aisne vers Saint-Omer et Saint-Pol.



LA CAVALERIE ALLEMANDE DANS LA PLAINE DE LA LYS (1er-12 *octobre*).

Du 14 au 20 octobre, la cavalerie française, sous les ordres du général Conneau, et la cavalerie anglaise (Byng et Allenby) attaquent avec la dernière énergie et ouvrent le chemin d'Armentières et d'Ypres aux corps anglais qui vont se déployer devant Béthune (2e corps, Smith Dorrien) ; devant Armentières (3e corps, Pulteney), à l'est d'Ypres (1er corps, Haïg).

La cavalerie allemande est chassée de la plaine de la Lys ; elle se reforme dans la région de Lille avant de reprendre sa course vers la mer, mais trop tard, le corps de Mitry galope au nord et à l'est d'Ypres à la rencontre des masses allemandes (4 corps en marche vers l'Yser et Ypres). (*Croquis page* 7.)

Prenant pour objectif les ports de la Manche, l'ennemi

se flatte de parvenir à la côte d'où il espère faire peser sur l'Angleterre une menace qui doit abattre l'orgueil de ce rude adversaire.

Le danger est pressant, il faut se cramponner au terrain, et partout boucher toutes les fissures par où l'ennemi peut se glisser.

Tandis que l'armée belge s'étend le long de l'Yser, en liaison à droite avec la 89e division territoriale, le corps de Mitry (4e, 5e, 6e, 7e D. C.) avec la 1re division de cavalerie belge et la 3e division britannique évoluent devant la forêt d'Houthulst et la crête des Flandres.

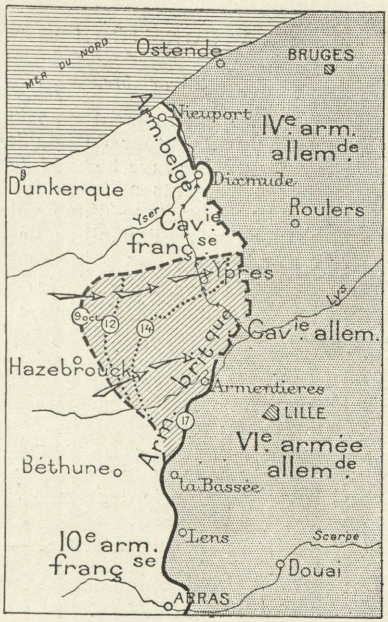
Le 18, appuyés par les 41e et 60e bataillons de chasseurs à pied, les cavaliers enlèvent Staden et Roulers, mais les jours suivants, devant les forces allemandes, bien supérieures en nombre et surtout en artillerie, les cavaliers se replient en combattant, harcelant sans cesse les colonnes ennemies.

Sur la crête de Stadenberg, des dragons, pied à terre, encadrés par des chasseurs, chargent, la lance à la main.

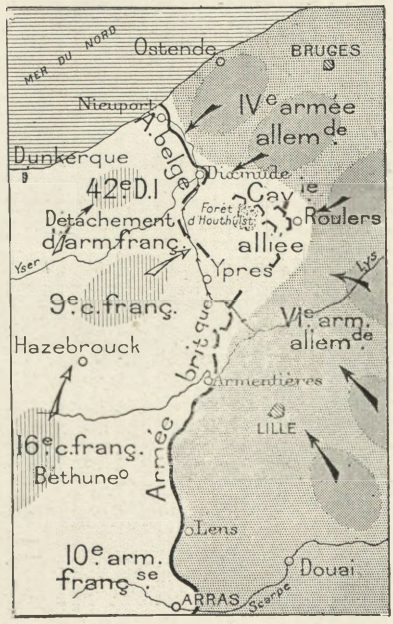
Par son audace et son habileté manœuvrière, la cavalerie retarde l'ennemi et permet au 1er corps britannique (Douglas Haig) de s'installer devant Ypres dans des positions préparées par les 87e et 89e divisions territoriales.

Le 9e corps français et la division indienne de Lahore, transportés par camions, arrivent à temps en soutien des forces britanniques.

Plus au nord, 150.000 Allemands se ruent sur l'Yser, espérant bousculer facilement l'armée belge épuisée par deux mois de lutte et par sa retraite d'Anvers.



LA CAVALERIE ALLEMANDE EST CHASSÉE DE LA PLAINE DE LA LYS (14-20 *octobre*).



LA CAVALERIE ALLIÉE COUVRE L'ARRIVÉE DES RENFORTS ALLIÉS (15-23 *octobre*).

LA PREMIÈRE BATAILLE D'YPRES

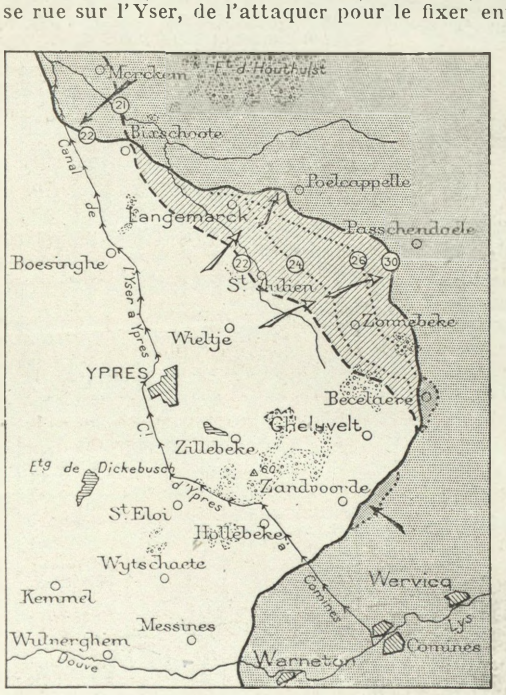
23 *octobre.* — 15 *novembre* 1914.

Le 23 octobre, au moment où la bataille pour Ypres va s'engager, les Alliés occupent autour de la ville un large saillant dont la ligne convexe présente le grave inconvénient de donner prise aux attaques et aux tirs convergents allemands; les Alliés, avec le canal à dos, ne disposent, par Ypres, que d'une voie unique de retraite. Ce saillant présentera, par contre, l'avantage de permettre aux réserves alliées de se porter rapidement d'un point central au point menacé.

De la mer à la Lys, deux armées allemandes : IV[e] (Prince de Wurtemberg), VI[e] (Prince de Bavière) sont rassemblées pour la conquête des ports de la Manche. La IV[e] Armée, constituée dès le 16 août, est formée de 5 corps de réserve, recrutés en grande partie parmi la jeunesse de l'Université allemande, étudiants, volontaires, vibrants d'enthousiasme, qu'enflamment encore les proclamations ardentes du Kaiser et de leurs chefs; troupes soutenues par une artillerie puissante. Tandis que trois corps vont s'engager dans la bataille de l'Yser, deux autres corps vont lier leur action avec la VI[e] Armée, reliés entre eux par 10 divisions de cavalerie dont la division de la Garde.

Offensive alliée. — 23-30 *octobre.*

Le général d'Urbal, commandant le détachement de l'armée française de Belgique (plus tard 8[e] Armée) a décidé, au moment où l'ennemi se rue sur l'Yser, de l'attaquer pour le fixer entre Dixmude et Ypres ; plus au sud, les Britanniques attaquent vers Courtrai et Menin.



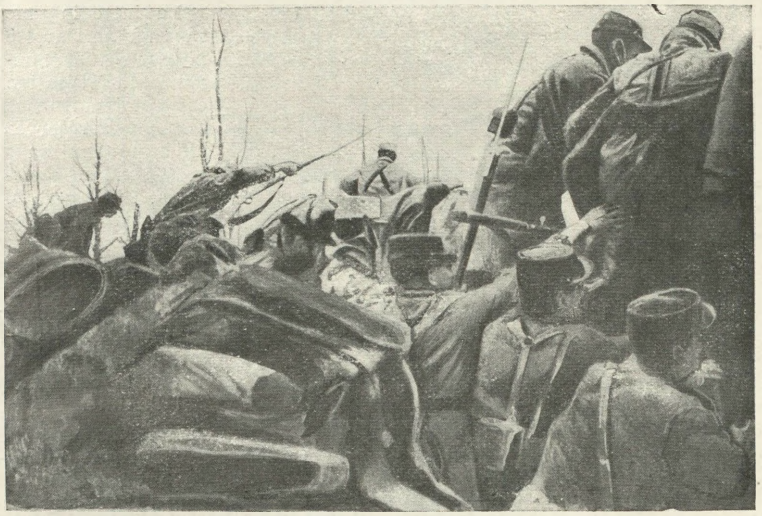
L'OFFENSIVE ALLIÉE VERS L'EST (23-30 *octobre*).

Le 21 octobre, le corps von Kleist débouche de la forêt d'Houthulst, marche vers le canal d'Ypres, enlève Bixschoote qui est repris par la cavalerie à pied du général de Mitry.

Devant Langemarck, l'ennemi se brise contre la résistance britannique, laissant 1.500 cadavres devant le village.

Les premières troupes du 9[e] corps (Dubois) arrivent et relèvent la 2[e] division du corps Haig, qui appuie vers l'est.

Le 24, la 31[e] division du 16[e] corps qui s'est glissée entre les deux divisions de Du-



ATTAQUE FRANÇAISE DANS LA RÉGION DE LANGEMARCK (*Octobre* 1914).

bois, approche de Poelcappelle. L'Etat-Major allemand est inquiet ; sur l'Yser, l'inondation interdit toute progression ; autour d'Ypres, ses troupes reculent. Falkenhayn, le nouveau chef d'Etat-Major allemand, prescrit à ses corps de tenir et de se fortifier. Sur ce terrain difficile, les canons alliés, suivant un rapport allemand, « font une moisson terrible ». L'offensive alliée continue, les Allemands se défendent avec âpreté. Au nord, la 7e brigade de dragons s'empare de Bixschoote, la division Humbert approche de Merckem, le 9e corps de Passchendaele, le corps Haig dispute avec acharnement la croisée des chemins de Gheluvelt.

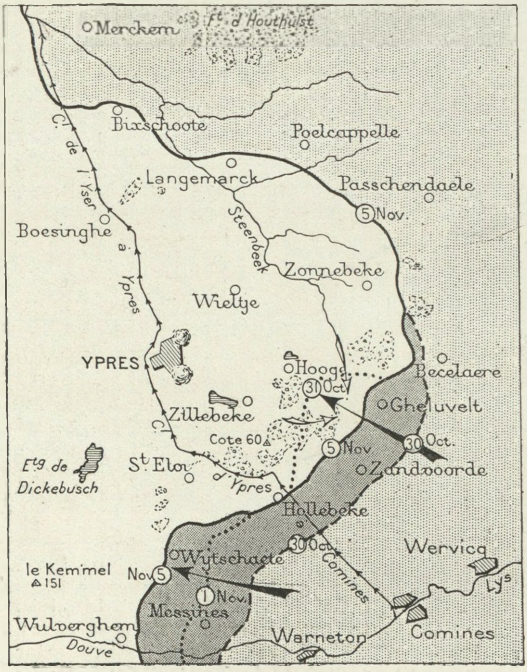
Le premier assaut allemand.

30 *octobre*. — 4 *novembre*.

Exaspéré, le Commandement allemand vient de faire affluer autour du saillant d'Ypres d'importantes forces nouvelles. A l'est d'Ypres, sur le seul front Gheluvelt, Hollebeke, 4 kilomètres à peine, où la percée a été décidée, le nouveau détachement d'armée von Fabeck groupe 7 divisions et un corps de cavalerie. Cette masse, appuyée par 60 batteries de gros calibres et des mortiers, a pour objectif Ypres et doit balayer devant elle, suivant l'ordre de von Deimling, Anglais, Hindous, Marocains, Canadiens et « autres racailles de toutes sortes ». L'empereur, à Thielt, attend l'assaut pour rentrer derrière ses « troupes incomparables » dans la dernière ville de la Belgique conquise.

Jusqu'au 15 novembre, avec une frénésie inouïe et un mépris extraordinaire des pertes, les régiments allemands, exaltés par la présence de leur empereur, vont s'acharner sur le saillant d'Ypres.

Pour la première fois, on voit l'adversaire attaquer en colonnes massives, tactique des hécatombes, qui vont laisser aux batailles de l'Yser et d'Ypres un renom d'effroi.



LE PREMIER ASSAUT ALLEMAND CONTRE YPRES.
(30 *octobre* - 4 *novembre*).

La lutte la plus sauvage ne s'arrête ni jour ni nuit. Souvent, la situation est angoissante ; les dernières réserves alliées fondent dans la fournaise. Epuisées, disloquées, elles semblent incapables d'une plus longue résistance, mais le général Foch, sans avoir le commandement effectif, sait inspirer, à tous, la confiance qui l'anime.

« *Aux moments les plus graves, où la volonté de tenir pourrait vaciller, le général Foch arrive avec son optimisme serein et communicatif. Un clair résumé de la situation, ponctué de gestes expressifs, une décision énergique qu'il condense parfois en une courte note laissée à portée de la main : le général Foch ne commande pas, il persuade et cet avis n'est nullement un ordre ; mais il reste là, écrit, suggestionne la volonté, prolonge et matérialise la parole du général français, après que d'autres devoirs ont appelé son action sur d'autres points du Champ de bataille.* » (GÉNÉRAL MANGIN.)

Sous la pression des événements, partout où il est besoin, les troupes françaises, bataillon par bataillon, régiment par régiment, dénuées d'artillerie lourde et médiocrement approvisionnées en munitions de 75, arrivent en renfort ou agissent par des attaques latérales.

Au moment où l'assaut allemand va se produire, les Alliés continuent leur offensive. Humbert au nord, de Mitry et Dubois au centre, doivent refouler l'ennemi au delà de la forêt d'Houthulst et de Passchendaele. L'armée britannique doit poursuivre son offensive vers la Lys.

Cette nouvelle phase va donc être d'abord une rude bataille de rencontre, puis la violence du choc, supporté surtout par les Britanniques, obligera les Français à abandonner leur propre offensive pour aller soutenir leurs camarades de combat en grand danger.

Le 30 octobre, tandis que les Allemands se brisent contre la gauche et le centre de l'armée d'Urbal, les Britanniques sont assaillis dans la direction de Zandvoorde, et refoulés au nord-est de Becelaere, tandis que leur droite (corps de cavalerie Allenby) se replie devant Hollebeke et Saint-Eloi. Le corps Haig est menacé sur les deux ailes.

Le général Dubois, par une initiative heureuse, envoie, derrière le corps Haig, 2 brigades légères de la 6e division de cavalerie.

Le 31, l'assaut va redoubler. De nouvelles unités ennemies appartenant aux XVe et XIIIe corps, et IIe corps bavarois, entrent en action dans la zone anglaise. Chassés de l'Yser par l'inondation, les IIIe et XXIIIe corps arrivent devant le secteur nord d'Ypres, la disproportion numérique devient écrasante.

Sous les ordres du général Moussy, un détachement du 9e corps est dirigé au sud-est d'Ypres, en liaison avec la 7e division britannique ; la 32e division du 16e corps, qui vient de débarquer, se dirige sur Wytschaete.

Les Allemands attaquent avec fureur ; les Britanniques perdent Hollebeke, Zandvoorde. Le moment est critique. Sur la route d'Hooge, la ligne de la 1re division britannique est brisée, l'ennemi est à 4 kilomètres d'Ypres, le bombardement s'accentue ; les deux généraux commandant les divisions du corps Haig sont blessés.

Le maréchal French, dans l'après-midi, s'est porté à Hooge, auprès du général Haig. Vivement impressionné, il envisage la perspective d'un repli à l'est d'Ypres. Résolu, il rentre à son poste de commandement, mais, passant près de celui du général d'Urbal, où arrive le général Foch, un officier d'Etat-Major informe le maréchal de la présence du général Foch. Les deux chefs se rencontrent, un débat émouvant se déroule : « Il faut tenir, tenir à tout prix, s'écrie Foch. Tenez jusqu'à ce soir, je viens à votre aide ». Après un véhément appel à la vieille infanterie de Wellington, il emporte enfin la décision, et griffonne une note que French, ayant lue rapidement, se contente de contresigner et d'envoyer immédiatement au général Haig.

Mais déjà, celui-ci, profitant d'une hésitation de l'ennemi, a jeté à l'assaut ses bataillons diminués, mais soutenus par des éléments du 9e corps (32e régiment).

Gheluvelt est repris. La pression s'étant étendue plus au sud sur le front de la cavalerie britannique, la 32e division française et une brigade de cuirassiers sont dirigées au sud d'Ypres. Par une contre-attaque heureuse, deux escadrons de cavalerie reprennent le terrain perdu au sud-est de Saint-Eloi.

Dans la nuit du **31 octobre,** le IIe corps bavarois attaque la crête Wytschaete-Messines. Les Bavarois arrivent jusque dans Wytschaete, mais une vive contre-attaque de la 32e division et de la 9e division de cavalerie rejette l'ennemi au pied des hauteurs. Le lendemain, les Wurtembergeois enlèvent Messines.

Les renforts envoyés par Joffre arrivent, division par division, le 16e corps, puis le 20e corps (Balfourier). La résistance s'organise.

Le 2 novembre, les actions se font surtout sentir sur Saint-Eloi, et sur Zonnebeke, au centre, où la 16e brigade de dragons est presque anéantie.

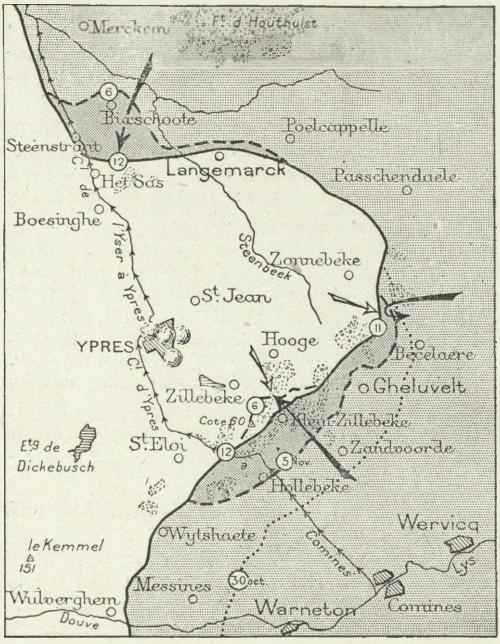
Le 3 novembre, l'ordre d'offensive du 9e corps est renouvelé, mais les lignes ennemies, grandement renforcées, ne permettent aucun gain de terrain.

Les 4 et 5 novembre, les artilleries adverses engagent un duel violent. L'infanterie est exténuée par 13 jours de combat ; au centre, la 7e division anglaise est relevée, après s'être dépensée presque jusqu'au dernier homme. « Quand la 7e division fut retirée de la ligne de feu, dit l'ordre du jour du général Rawlinson, sur les 400 officiers qui étaient partis d'Angleterre, il n'en restait que 44 et sur les 12.000 hommes qui la composaient au début, 2.300 seulement répondirent à l'appel. »

L'assaut suprême allemand.

6-12 *novembre* 1914.

Depuis le début de la bataille, le but ennemi avait été d'enfoncer, par des attaques simultanées, les lignes alliées, sur tout le front de Dixmude à Messines ; mais partout où il a cru percer pour provoquer l'effondrement de la ligne, il a trouvé un barrage solide.



L'ASSAUT SUPRÊME CONTRE YPRES (6-12 *novembre*).

Restreignant ses ambitions, le Commandement allemand, tout en continuant à bombarder furieusement tout le front, va porter ses principaux efforts aux deux extrémités du saillant d'Ypres, pour l'étrangler et y détruire les forces alliées (9e corps français et 1er corps britannique).

L'artillerie allemande se renforce. Le bombardement d'Ypres s'accentue. Tous les calibres, et même les 155 français pris à Maubeuge, entrent en action.

Un nouveau groupement (Von Linsingen), formé du XVe corps et d'une division de la Garde, se concentre entre Gheluvelt et le canal de Comines.

Le 6 novembre marque une recrudescence violente dans la bataille.

Au nord, le 32e corps (Humbert) et le 2e corps de cavalerie doivent progresser vers la forêt d'Houthulst ; l'infanterie ennemie, soutenue par sa masse d'artillerie en batterie dans cette forêt, doit rejeter les Français à l'ouest du canal.

Au sud, le 16e corps a l'ordre de reprendre l'offensive sur tout son front. L'ennemi, profitant des nombreux petits bois, veut atteindre les ondulations qui commandent Ypres immédiatement (Saint-Eloi et la Cote 60).

Les adversaires ont donc les mêmes objectifs. Leurs offensives se heurtent violemment ; mais les Allemands poussent en ligne des troupes plus fraîches et sans cesse accrues, soutenues par une puissante artillerie.

Au nord, les attaques se bloquent, mais, au sud, la mêlée devient critique. Bavarois et Prussiens devançant les attaques des groupements Olleris (éléments du 20e corps) et Moussy, trouent la ligne en trois points. Les pertes alliées sont sensibles et les survivants se replient sur Zillebeke. Le danger est pressant. Quatre pelotons de cava-

lerie, 80 isolés (cuisiniers, plantons, ordonnances) ramassés dans Zillebeke et une brigade de cavalerie anglaise pied à terre sont rassemblés sous les ordres du général Moussy.

Mettant l'épée à la main, le général lui-même se porte sur la première ligne et entraîne tous ces éléments dans une fougueuse contre-attaque. La Cote 60 est reprise. Les cavaliers ont fait merveille.

« C'est, déclare le général Moussy, grâce au courage et à l'entrain des officiers de cavalerie et de leurs hommes que je suis parvenu, non seulement à faire sortir l'infanterie de ses tranchées, mais à progresser et à reprendre, en fin de journée, presque tout le terrain cédé. Les cavaliers ont constamment été en avant de l'infanterie, admirablement entraînés par leurs officiers. »

Les 7, 8, 9 novembre, les attaques allemandes se succèdent au nord et au sud d'Ypres sans arriver à rompre le front allié.

Le 10 novembre, au nord, tandis que Dixmude succombe, le XXIIIe corps allemand atteint le canal de l'Yser à Ypres en rejetant au delà les 38e et 42e D. I. et les divisions de cavalerie de Mitry.

L'ennemi arrive même à passer le canal. Les zouaves restent inébranlables à Bixschoote.

Le lendemain, la 22e brigade, envoyée en renfort par le général d'Urbal, rétablit la situation. Devant Langemarck, les jeunes volontaires du IIIe corps, partis à l'assaut au chant du *Deutschland über alles*, se font massacrer sans atteindre les lignes.

Le 11 novembre, c'est surtout à l'est d'Ypres que la bataille devient terrible et atteint son point culminant. Dès l'aube, les Allemands ouvrent un feu intense d'artillerie ; quelques heures plus tard, dans la brume, la Garde prussienne de Gheluvelt et le XVe corps de Zandvoorde partent à l'assaut.

La Garde réussit à briser les lignes en trois endroits, et, pénétrant dans les bois situés en arrière des tranchées, gagne 4 kilomètres par la brèche principale.

Le moment est critique, Prussiens et Britanniques engagent des corps à corps sanglants à travers les bois.

Les contre-attaques des Britanniques arrêtent puis écrasent un régiment de la Garde prussienne.

Le temps, déjà mauvais, se change en une tempête épouvantable. Dans la nuit, à la faveur de l'ouragan, la Garde revient à la charge. Les London Scottish la reçoivent à la baïonnette. Le général Fitz-Clarence est tué à la tête de sa brigade réduite de 5.000 à 500 hommes.

Plus au sud, le groupe du général Moussy est également violemment attaqué. La ligne plie, la Cote 60 est menacée. Une contre-attaque du 7e hussards déblaie le terrain des fractions ennemies qui s'étaient infiltrées dans les bois et rétablit l'unité du front.

La nouvelle attaque allemande sur tous les points du front aboutit à un échec sanglant ; tout au plus l'ennemi enlève quelques boqueteaux, quelques tranchées, mais au prix des plus lourdes pertes.

Croyant à l'épuisement des troupes alliées (les troupes françaises du 9e corps combattent jour et nuit depuis 23 jours), les Allemands attaquent encore, mais les combats, jusqu'au **15 novembre**, diminuent d'intensité.

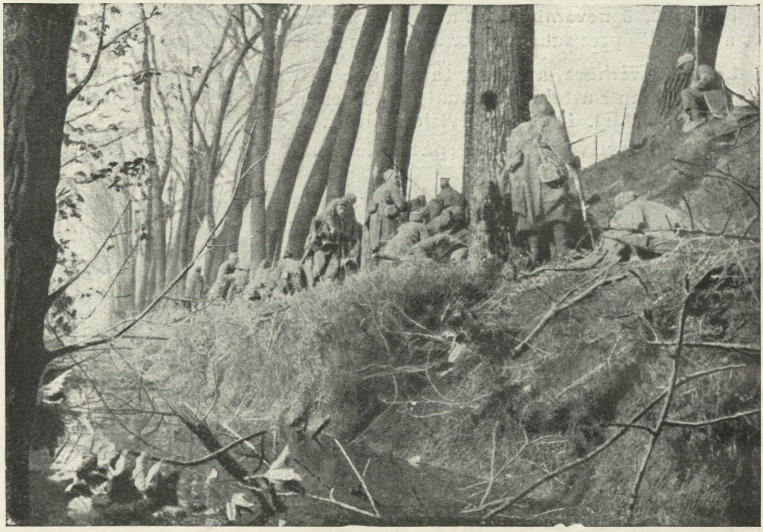
Le 18, dans les tranchées boueuses, sous la pluie incessante, l'ennemi, vaincu, s'immobilise.

Exaspéré par son échec, l'ennemi anéantit la ville qu'il n'a pu conquérir.

Le 10 novembre, déjà, les taubes étaient venus jeter des bombes incendiaires sur Ypres, mais à partir de cette date le bombardement se poursuit méthodiquement non seulement par avions, mais aussi par canons avec un tir réglé de 10 à 20 obus par minute.

Jusqu'au 13, la ville n'avait relativement que peu souffert, les Halles avaient été endommagées par deux obus et quelques bombes de taubes, mais dans les désastreuses journées des 22 et 23 novembre le bombardement devient plus intense et mieux réglé.

Les Allemands ont amené à Houthem un train blindé. Sous la direc-



LE LONG DU CANAL D'YPRES A L'YSER :
ZOUAVES ET TERRITORIAUX DÉPLOYÉS AVANT UNE CONTRE-ATTAQUE (*Novembre* 1914).

tion de drachens, ils font pleuvoir sur la ville des obus incendiaires et des obus explosifs.

Le 23 novembre, au soir, la place des Halles n'est plus qu'un amas de décombres.

« *La ruine d'une ville exquise payait pour celle des plus ambitieuses espérances, pour 10 corps allemands déconfits, une partie de la Garde décimée, l'empereur humilié.* » (MADELIN.)

La bataille d'Ypres couronne la victoire de la Marne.

L'ennemi est battu. Son espoir de déborder la gauche alliée est irrévocablement détruit. Il est obligé de s'accrocher au terrain qu'il va organiser.

L'Angleterre garde sa liaison directe avec le continent, et la Belgique le dernier lambeau sacré de son territoire envahi.

L'union des trois alliés, leur mutuelle confiance, se sont cimentées au cours de ces jours d'épreuves où l'ennemi a perdu sa foi en son invincibilité.



LES HALLES D'YPRES EN FLAMMES, 22 *novembre* 1914. (*Photo Antony, Ypres.*)

Période d'accalmie relative.

Décembre 1914. — *Avril* 1915.

N'ayant pu réussir à percer le front aux abords d'Ypres, les Allemands renoncent à leurs attaques en masses. Il n'y a bientôt plus, dans ce secteur, que d'incessantes actions d'artillerie, suivies parfois de violents coups de main sur des points isolés.

Le 10 décembre, les Allemands déclenchent trois attaques sur les troupes britanniques devant Saint-Eloi. Ils s'emparent des premières tranchées de la ligne alliée, mais en sont rejetés aussitôt par une contre-attaque exécutée la nuit.

Le 17 décembre, au nord-ouest d'Ypres, Zonnebeke, Langemarck sont âprement disputés et Langemarck reste aux mains de l'ennemi. En janvier, les Allemands échouent dans ce secteur. Ces combats se déroulent dans un lac de boue créé à la fois par les pluies et par l'inondation que les Belges ont tendue.

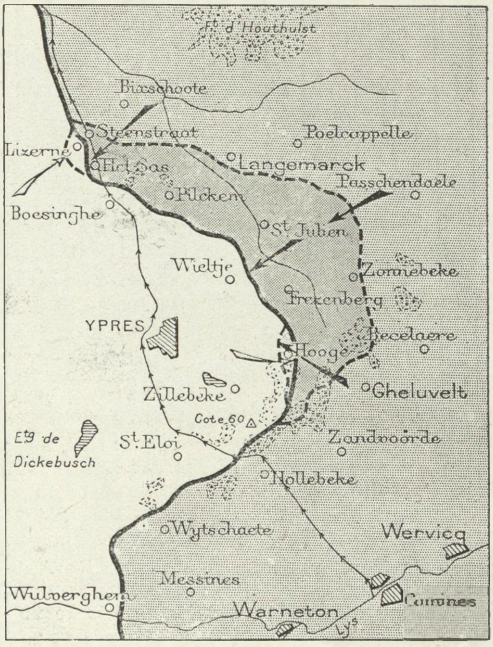
Un colonel peut écrire : « Le terrain sur lequel nous sommes engagés est épouvantable : une croûte de 30 centimètres est relativement bonne, mais au-dessous c'est de la boue et toujours de la boue. Des hommes engagés dans des boyaux ou tranchées, d'un mètre ou d'un mètre cinquante de profondeur, sont à peu près incapables d'en sortir et s'enlisent petit à petit jusqu'au moment où il faut se mettre à plusieurs pour les dégager. »

Au fur et à mesure que la saison s'améliore, les combats et les actions de détail se multiplient. Entre le 12 et le 18 mars, les Britanniques, attaqués à Saint-Eloi, perdent le village et le reprennent ensuite. Plus au sud, de violents combats sans résultats sont livrés dans la première quinzaine d'avril en face de la crête de Messines. Ypres est bombardée par obus de gros calibres qui accumulent ruines sur ruines.

L'OFFENSIVE ALLEMANDE DE 1915

Avril-mai-juin 1915.

A la longue accalmie imposée par les mois d'hiver, aux déprimants stationnements dans les boues glacées, vont succéder des attaques d'abord localisées, puis une nouvelle tentative allemande pour s'emparer d'Ypres. La bataille débute vers le 14 avril par une forte poussée, dirigée au nord d'Ypres, qui échoue. A cette poussée, les Britanniques répondent en attaquant la Cote 60.



L'ATTAQUE ALLEMANDE PAR LES GAZ (*Avril-Mai* 1915).

Le 17 avril, après une formidable explosion de mine, cette cote est enlevée brillamment, et le 18, malgré des contre-attaques furieuses des Allemands qui se rendent compte de l'importance de ce point d'appui, la position reste au pouvoir des Britanniques.

Les gaz asphyxiants.

Entre Steenstraat et la Cote 60, le 22 avril dans la matinée, les Allemands bombardent les premières lignes, tandis que les routes, à l'arrière, sont soumises à l'action des gros obus allant jusqu'aux 420. Vers 16 heures, tout à coup, s'élève des tranchées allemandes un étrange et opaque nuage de fumée verte. La brise légère qui souffle du nord-est pousse doucement ce nuage vers les lignes alliées dont les occupants, pris à la gorge, tombent asphyxiés dans des souffrances atroces. La terreur se répand dans les rangs, surtout parmi les troupes d'Afrique ; une inévitable panique se produit et se communique de proche en proche jusqu'aux dernières lignes.

Derrière le nuage de gaz, deux corps d'armée allemands s'avancent, protégés par un violent tir de barrage et un feu intense de mitrailleuses. Au nord, refoulant la 45e D. I. coloniale (Putz), ils prennent Steenstraat, Het-Sas, Pilckem.

Plus à droite, les Britanniques, également bousculés, perdent Saint-Julien et Zonnebeke.

Le lendemain, l'ennemi réussit à franchir le canal de l'Yser au pont de Steenstraat, parvient au hameau de Lizerne. Les renforts arrivent ; le 28, le 9e corps contre-attaque, reprend Lizerne et rejette l'ennemi au delà du canal.

Les Canadiens, plus à l'est, reprennent une partie du terrain perdu entre Steenstraat et Langemarck, mais ils échouent devant Saint-Julien.

Les 8 et 9 mai, la lutte reprend à l'est d'Ypres. Les Allemands percent la ligne britannique entre Saint-Julien et Frezenberg et parviennent jusqu'à Wieltje. Ils en sont chassés à la baïonnette. Le lendemain, ils avancent de nouveau en rangs serrés, protégés par un bombardement intense d'obus à gaz ; les colonnes allemandes, fauchées par les shrapnells et les mitrailleuses, ne peuvent aborder les lignes britanniques.

Enfin, le 2 juin, après la reprise du château d'Hooge par les Britanniques, la 2e bataille pour Ypres s'achève.

L'ennemi n'a pas pris la ville, mais il en est à moins de quatre kilomètres, sur de bonnes positions qui commandent la cuvette.

Le bombardement d'Ypres, qui avait marqué un temps d'arrêt avant l'offensive, reprit alors avec intensité et écrasa la malheureuse cité sous une pluie de gros obus. Les quelques milliers d'habitants qui restaient encore s'enfuirent terrorisés.

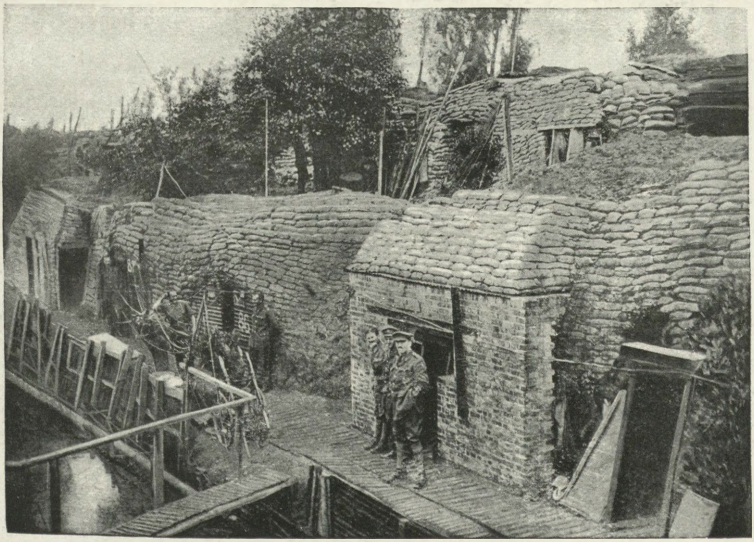
LONGUE PÉRIODE DE CALME RELATIF

Combats isolés. — Activité des deux artilleries.

Juin 1915 — *Juin* 1917.

A ces semaines de luttes acharnées, succède une longue période de calme relatif. Le 25 septembre 1915 éclate l'offensive française de Champagne. 1916 est l'année de Verdun et de la Somme. Avril 1917 voit l'offensive britannique d'Artois et l'offensive française du Chemin des Dames.

Sur le front des Flandres, Steenstraat, Het-Sas, Saint-Eloi et la Cote 60 sont le théâtre de coups de mains et de combats pour la possession d'entonnoirs.



ORGANISATIONS BRITANNIQUES DEVANT YPRES.

LA BATAILLE DES FLANDRES EN 1917.

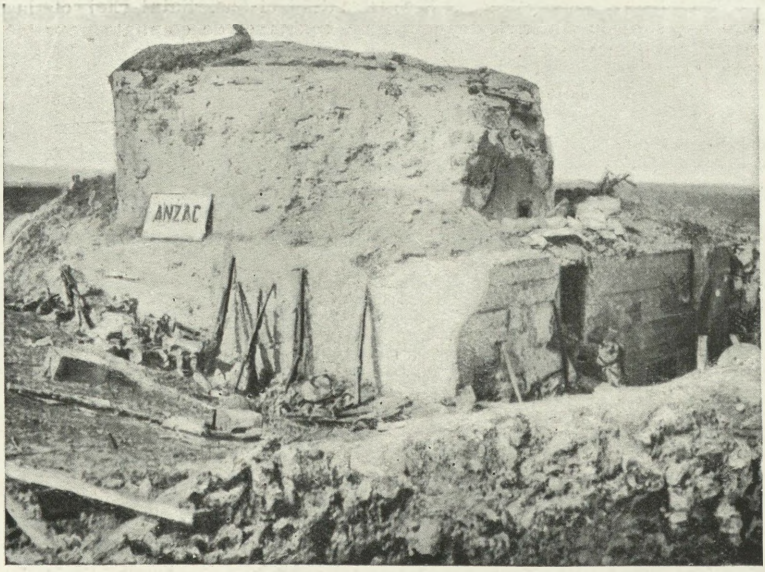
Dans son offensive d'avril-mai 1915, l'ennemi, grâce à l'emploi de gaz asphyxiants, avait conquis toute la série de hauteurs qui dominent la cuvette d'Ypres; ses canons, dissimulés à contre-pente, écrasaient de leurs feux convergents la ville et les lignes britanniques. Ces collines constituaient, en outre, pour l'ennemi, un puissant barrage des plaines flamandes où, sur leurs côtes, il a installé les repaires de ses redoutables sous-marins.

Le maréchal Douglas Haig a résolu de s'emparer du cercle de hauteurs d'Ypres, de menacer, si possible, la côte flamande par une poussée vers l'est et enfin d'user dans une longue bataille les réserves ennemies.

Mais, depuis près de deux ans, les Allemands ont fortifié considérablement ce secteur. Chaque ferme, chaque village, chaque bois est devenu un centre de résistance. Comme on ne peut creuser, les lignes de défense sont abondamment pourvues d'ouvrages en superstructure : épais blockhaus en ciment, les *pill boxes* (boîtes à pilules) comme les appellent les Britanniques.

En même temps, l'ennemi applique une nouvelle tactique défensive. Au moment du bombardement de préparation, les mitrailleurs se disséminent dans le champ d'entonnoirs, en avant de la zone battue. En arrière de la ligne principale, des renforts, à l'abri du bombardement, ont pour mission de contre-attaquer les assaillants déjà dissociés par les mitrailleurs de 1re ligne et de reprendre le terrain perdu ; c'est le principe de la défense élastique et de la contre-attaque en profondeur.

Dans cette longue bataille de Flandre, les Britanniques adoptent la méthode offensive de la bataille de la Somme ; attaques à objectif



UN BLOCKHAUS ALLEMAND (PILL BOX - BOITE A PILULES), PRIS AUX ABORDS DE ZONNEBEKE PAR LES AUSTRALIENS.
Un chien de liaison allemand portant un ordre de contre-attaque y fut capturé fort à propos.

strictement limité. Le canon conquiert le terrain, en broyant sous un déluge d'obus toute organisation défensive. Derrière un feu roulant qui balaye toute résistance, l'infanterie avance, occupe le terrain bouleversé et le défend contre tout retour offensif ennemi.

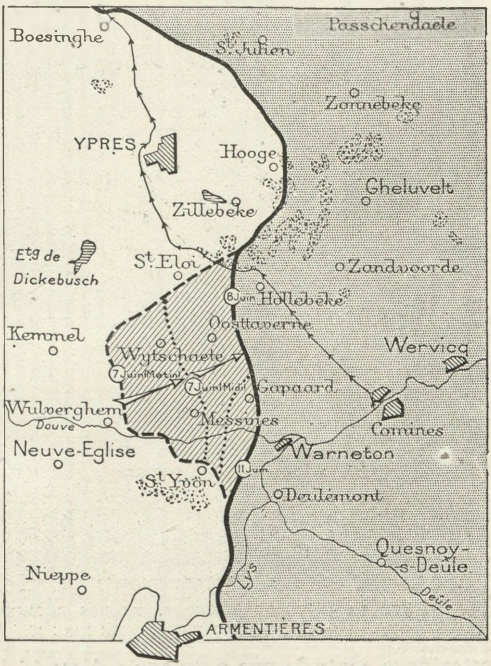
Opération préparatoire : La conquête de la crête de Messines.

7 *juin* 1917.

Avant de se jeter à l'assaut des hauteurs qui dominent la cuvette d'Ypres, le Commandement britannique décide de réduire, plus au sud, le profond saillant ennemi de la crête Wytschaete-Messines.

Plusieurs mois avant la bataille, l'attaque de la crête de Messines est l'objet d'une répétition minutieuse. Le terrain est étudié sur une carte en relief, modelée, à l'air libre, couvrant une superficie égale à celle d'un court de tennis, et qui reproduit tous les contours et toutes les particularités du terrain ; on y voit même jusqu'à un tronc d'arbre isolé.

Dès le 1er juin, pendant une semaine, une préparation d'artillerie d'une intensité effrayante scalpe la crête et anéantit totalement les villages de Messines et Wytschaete.



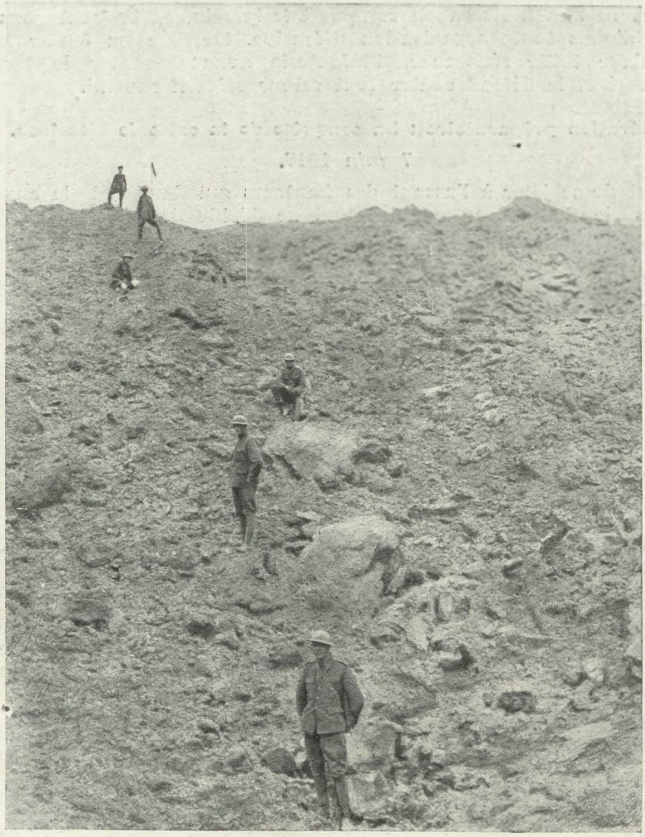
LA CONQUÊTE DE LA CRÊTE WYTSCHAETE-MESSINES PAR LES BRITANNIQUES (7-11 *juin*).

Le 7 juin, une heure environ avant le lever du jour, à 3 h. 10, le ciel est illuminé d'une immense clarté et un bruit formidable se fait entendre : 19 mines sautent sous les positions ennemies, — quelques-unes étaient creusées depuis plus d'une année.

Les Allemands, surpris, plient sous l'impétuosité de l'assaut. En quelques minutes, leurs premières lignes sont enlevées sur toute l'étendue du front d'attaque. Puis, presque sans arrêt, les troupes britanniques se portent à l'assaut des pentes ouest de la crête Messines-Wytschaete, et, vers 6 h. 30, elles tiennent toute la ligne de crêtes.

Le village de Messines résiste, mais il est conquis par un vigoureux effort des Néo-Zélandais ; le village de Wytschaete subit le même sort. Il est midi. La deuxième phase de l'opération va commencer.

Descendant les pentes est de la crête, les Britanniques emportent une deuxième position puissante ; puis ils attaquent une nouvelle ligne de bois, où certains abris construits en ciment armé étaient assez



SUR LA CRÊTE DE MESSINES, UN DES ENTONNOIRS GIGANTESQUES CREUSÉ PAR UNE PUISSANTE MINE (7 *juin* 1917).

vastes pour contenir une compagnie. Vers 16 heures, Oosttaverne est enlevé. Au crépuscule du premier jour d'attaque, les objectifs de la journée sont entièrement conquis ; l'avance atteint, en certains endroits, 4.000 mètres de profondeur.

Ces succès doivent être attribués, en dehors de la préparation minutieuse exécutée sous les ordres du général Herbert Plumer, à l'effet destructif des mines, à la violence et à la précision du bombardement, à l'excellente participation de l'aviation, des tanks, et à la liaison de toutes les armes.

Les Allemands, rapidement renforcés, réagissent dès le lendemain : leurs contre-attaques, menées près d'Oosttaverne et à l'est de Messines, échouent.

A leur tour, les Britanniques attaquent de nouveau. Les 11 et 12 juin, ils réalisent une nouvelle progression sur un front de trois kilomètres au nord-est et à l'est de Messines et occupent le hameau de Gapaard.

Le saillant de Messines est réduit ; l'armée britannique est couverte au sud d'Ypres.



POINTAGE,
EN DIRECTION,
D'UNE GROSSE PIÈCE.

Un grillage, avec rafia camoufle cette pièce aux avions ennemis.

—

Grosse pièce complètement enfermée sous un camouflage ; seule la gueule du canon dépasse.

LE DÉPART DU COUP.

—





APRÈS LE TIR.

Le tube basculé est nettoyé à l'écouvillon. Les canonniers sont munis de masques protecteurs contre les gaz.

—

—

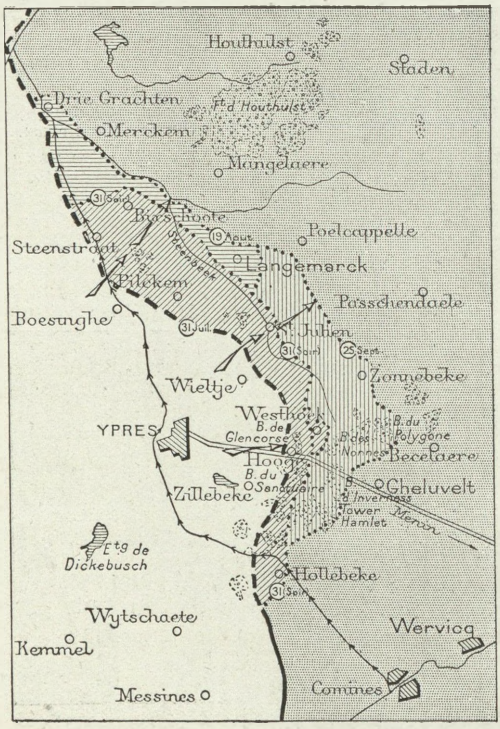
UN « HOWITZER ».

(Pièce de très gros calibre).

Sur affût-truck, reposant sur une voie ferrée.

—





L'OFFENSIVE DES FLANDRES (31 *juillet*-25 *septembre* 1917).

Les poussées successives.

De juillet à novembre 1917, la bataille des Flandres est une suite de poussées à objectif limité, séparées par des temps d'arrêt nécessaires pour organiser le terrain conquis, parer aux contre-attaques, faire avancer la masse d'artillerie et préparer minutieusement la nouvelle poussée par un tir d'écrasement.

Conquête du bord occidental des crêtes.

31 *juillet*-11 *août.*

La 5e Armée britannique (Gough) et la 2e (Plumer) sont en lignes, appuyées à gauche par la 1re Armée française (Anthoine).

Le 31 juillet, à 4 heures du matin, de Dixmude à la Lys, la 1re poussée se déclenche sur un front de 24 kilomètres.

Dans le secteur français, la majeure partie des troupes traverse l'Yser dans la nuit. L'artillerie martèle les premières et deuxièmes lignes allemandes que l'infanterie occupe sur une profondeur dépassant 3 kilomètres. Bixschoote, Steenstraat sont pris.

Dans le secteur britannique, les assaillants occupent les passages sur le Steenbeek. Mais au sud, les Britanniques rencontrent une très forte résistance; néanmoins, le village d'Hooge et le bois du Sanctuaire sont enlevés. A l'extrême droite, Hollebeke est emporté.

Le lendemain, les Allemands, malgré la pluie, contre-attaquent vainement. En quarante-huit heures, les Alliés ont atteint le rebord occidental des collines ; plus de 6.000 prisonniers sont capturés.

Dégagement du canal d'Ypres à l'Yser. — Prise de Langemarck.

16 - 19 *août.*

Le 16 août, l'armée Anthoine attaque. La petite rivière de Steenbeek est franchie dans la matinée, la tête de pont de Drie Grachten est enlevée de haute lutte.

Plus à l'est, les Britanniques poussent à 800 mètres au delà de Langemarck.

Assauts successifs dans le secteur boisé du centre.

22 *août* — 25 *septembre.*

De chaque côté de la route d'Ypres à Menin, le terrain, plus accidenté et boisé, a permis aux Allemands de résister. Pendant un mois, après avoir totalement bouleversé ce secteur par des bombardements d'une violence inouïe, les Britanniques arrachent aux Allemands points d'appui par points d'appui.

Le 22 août, les Britanniques partent à l'assaut ; les adversaires s'abordent jusqu'à six fois.

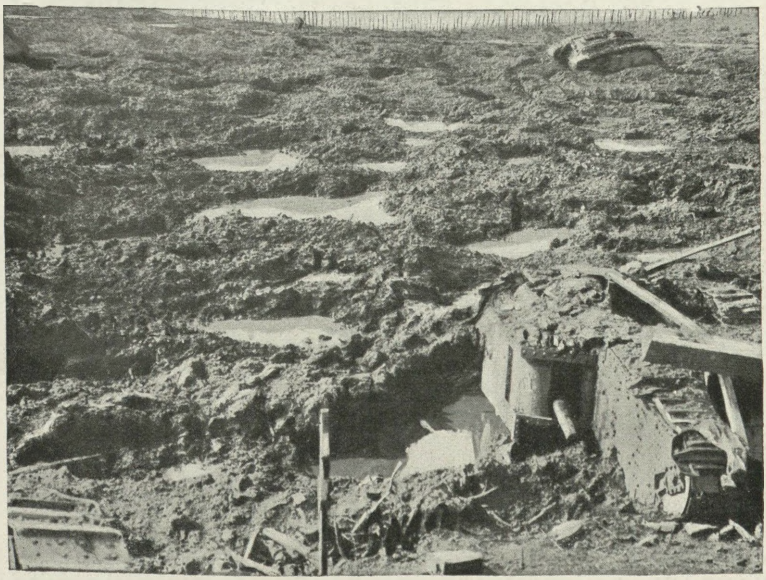
Les pluies persistantes paralysent tous les mouvements; aux actions d'infanterie succèdent sans arrêt les canonnades et les coups de main isolés.

La pluie cesse ; le 20 septembre, 9 divisions britanniques attaquent sur un front de 13 kilomètres. Dès la première heure, le bois d'Inverness, disputé depuis six semaines, est enlevé.

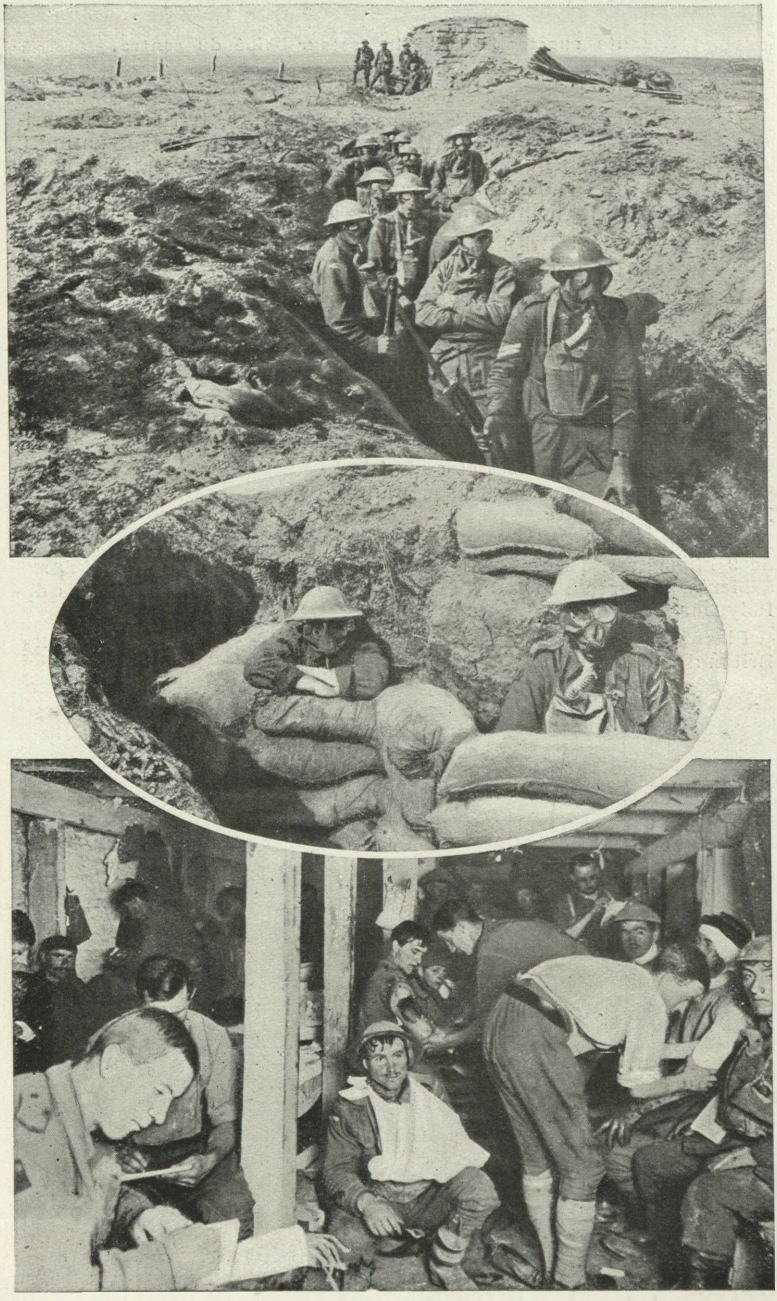
Les Australiens pénètrent dans le grand bois du Polygone tandis que les brigades écossaises et sud-africaines, plus au nord, s'emparent de nombreuses fermes organisées. Lance-flammes, tanks et avions, participent à la lutte.

Le temps, si mauvais depuis 50 jours, s'améliore. Le 25, sur un front de 9 kilomètres, 12 divisions s'avancent ; au sud de la route d'Ypres à Menin, l'éperon de Tower Hamlet est conquis ainsi que le bois du Polygone en entier.

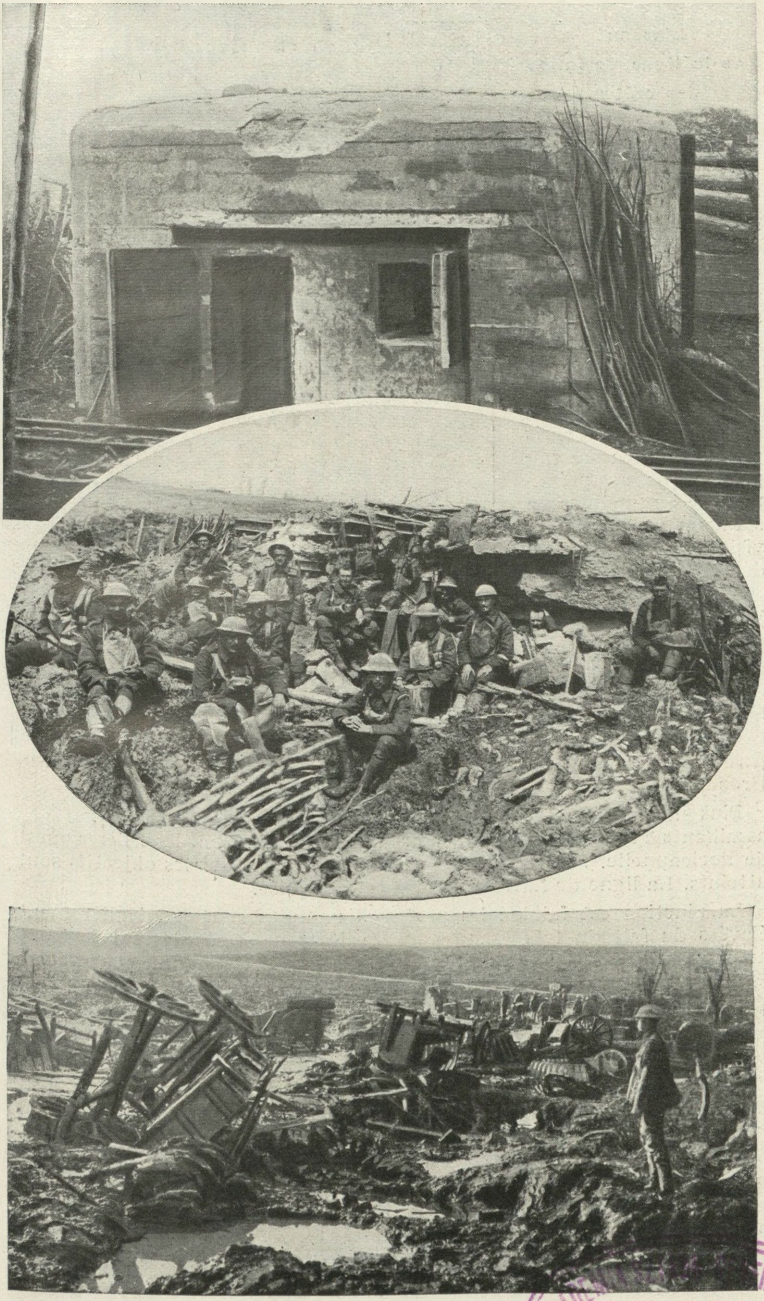
Plus au nord, Zonnebeke, fortement organisé, reste aux mains des Britanniques; 4.000 prisonniers sont capturés.



PRÈS DE LA ROUTE D'YPRES A MENIN : TANKS BRITANNIQUES ENLISÉS ET DÉMOLIS.
(*Septembre* 1917).



PRÈS DE ZONNEBEKE, RENFORTS AUSTRALIENS DANS UNE TRANCHÉE CONQUISE. AMBULANCIERS POURVUS DU MASQUE. — UN POSTE DE SECOURS DANS UN ABRI PRÈS D'YPRES.



UN SOLIDE ABRI POUR MUNITIONS. — UN BLOCKHAUS DÉTRUIT, PRÈS DE PILCKEM.
LE CHAMP DE BATAILLE AU NORD-EST D'HOOGE EN SEPTEMBRE 1917.

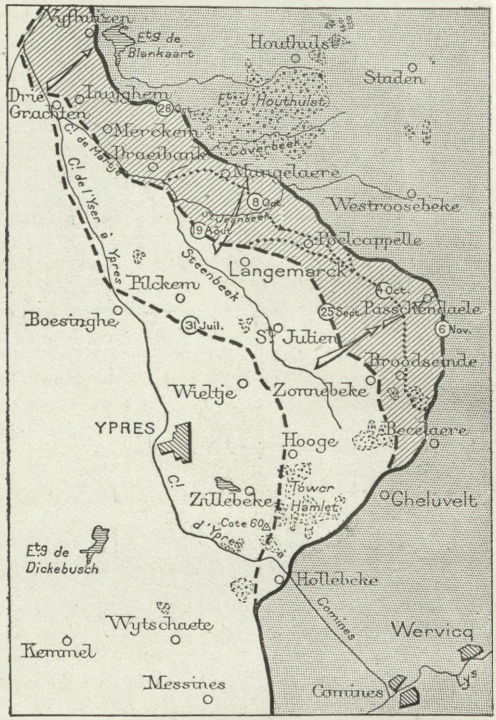
BIBLIOTEKA

L'assaut de la ligne de faîte des crêtes.

4 *octobre.*

Les coups se précipitent ; le 4 octobre, 12 divisions anglaises accompagnées de quelques bataillons gallois, écossais et irlandais, s'élancent à l'attaque sur un front de 13 kilomètres entre Tower Hamlet et le nord de Langemarck. Les Allemands, quelque peu déconcertés et surpris par cette attaque imprévue (ils se préparaient eux-mêmes à attaquer avec cinq divisions), reculent dès le début de l'action.

Aussi l'avance de 1 à 3 kilomètres en profondeur atteint le sommet des crêtes où court la route de Becelaere à Passchendaele. Les Australiens atteignent la crête de Broodseinde.



L'OFFENSIVE DES FLANDRES
DU 25 SEPTEMBRE AU 6 NOVEMBRE 1917.

Plus au nord, les assaillants s'emparent de fermes organisées et abordent les lisières ouest de Poelcappelle. Malgré la tempête qui fait rage, tous les objectifs sont atteints. La ligne de faîte des crêtes est conquise.

La réaction est faible ; les pertes allemandes sont particulièrement élevées du fait du très grand nombre de troupes réunies sur le front au moment de l'attaque : près de 4.500 prisonniers sont capturés.

Progression vers la forêt d'Houthulst. — Prise de Poelcappelle.

8 *octobre.*

Les poussées successives du mois dernier ont placé l'armée Plumer en flèche. Il importe donc de pousser en avant l'aile gauche (armée Anthoine).

Le 8 octobre, malgré une pluie qui tombe sans arrêt depuis plusieurs jours, l'armée Anthoine franchit un véritable lac de boue, progresse de deux kilomètres et atteint les lisières sud-ouest de la forêt d'Houthulst, s'emparant de nombreuses fermes et blockhaus puissamment organisés.

Dans le secteur britannique, Poelcappelle est conquis et la liaison avec les troupes françaises est assurée, en bordure de la forêt d'Houthulst.

Dans la boue liquide montant parfois jusqu'à la poitrine, les adversaires montrent un courage stoïque.

Prise de Passchendaele.

26 *octobre* — 6 *novembre.*

Passchendaele, sur la crête qui domine la plaine des Flandres à l'est d'Ypres, est toujours aux Allemands.

Observatoire principal, sa conquête est essentielle.

Une nouvelle offensive est déclenchée le 26 octobre.

Dans le secteur français, dès l'aube, les troupes traversent le Saint-Jeanbeek et le Corverbeek, avec de l'eau jusqu'aux épaules, prennent d'assaut les villages de Draeibank, Mangelaere et de nombreuses fermes organisées.

Le lendemain, l'action s'étend plus au nord ; l'avance atteint les lisières ouest de la forêt d'Houthulst. Merckem est enlevé.

Le 28, la progression se poursuit, en liaison avec les troupes belges. Les Français s'emparent de Luyghem tandis que les Belges prennent Vyfhuizen.

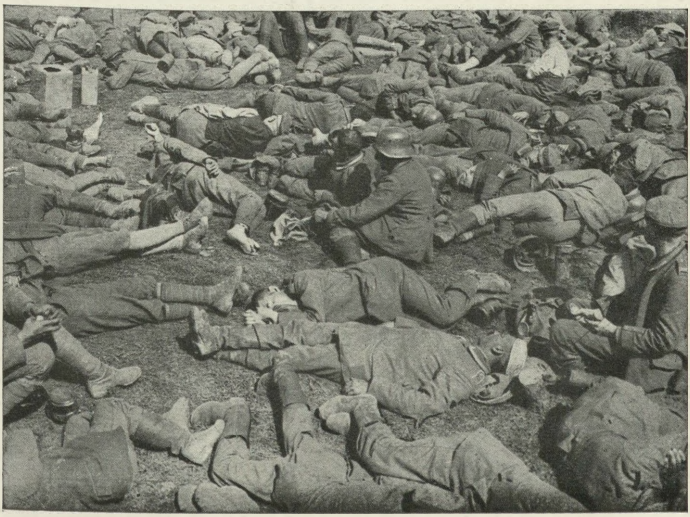
Le 30 octobre, les Canadiens, malgré une résistance acharnée, arrivent jusqu'aux premières maisons de Passchendaele.

La lutte est d'un extraordinaire acharnement, Hindenburg a ordonné : « Passchendaele doit être tenu, à tout prix, et repris si on vient à le perdre. »

Le 6 novembre au matin, enfin, les Canadiens, débordant Passchendaele de toutes parts, s'en emparent (*Voir page* 92).

Le 6 novembre au soir, le dégagement d'Ypres est terminé. De Passchendaele les vaillantes troupes de l'Empire britannique voyaient se dérouler jusqu'à l'horizon cette plaine des Flandres que les Alliés n'avaient pu contempler depuis octobre 1914.

« Dans cet enfer des Flandres », l'armée allemande a perdu 24.000 prisonniers, 74 canons. Près de 80 divisions se sont épuisées durant trois mois et demi ; « pertes que l'armée allemande n'avait pas encore subies », avoue Ludendorff ; effectifs qui lui manqueront au moment de la décision suprême en 1918.



PRISONNIERS ALLEMANDS RASSEMBLÉS A L'ARRIÈRE DANS UN PARC.



LE CANAL D'YPRES A COMINES.

—

UNE TRANCHÉE.

—





A TRAVERS LA PLAINE BOUEUSE, UNE RELÈVE CHEMINE SUR UNE PISTE DE CAILLEBOTIS.



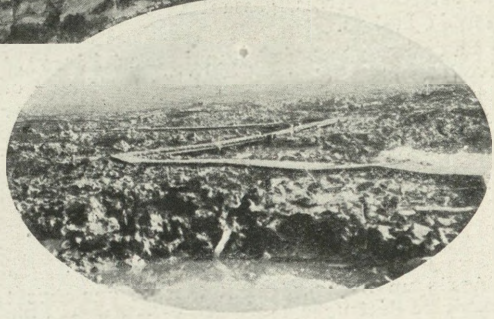
ARTILLEURS CANADIENS DÉGAGEANT UNE DE LEURS PIÈCES EMBOURBÉE.



ATTELAGE EMBOURBÉ.

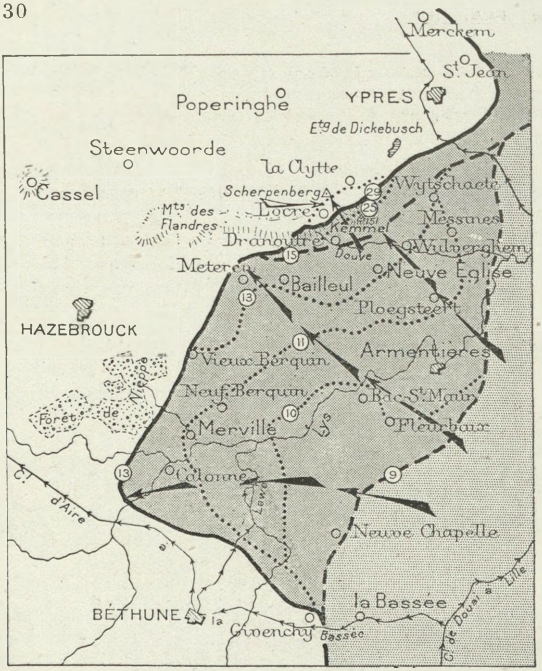


PIONNIERS BRITANNIQUES CONSTRUISANT UNE PISTE DE CAILLEBOTIS.



LA PISTE CONSTRUITE A TRAVERS LE CHAMP DE TROUS D'OBUS REMPLIS D'EAU.

LA BOUE ET L'EAU DANS LES FLANDRES.



L'OFFENSIVE ALLEMANDE DE LA LYS (9-30 *avril* 1918).

LA BATAILLE DE LA LYS

Avril 1918.

Durant l'hiver 1917-1918 le front de Flandre est calme. Mais l'année 1918 s'ouvre pour les Alliés sous de sombres auspices.

Le traité de Brest-Litowsk a consacré la défection de la Russie. La Roumanie, réduite à ses seules forces, a dû signer le traité de Bucarest. L'Italie, qui a vu son territoire envahi, est à peine remise du désastre de Caporetto. Déjà, malgré la stipulation du traité de Brest-Litowsk, troupes, canons, matériel, refluent vers le front occidental.

L'Allemagne compte, en 1918, en finir avec les Alliés. Le choc se produit le 21 mars 1918, au point de jonction des deux armées alliées.

L'aile droite britannique est bousculée, la bataille portée en rase campagne. Division par division, les renforts français arrivent et parviennent à endiguer le flot.

Le 31 mars, le péril est conjuré. (*Voir le Guide :* **Les batailles de Picardie.**)

Mais l'accalmie est courte. La ruée allemande est à peine arrêtée devant Amiens, que brusquement la bataille se rallume plus au nord. Du secteur d'Arras, glissant vers La Bassée, toute la ligne s'embrase jusqu'à la Lys.

La droite de l'armée britannique a été éprouvée dans la première offensive allemande, c'est contre l'aile gauche de cette même armée que le choc va se produire. Cette offensive, bien que préparée très rapidement, va être encore plus brutale que la première.

De la Lys à La Bassée, 20 nouvelles divisions viennent renforcer les 7 divisions allemandes en ligne.

La rupture du front.

9 *avril* 1918.

Après un bombardement intense par obus toxiques, l'attaque allemande se déclenche, le 9 avril au matin, sur un front de 15 kilomètres, tenu par les Portugais. Favorisés par un brouillard épais, les assaillants surprennent les Portugais en pleine relève.

Les 21 divisions allemandes de choc attaquent en 5 colonnes. Sous la ruée, une poche commence à se dessiner : les Allemands poussent jusqu'à la Lys, réussissent à la franchir à Bac-Saint-Maur ; Armentières est tournée. Mais, heureusement, au sud, Givenchy reste aux mains de la 55e division britannique qui, ainsi, sauve Béthune et ses mines.

L'Etat-Major allemand veut exploiter rapidement son premier succès. La bataille s'étend vers le nord.

Le 11, l'ennemi se heurte aux renforts de la 1re Armée (Horne). Armentières, débordée, noyée de gaz, doit être évacuée.

Plus au nord, les Britanniques se replient sur la forte position Messines-Wytschaete.

Le 12, les Allemands poussent vers les lisières de la forêt de Nieppe.

Au nord de la Lys, sous la poussée de Von Arnim, la crête Wytschaete-Messines est abandonnée.

La journée du 13 marque le point culminant de la bataille dans le secteur central ; 340.000 hommes se ruent vers Hazebrouck.

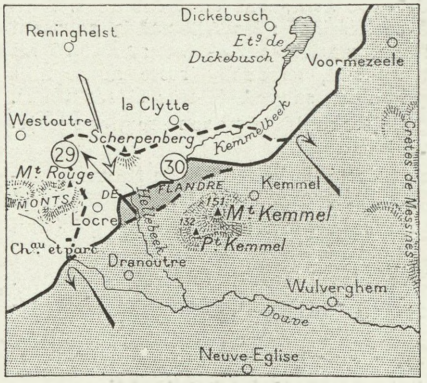
Au nord, Bailleul, Meteren sont enlevés, les Britanniques doivent se replier sur les pentes est du mont Kemmel.

L'intervention française.

Le moment est critique. « Pas de retraite, proclame le maréchal Haig, nous devons tenir chaque position jusqu'au dernier moment, l'armée française se porte rapidement à notre aide. » Foch et Pétain



LE CHATEAU DE KEMMEL.
Au fond, le mont Kemmel.



L'ASSAUT SUPRÊME CONTRE LES MONTS DE FLANDRE (29-30 *avril* 1918).

organisent la bataille. Le 2^{e} corps de cavalerie (Robillot) arrive après avoir parcouru 200 kilomètres en 3 jours. La 133^{e} division « La Gauloise » (Valentin) et la 28^{e} (Madelin) s'approchent. Le nouveau groupement est confié au général de Mitry.

Le 16 avril, les Allemands tentent de déborder les Monts de Flandre par le sud-ouest, mais ils se trouvent déjà en face des Français.

Le 17, l'ennemi attaque à la fois par le nord et par le sud-ouest d'Ypres, en direction de Poperinghe. Au nord, cette attaque subit à Merckem un gros échec. Non seulement les Belges repoussent les Allemands, mais ils leur font 800 prisonniers (*Croquis page* 30). Au sud, 3 divisions britanniques (34^{e}, 49^{e}, 19^{e}) bloquent l'attaque allemande.

La bataille des Monts. — La prise du Kemmel (*Voir page* 111).

22-28 *avril* 1918.

L'ennemi sent que la défense s'organise. Il lui faut, avant d'atteindre la mer, emporter dans un assaut cette chaîne des Monts et



LES RUINES DE LOCRE ET LE MONT ROUGE.

d'abord le belvédère du Kemmel. Pendant 3 jours il s'y prépare.

« Si nous parvenons à avancer dans cette direction, écrit Hindenburg, tout le front anglo-belge des Flandres sera obligé de reculer vers l'ouest. Nos espérances grandissent et nous rêvons d'atteindre les côtes de la Manche. Je crois voir l'Angleterre suivre la bataille des Flandres en retenant sa respiration. »

Le 25 avril, dès l'aube, l'ennemi part à l'assaut; tout en se dirigeant sur le Kemmel, il cherche à déborder le mont, au nord par le village du Kemmel, au sud vers Locre ; sa manœuvre réussit, mais la résistance héroïque des défenseurs l'a épuisé.

L'ennemi, essoufflé, s'arrête. Les troupes françaises en profitent pour organiser de nouvelles positions au pied du Scherpenberg, la dernière hauteur à l'ouest du Kemmel.

Le dernier assaut allemand.

29 *avril* 1918.

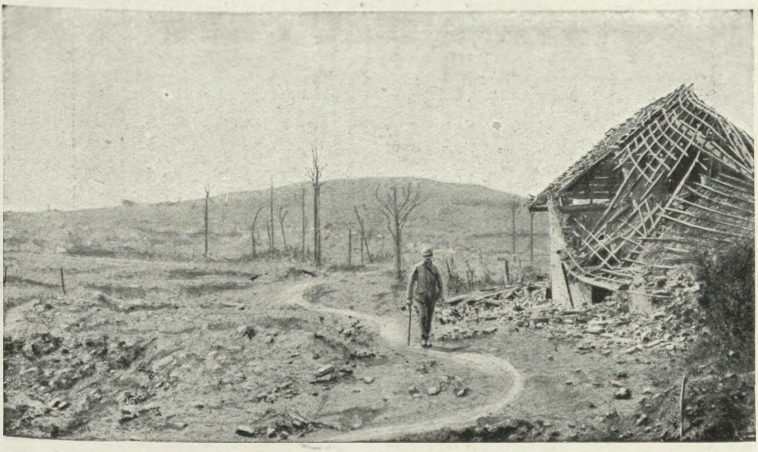
La situation reste inquiétante. Du Kemmel, l'ennemi domine la plaine jusqu'à la mer ; qu'il s'empare du Scherpenberg et il prend à revers toute l'armée de Mitry, accrochée à la ligne des Monts.

L'attaque ennemie se déclenche le 29 avril vers 7 heures, du sud-ouest de Locre jusqu'à l'étang de Dickebusch.

Aux deux extrémités du front, les Britanniques au nord, les Français au sud, demeurent inébranlables.

Au centre, les Allemands sont plus heureux. Ils réussissent à s'emparer de Locre et à progresser à 1 kilomètre au nord du village, mais leur succès est de courte durée. Une contre-attaque vigoureuse, menée par des dragons français, les repousse, et ne leur laisse en fin de journée qu'un léger saillant. Les assaillants s'arrêtent, cloués devant le couloir de Locre.

L'offensive sur les Monts est terminée. Ludendorff, qui s'est laissé entraîner dans cette manœuvre excentrique, y a engagé 49 nouvelles divisions et épuisé des forces qui, bientôt, lui manqueront dans la bataille suprême.

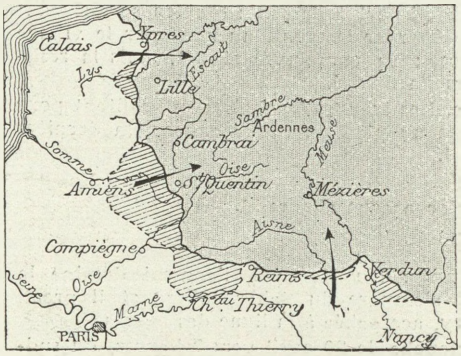


LE SCHERPENBERG.

L'OFFENSIVE LIBÉRATRICE DES FLANDRES

Septembre-Octobre 1918.

Après de nouvelles poussées au Chemin des Dames et devant Compiègne, l'ennemi échoue en Champagne dans sa grande offensive pour la paix. La lutte arrive au tournant décisif. Les Alliés, qui ont acquis la supériorité en effectifs et en matériel, prennent à leur tour l'initiative de la lutte.

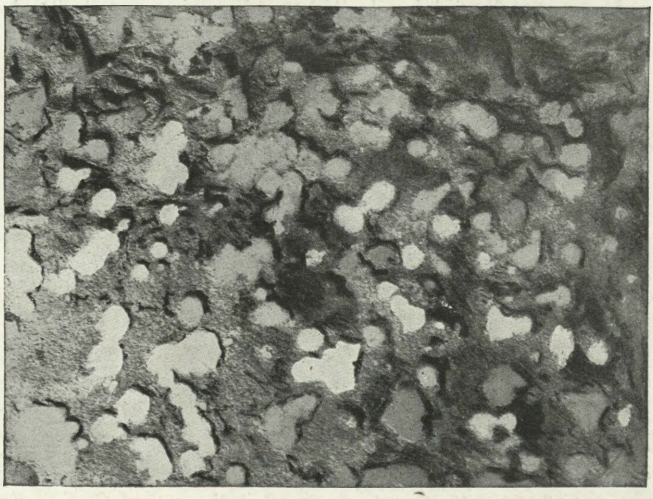


L'OFFENSIVE GÉNÉRALE ALLIÉE (*Septembre-octobre* 1918).

Du 18 juillet au 6 août, la poche de Château-Thierry est réduite ; du 8 août au 10 septembre, c'est celle d'Amiens.

L'arrêt de l'offensive alliée est, pour l'ennemi, son suprême espoir, mais Foch n'a point l'intention de desserrer l'étreinte. Il tient l'adversaire à la gorge et sans répit il va continuer à l'assaillir.

« Pour cette bataille de France, trois grandes attaques sont préparées qui doivent s'emboîter les unes dans les autres : l'attaque franco-américaine de Champagne à la Meuse, l'attaque britannique aidée des Français au centre, en direction générale Cambrai, Saint-Quentin, rupture de la ligne Hindenburg, l'attaque anglo-franco-belge dans les Flandres. Il suffit qu'une ou deux de ces attaques réussissent pour que Ludendorff soit perdu ; on voit ainsi combien le plan du grand chef



E TERRAIN DE L'OFFENSIVE VU EN AVION.



AU NORD D'YPRES : LE BOMBARDEMENT ET LA PLUIE ONT TRANSFORMÉ LA PLAINE EN MARÉCAGE.

militaire comporte d'intelligence et de souplesse. » (RECOULY : *La Bataille de Foch.*)

L'offensive des Flandres doit, en menaçant l'aile droite ennemie, le contraindre à un repli général.

Le secteur des Flandres est tenu par la IVe Armée allemande (Von Arnim).

Le terrain d'attaque est défoncé ; les ruisseaux aux rives incertaines l'ont transformé en un véritable marécage, d'innombrables trous d'obus sont remplis d'une eau stagnante.

L'organisation ennemie comprend six lignes successives, couvertes d'épais réseaux de fils barbelés, et flanquées de blockhaus bétonnés.

L'énorme réduit de la défense est l'inextricable forêt d'Houthulst avec ses arbres enchevêtrés de fils barbelés, forêt bourrée de mitrailleuses et de canons habilement dissimulés, repaire ou s'étaient heurtés déjà les assauts des Alliés, en 1914 et en 1917.

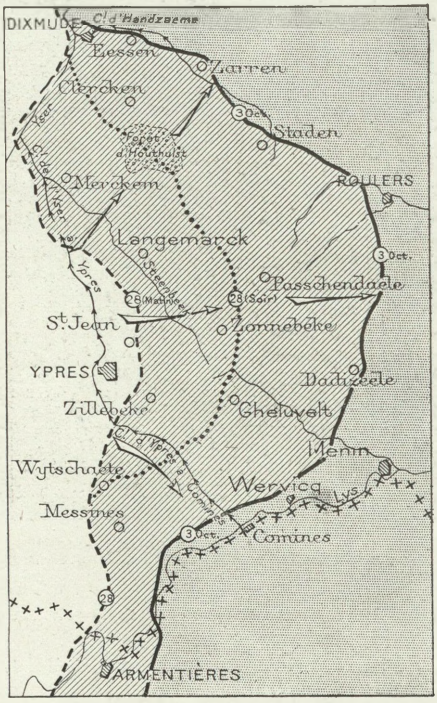
Le groupe d'armées des Flandres est formé par l'Armée belge: 12 divisions ; la 2e Armée britannique (Plumer) qui tient depuis 1915 le secteur d'Ypres, et enfin la 6e Armée française (7e corps, Massenet, 2e corps de cavalerie) qui, en secret, vient d'être transportée de l'Aisne sur l'Yser.

e roi Albert, assisté de son major général, le général Degoutte, commande ce groupe d'armées.

Jusqu'à l'armistice, la bataille va se dérouler en deux phases :

Dans la première, il s'agit de franchir le terrain bouleversé et de s'emparer des crêtes des Flandres.

Dans la deuxième phase, de s'élancer sur le plateau de Thielt, puis de bousculer l'ennemi entre la Lys et la frontière hollandaise (*Croquis page* 38).



L'OFFENSIVE LIBÉRATRICE DES FLANDRES (1re PHASE).

La conquête des crêtes des Flandres.

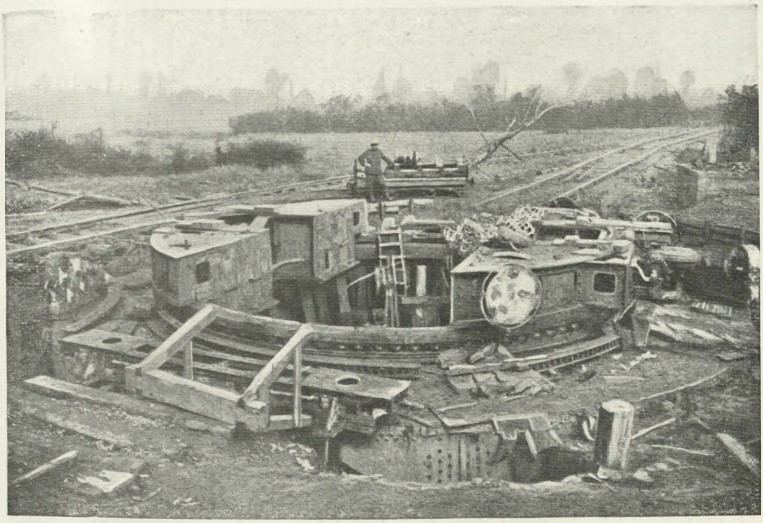
Le 28 septembre, à l'aube, après une préparation d'artillerie de 3 heures, à laquelle participent, outre l'artillerie belge, de nombreuses batteries françaises, britanniques, ainsi que des unités de la flotte britannique, l'attaque se déchaîne dans la tempête, sur un front de 20 kilomètres, de Wytschaete, au sud d'Ypres, à 4 kilomètres sud de Dixmude.

L'attaque est menée par 3 groupements commandés du nord au sud par 3 généraux belges : Bernheim, Jacques, Biebuyck.

A 11 heures du matin, malgré les difficultés du terrain et la défense acharnée des nids de résistance : blockhaus et fermes organisées, les premières positions (Franken, Preussen, Bayern Stellung) sont emportées. Devant ce succès rapide, la redoutable forêt d'Houthulst est abordée de front, et, en même temps, les assaillants se portent sans arrêt à l'attaque de la deuxième position de la crête des Flandres.

Le soir du premier jour, toutes les organisations ennemies sont conquises sur un front de 18 kilomètres et une profondeur de 6 kilomètres.

Le 29, le succès est poursuivi : à la gauche, la 4e D. I. belge, pivotant autour de Dixmude, se rabat vers le nord, enlève Eessen et borde le canal d'Handzaeme ; au centre et à droite, l'ennemi est chassé de la crête des Flandres (Flandern Stellung). Zarren, Clercken et son fameux observatoire, après une résistance acharnée, tombent.



DANS LA PLAINE DE STADEN. PLATE-FORME DE PIÈCE LOURDE ALLEMANDE A LONGUE PORTÉE.
Une plate-forme identique eriste au nord de Château-Thierry.

La forêt d'Houthulst est complètement nettoyée malgré des contre-attaques ennemies désespérées.

La crête de Staden est dépassée.

A l'est d'Ypres, le groupement du sud pousse sa ligne jusqu'à la route de Roulers à Menin.

L'armée Plumer enlève Dadizeele et, plus au sud, après avoir conquis la crête de Messines, s'avance jusqu'à la Lys.

Au centre, un groupement d'exploitation formé de 3 divisions françaises et de 1 division belge, sous les ordres du général Massenet, entre dans la bataille. Staden occupé, Roulers est menacé de près.

Mais une pluie torrentielle ne cesse de tomber, la boue submerge tout, sur les chemins défoncés les charrois s'enlisent, le ravitaillement devient impossible. En continuant d'exercer une pression constante, il faut organiser un nouvel assaut contre un ennemi qui, revenu de sa surprise, réagit opiniâtrement.

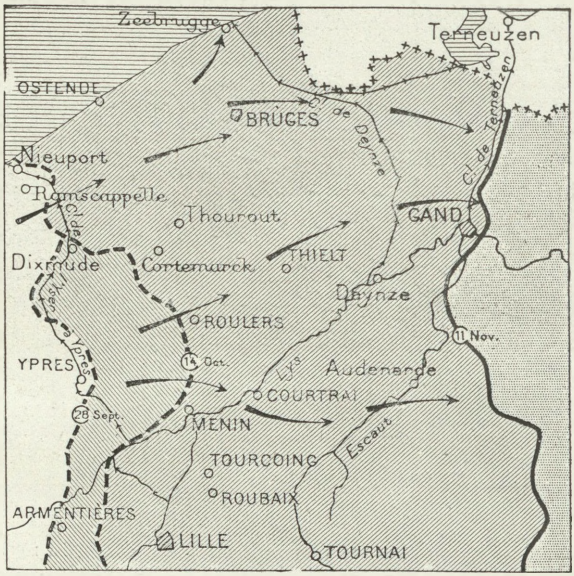
Cette première offensive a donné déjà des résultats magnifiques.

En deux jours, les gains dépassent largement ceux qu'avait donnés, en plus de 3 mois, la bataille des Flandres de 1917.

Dixmude et Ypres étaient complètement dégagés. Menacés dans la région d'Armentières, les Allemands, plus au sud, se replient de Lens à cette ville.

11.000 prisonniers, 350 canons restaient aux Alliés. En outre, l'Allemand avait vu, avec stupeur, se jeter sur lui l'armée belge qu'il tenait pour méprisable et ankylosée sur son front de l'Yser.

Cette armée, remarquablement instruite et entraînée, avait enlevé l'imprenable forêt d'Houthulst et contraint l'ennemi, avec de lourdes pertes, à un recul humiliant au delà des crêtes précieuses de Flandre et à un déménagement fébrile sur le littoral belge. L'orgueil et le moral allemands en étaient cruellement atteints.



L'OFFENSIVE LIBÉRATRICE DES FLANDRES (2me PHASE).

La chute du plateau de Thielt et la délivrance de la Belgique occidentale.

La trêve imposée par l'inclémence du temps fut de courte durée.

Le 14 octobre, le groupe des armées de Flandre : Belges, Français, Britanniques, Américains, se portent à l'assaut, tandis que les avions bombardent et mitraillent l'infanterie ennemie, et que les tanks enfoncent ses positions.

Le premier jour, tous les objectifs assignés sont enlevés. Roulers tombe. Les Allemands, dans leur retraite, mettent le feu à des centaines de fermes et de villages, à Thourout, à Thielt, à Menin.

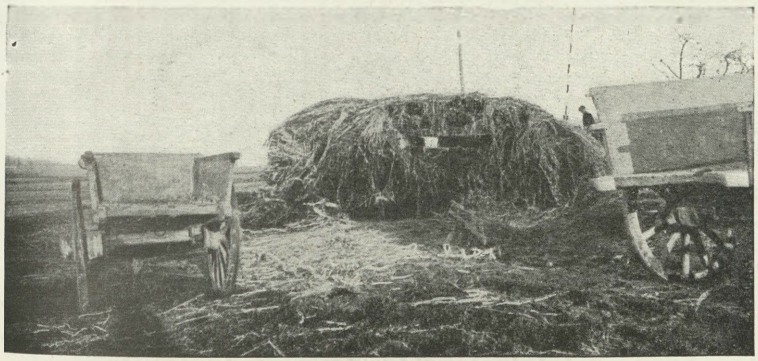
Le 15, voulant à tout prix sauver l'énorme quantité de matériel qu'il avait, en toute sécurité, accumulé derrière le front belge, l'ennemi oppose, surtout au centre, une résistance désespérée. Cependant, à l'est de Dixmude, la ligne alliée est portée aux avancées de Thourout.

Les Britanniques, au sud-est d'Ypres, enlèvent Menin et passent la Lys à Courtrai.

Les Alliés, pendant ces deux jours, ont capturé 12.000 prisonniers et 120 canons.

Le 16, dans le vent et la pluie, ils repartent à l'attaque. Le groupement nord de l'armée belge assaille l'ennemi sur le front de l'Yser. L'ennemi est partout refoulé sur une profondeur de plus de 6 kilomètres. Thourout tombe ; les Britanniques, à Courtrai, débordent et menacent toute la région de Lille d'où les Allemands se retirent. Le 17 octobre, les Allemands cèdent sur toute la ligne et battent en retraite sur une profondeur considérable.

L'armée belge nettoie toute la côte, de Nieuport à Ostende, enlève 50 villes et villages, pénètre à Ostende. Leurs patrouilles de cavalerie,



SUR LE PLATEAU DE THIELT, UN POSTE DE MITRAILLEURS ALLEMANDS ÉTABLI DANS UN TAS DE PAILLE.

Comparée avec les épais blockhaus bétonnés, cette organisation de fortune donne bien le caractère de la bataille portée en rase campagne au delà de la région fortifiée.

aux trousses des colonnes ennemies en retraite, arrivent aux abords de Bruges.

A l'est de Roulers, les Français du 7e corps sont aux portes de Thielt, les Britanniques bordent la Lys au nord de Courtrai.

Menacés sur leur flanc droit, les Allemands évacuent Lille le 17 au soir, Roubaix et Tourcoing le 18, et toute une bande de terrain de 60 kilomètres de large sur plus de 10 kilomètres de profondeur.

La pression alliée continue. La droite et le centre alliés rencontrent une résistance obstinée, mais, à l'aile gauche, les divisions belges sont



AU DELA DE ROULERS, LA MARCHE EN AVANT.
CHARS SAINT-CHAMOND ET BALLON D'OBSERVATION SE DÉPLAÇANT.



LE RETOUR TRIOMPHAL.
Le roi Albert, la reine Elisabeth et le prince Léopold, arrivés à cheval sur la Grand'Place de Bruges sont salués par le Gouverneur de la Flandre occidentale et le Bourgmestre.
(25 *octobre* 1918).

aux portes de Bruges « où les carillons joyeux saluent le départ en panique des dernières troupes allemandes ».

L'avance rapide ne leur a pas donné le temps d'incendier la cité. Sur la côte, Zeebrugge, fameux repaire des sous-marins, avec un matériel considérable, tombe aux mains des Belges.

Le 20, les Alliés, de la frontière hollandaise à la Lys, talonnent les arrière-gardes allemandes dont les gros se retirent derrière la Lys et le canal, de Denyze à la frontière. Mais, dès le 20, les Français et les Britanniques franchissent la Lys en plusieurs points.

A la suite d'un grand nombre de combats locaux, les Allemands, rejetés, tentent en vain de résister sur le canal de Terneuzen.

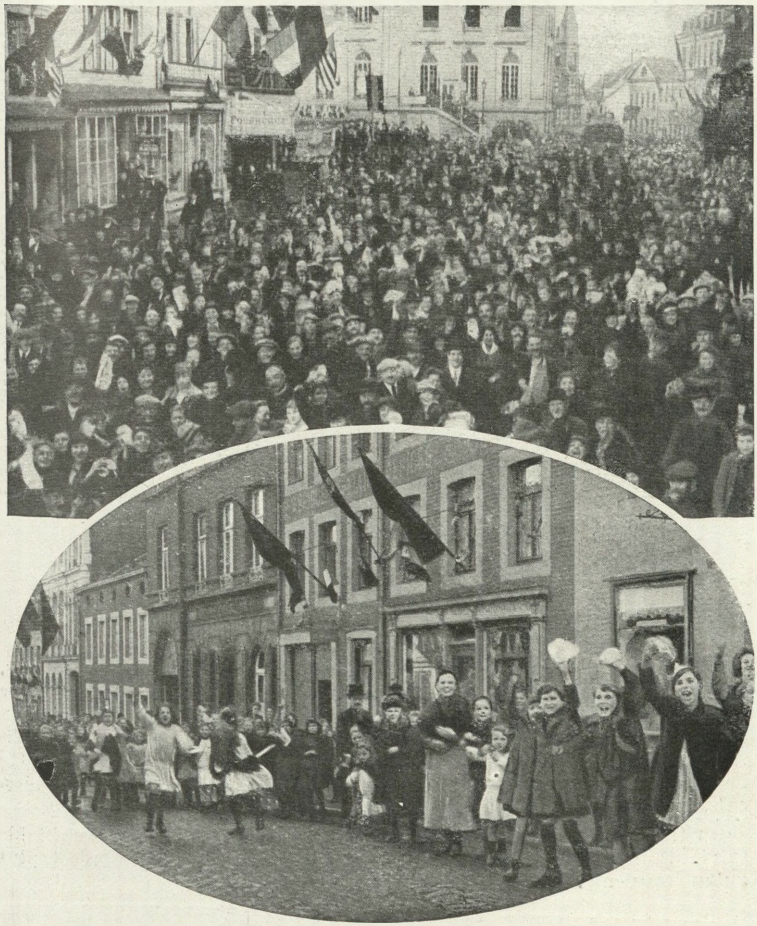
Sans cesse harcelé par l'aviation alliée, étourdi de tant de coups portés sans arrêt, l'ennemi est dans l'impossibilité, avec ses forces usées, fatiguées, démoralisées, de s'arrêter pour faire face, pendant un temps appréciable, à une attaque de quelque importance ; aussi il est contraint, le 4 novembre, à un repli général sur tout le front. Il abandonne le cours de l'Escaut, entre Audenarde et Tournai, la rive est du canal de Terneuzen, les faubourgs ouest et Gand.

Sous la menace d'une offensive décisive en Lorraine, l'Allemand, en pleine retraite, est acculé à la capitulation en rase campagne du 11 novembre.

« C'était bien l'aveu éclatant d'une défaite irrémédiable, l'aveu « éclatant de la terreur qu'inspirait la menace d'un inéluctable désas- « tre. Elle couronnait la bataille de 7 mois où, fermes dans l'infortune, « les Alliés avaient, dans la bonne fortune, gardé une inébranlable « résolution issue de la confiance des chefs dans les soldats, des soldats « dans les chefs. » (MADELIN : *la Bataille de France.*)

Le 12 novembre, le maréchal Foch salue les troupes victorieuses :

« Officiers, sous-officiers et soldats des armées alliées : Après avoir



Au delà de Roulers. — Comment les Français furent accueillis à Verviers par la population belge délivrée de l'oppresseur.

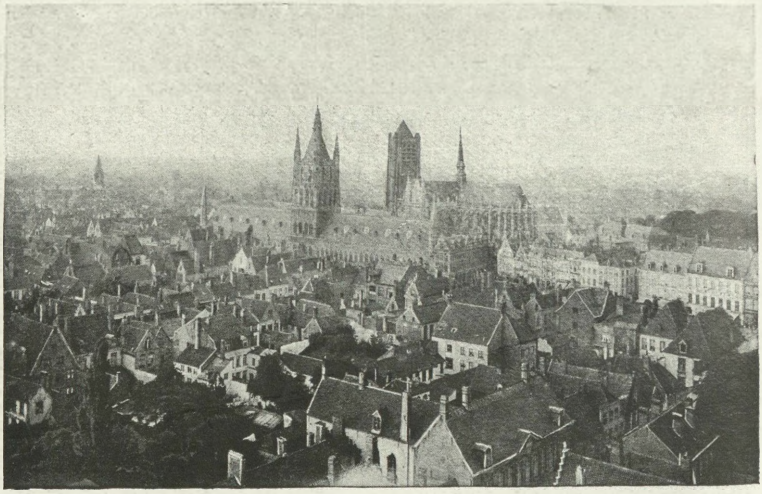
« résolument arrêté l'ennemi, vous l'avez, pendant des mois, avec une « foi et une énergie inlassables, attaqué sans répit.

« Vous avez gagné la plus grande bataille de l'Histoire et sauvé la « cause la plus sacrée : la liberté du Monde ! Soyez fiers !

« D'une gloire immortelle vous avez paré vos drapeaux. La posté- « rité vous garde sa reconnaissance ! »

Le 22 novembre, le roi Albert, à la tête de ses troupes victorieuses, entre dans sa capitale pavoisée, acclamé par une foule en délire.

La Belgique qui, pour respecter son serment, s'était vue brutalement assaillie en 1914, qui pendant plus de 4 années avait subi la plus lourde et la plus ignoble domination, n'avait jamais désespéré. Ses soldats s'étaient dressés et, avec les Alliés, l'avaient glorieusement délivrée en moins de 2 mois.



VUE GÉNÉRALE D'YPRES AVANT LA GUERRE. (*Photo Antony, Ypres.*)

YPRES

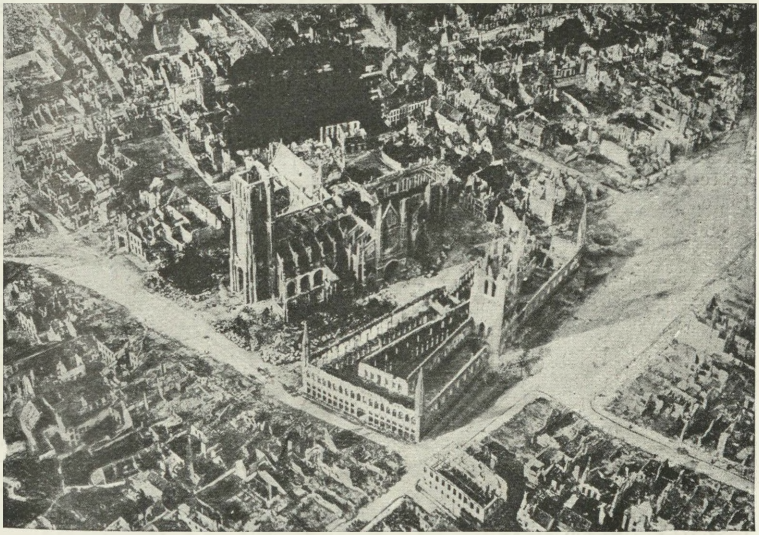
Il n'est guère de nom plus évocateur que celui de la ville d'Ypres, cité qui fut, au Moyen-Age, d'une incomparable splendeur et dont il ne reste aujourd'hui qu'un monceau de ruines. Les derniers et précieux témoins de cette ancienne prospérité : ces somptueux et divers édifices qui frappaient l'esprit d'étonnement, ces Halles immenses, cette belle Cathédrale, ces églises, ces riches hôtels, ces maisons sculptées, ont disparu.

On trouve peu d'exemples, dans l'histoire, d'une grandeur semblable suivie d'une destruction plus rapide et plus complète. Ypres n'est plus qu'un souvenir.

GRANDS FAITS HISTORIQUES

La ville d'Ypres (en latin *Ypra*, en flamand *Ieperen*) se forma au x^e^ siècle autour d'un château fort nouvellement rebâti par le comte de Flandre, Baudouin, vers 958, château dont l'existence remontait au VIII^e^ siècle, mais dont les invasions normandes n'avaient laissé que des ruines.

La ville, bien placée au milieu de cette plaine maritime aux grasses prairies entrecoupées de canaux, prospéra très rapidement et se peupla de marchands et d'ouvriers ; la fabrication et le commerce des draps furent les principales sources de sa richesse. Dès le XII^e^ siècle et surtout aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles, Ypres, favorisée par d'importants privilèges émanés des comtes de Flandre, était une agglomération urbaine considérable, de plusieurs dizaines de milliers d'habitants, et 4.000 métiers de tisserands y furent en exercice. La Flandre, en effet, placée à la jonction des trois grands Etats européens : l'Angleterre, la France et l'Allemagne, était alors dans l'Occident la région industrielle par



YPRES EN MARS 1915.

On distingue nettement le quadrilatère des Halles d'Ypres, et derrière, la cathédrale Saint-Martin.

excellence, le point de réunion de tous les marchands du vieux monde. Ainsi s'explique cette splendeur des villes flamandes au Moyen-Age, non seulement d'Ypres, mais de Bruges, de Gand, etc.

Cette prospérité tenta souvent les rois de France : nombreuses furent les expéditions qu'ils dirigèrent en Flandre. Ypres fut prise par Louis VI en 1128, par Philippe-Auguste en 1213, par Philippe le Bel en 1297. Mais la ville souffrit peu de cet état de guerre.

Elle souffrit davantage dans le cours du XIVe siècle. Des émeutes, le siège de la ville et sa destruction par les Gantois en 1383 firent émigrer beaucoup de tisserands et réduisirent son industrie à la fabrication de la valenciennes. A cette époque, les comtes de Flandre étaient des princes français : à Robert de Béthune succéda, en 1322, le comte de Nevers, dont la maison régna jusqu'en 1384, date à laquelle elle s'éteignit avec Louis le Mâle, qui transmit le comté à Philippe le Hardi, duc de Bourgogne.

Sous la domination des ducs, assez bons politiques, modérés et prudents (la Flandre était une source de revenus considérables et les Flamands avaient hardiment recours à la révolte au cas de violation de leurs privilèges), Ypres s'embellit à nouveau.

Le comté passa en 1481 sous la domination de l'Autriche (Marie, héritière de Bourgogne, avait épousé l'archiduc Maximilien), puis, en 1558, sous celle de l'Espagne.

En 1559, elle devint ville épiscopale en remplacement de Thérouanne.

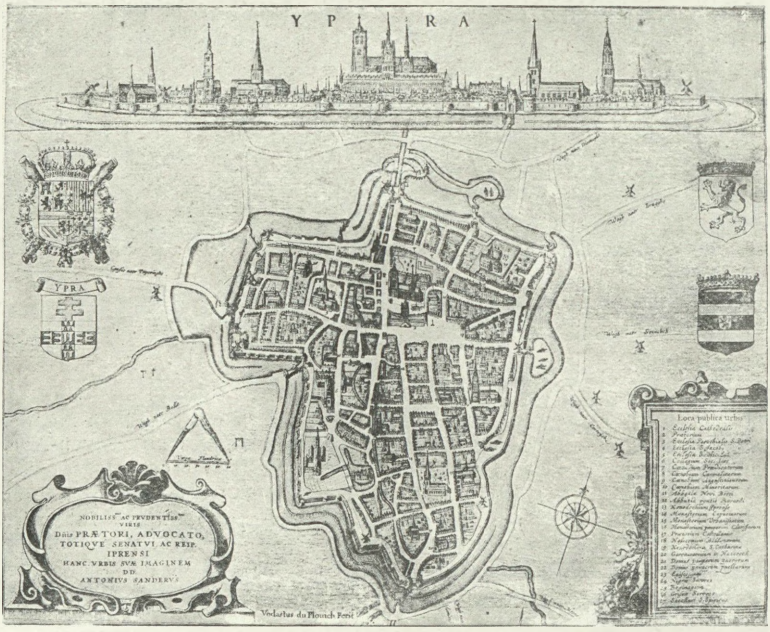
Ypres avait alors beaucoup perdu de sa splendeur. Une épouvantable épidémie de peste l'avait dépeuplée vers la fin du XVe siècle;

une seconde épidémie, vers le milieu du XVI^e siècle, acheva la ruine de la ville.

Elle se relevait à peine lorsque les Gueux et les troupes du duc d'Albe et d'Alexandre Farnèse la prirent et massacrèrent la plus grande partie de la population.

Au XVII^e siècle, Ypres fut conquise quatre fois par les Français, en 1648, en 1649, en 1658, en 1678 (elle fut rattachée au royaume à cette époque par le traité de Nimègue); Vauban la transforma en place forte.

Reprise par les Impériaux en 1715, Ypres redevint française en

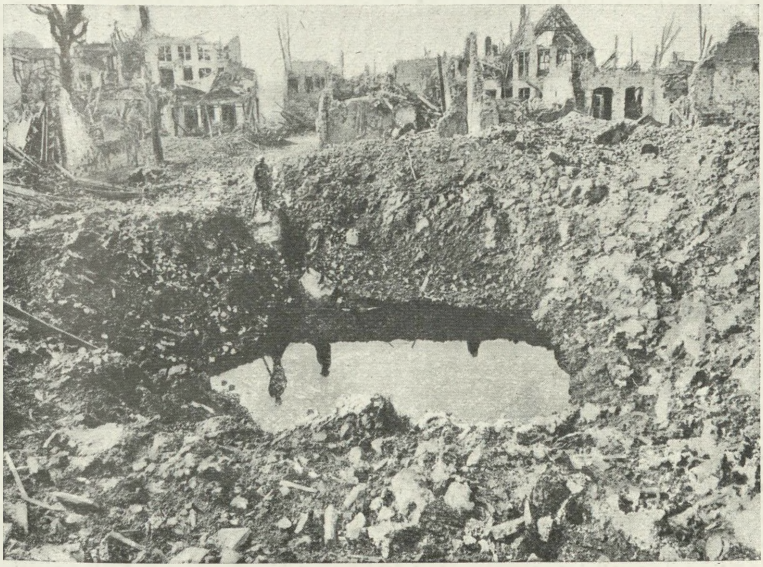


YPRES AU XVI^e SIÈCLE.

1792, et, sous l'Empire, fut chef-lieu d'arrondissement du département de la Lys.

Les traités de 1815 la rattachèrent au royaume des Pays-Bas ; elle fait partie du royaume de Belgique depuis 1830.

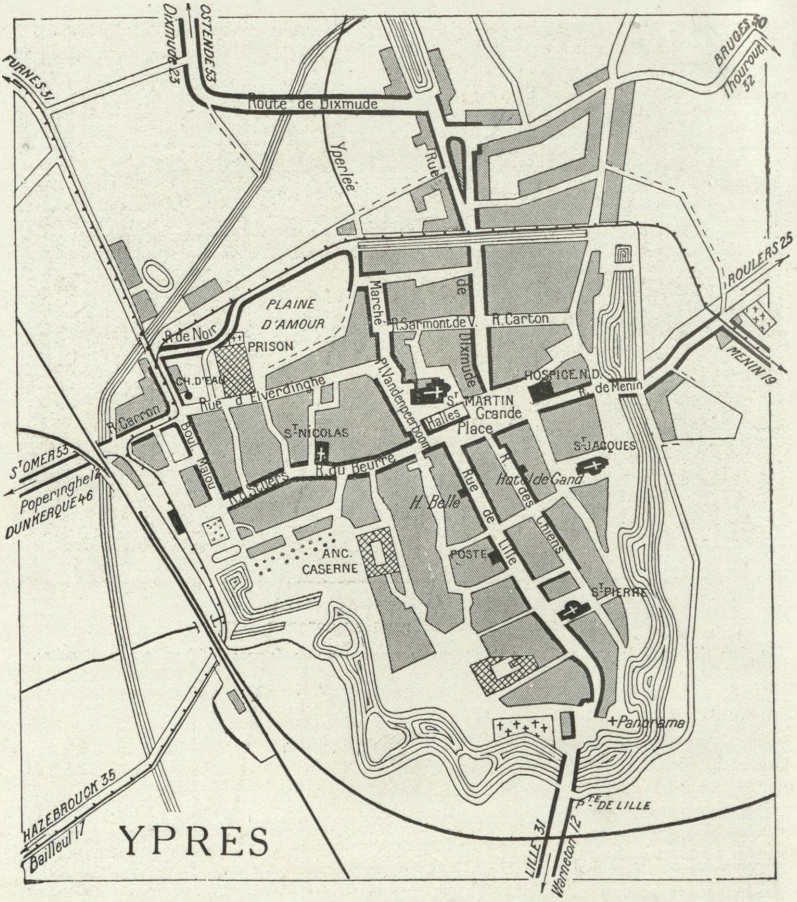
En 1914, Ypres était une ville de 18.000 habitants ; sa principale industrie était la fabrication des lainages, indiennes, toiles, rubans et aussi la fabrication des dentelles (la valenciennes). On peut aussi mentionner ses tanneries et ses teintureries. C'était une ville propre, bien bâtie, arrosée par l'Yperlée ; cette rivière se divisait jadis en nombreux bras qui passaient dans les rues de la ville, amenant ainsi jusqu'aux entrepôts les bateaux chargés de marchandises ; ces canaux sont aujourd'hui voûtés ; il fallait jadis un passage de chaque côté de ceux-ci et c'est ainsi que s'explique la largeur exceptionnelle des rues et des places d'Ypres.



AUX LISIÈRES EST D'YPRES EN OCTOBRE 1917.
Un obus allemand de gros calibre a creusé un énorme entonnoir de près de 10 mètres de diamètre.



LE BOMBARDEMENT DE L'ASILE, EN 1915.



VISITE DES RUINES D'YPRES

L'itinéraire suit les **rues** *tracées en* **traits gras :**

Partant de la Grande Place où s'étendent les ruines des Halles, prendre la place Vandenpeerboom (Cathédrale Saint-Martin), la place du Marché au Bétail, la plaine d'Amour, la rue de Noir, le boulevard Malou, la rue de Stuers, la rue au Beurre.

Sur la Grande Place, face aux ruines des Halles, prendre la rue de Lille jusqu'à la porte de Lille. Voir le Panorama des pages 72 et 73 du point indiqué sur le croquis.

Revenir à la Grande Place par l'église Saint-Pierre et la rue des Chiens.

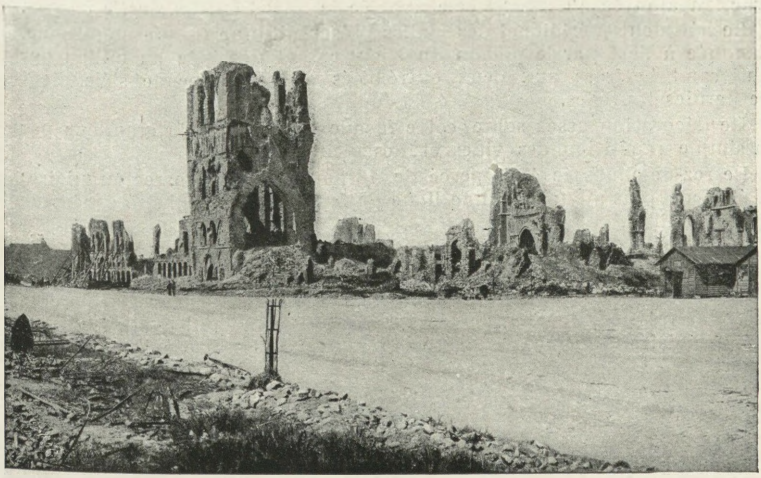


LA GRANDE PLACE D'YPRES, UN JOUR DE MARCHÉ. (*Photo Antony, Ypres.*)

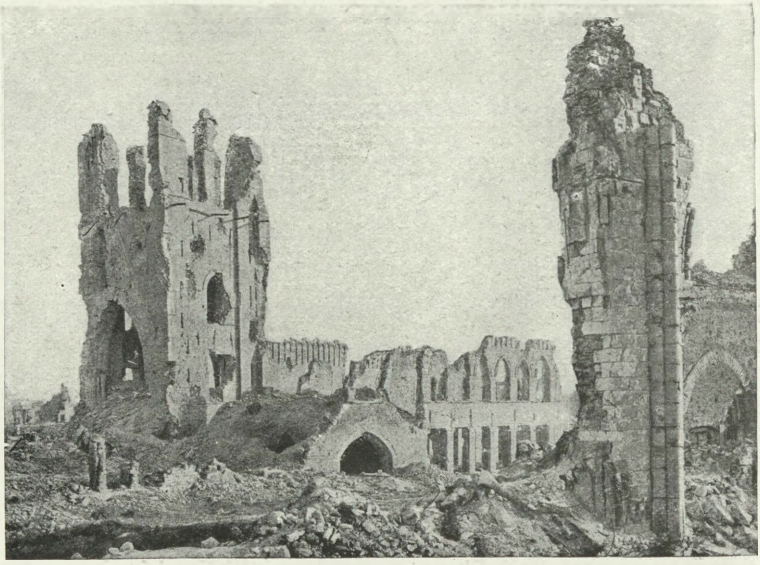
La Grande Place d'Ypres.

Sur la Grande Place s'étendent les ruines imposantes des Halles d'Ypres ; le Nieuwerk à droite a totalement disparu. La masse encore imposante du beffroi décapité domine ces ruines.

Ces deux photographies évoquent d'une façon saisissante la vie active et prospère d'avant guerre, puis la morne désolation et la ruine absolue de ces mêmes lieux après 4 ans de bombardement.



CE QU'EN ONT FAIT LES ARTILLEURS ALLEMANDS.



LES RUINES DES HALLES.
Photo prise de la cathédrale Saint-Martin dont on voit un vestige au premier plan.

Les Halles aux drapiers et le Nieuwerk.

Les Halles aux Drapiers, vastes entrepôts où se faisait le commerce des draps, avaient été construites aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles. Elles étaient constituées par un ensemble de bâtiments disposés autour d'une cour rectangulaire. On distinguait les Halles proprement dites, et une construction ajoutée au XVII^e^ siècle appelée le Nieuwerk (*nouvelle œuvre*).

Le bâtiment méridional des Halles présentait une façade magnifique, flanquée à l'est par le pignon du Nieuwerk et dominée au milieu par un grand beffroi ; aux deux extrémités de cette façade s'élevaient de hardies tourelles.

De décoration assez sobre, cette façade atteignait à la grandeur par la simple répétition des vides et des pleins.

Le rez-de-chaussée était percé de 48 portes de forme rectangulaire; il était de plus ajouré par une ligne de fenêtres en arc brisé ornées de quatre-feuilles.

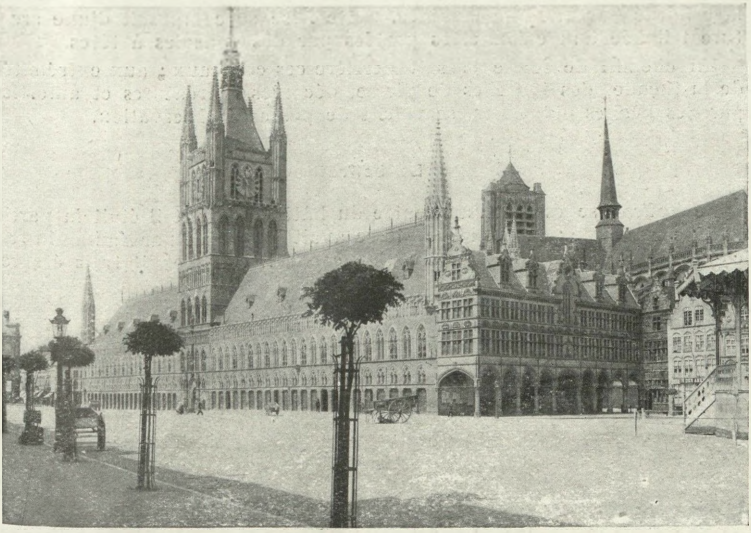
Au-dessus s'ouvraient les hautes fenêtres éclairant l'étage supérieur, car les Halles étaient divisées par un plancher.

Ces fenêtres étaient alternativement à jour, et aveugles, selon une méthode fréquemment employée au Moyen-Age, et qui avait pour but d'éviter l'affaiblissement exagéré des murs, sans nuire à l'ordonnance extérieure (*Photo ci-contre*).

On accédait à cet étage par des escaliers auxquels donnaient accès les portes extrêmes de la façade.

Les fenêtres à jour étaient décorées par trois trèfles portés par deux arcs. Les fenêtres aveugles étaient semblables aux fenêtres inférieures, avec cette différence que celles-ci étaient de hauteur beaucoup moindre.

Les deux arcs y formaient niches et abritaient chacun une statue :



LES HALLES D'YPRES, LE NIEUWERK ET, AU FOND, LA CATHÉDRALE.
Les Halles, construites aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles, présentaient une façade magnifique que dominait un haut beffroi. (Photo Antony, Ypres.)

celle d'un comte de Flandre (les comtes et les comtesses étaient représentés depuis Baudouin Bras-de-fer jusqu'à Charles-Quint), ou d'un notable personnage yprois (par exemple, le peintre Melchior Broederlam). Ces statues, dont un certain nombre avaient été refaites au XIX^e^ siècle, reposaient sur une console que semblait soutenir un petit personnage présentant l'écusson du souverain représenté.

Le haut des murs était orné d'une frise décorative et d'un créne-



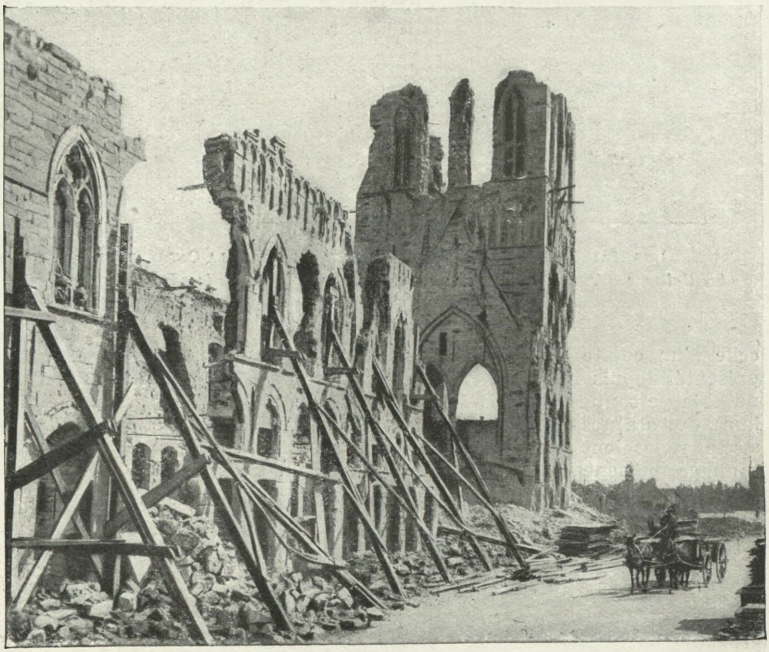
LES FENÊTRES DU PREMIER ÉTAGE DES HALLES. *(Photo Antony, Ypres.)*
Une fenêtre sur deux était aveugle et décorée des statues des comtes des Flandres ou des notables citoyens de la ville.

lage bordé par une fine moulure. Cette frise se composait d'une arcature trilobée aux colonnettes portées par des consoles à têtes.

Un chemin de ronde passait derrière ces créneaux ; aux extrémités de la façade, des tourelles de pierre, décorées d'arcatures et amorties par des flèches octogones, servaient de postes d'observation.

Le beffroi.

Le beffroi se dressait au centre du bâtiment dont il était la partie la plus ancienne ; sa première pierre avait été posée par Baudouin IX, comte de Flandre, en 1201. De plan carré, il comprenait trois étages,



LES DERNIERS VESTIGES DE LA FAÇADE.

était décoré extérieurement d'arcatures, comme la façade, et ajouré de fenêtres ornées de trèfles; il avait deux rangs de créneaux et quatre tourelles d'angle, et était couvert par un toit en charpente, amorti lui-même par un campanile surmonté d'une petite flèche. Quatre aigles de cuivre se trouvaient à la base de ce campanile : elles dataient de 1330. A la base du beffroi était percée une porte, flanquée de deux pilastres, par laquelle on accédait à la cour intérieure des Halles. Au-dessus de cette porte se voyait une statue (moderne) de Notre-Dame de Tuine; plus haut, le Lion de Flandre.

Le beffroi avait tous les usages d'un Hôtel de Ville (il n'y eut pas, au Moyen-Age, avant le XIVe siècle, d'Hôtel de Ville à proprement parler). La se réunissaient les représentants des corps de métier et les privilèges des corporations y étaient conservés dans de grands coffres à

AKADEMIA SZTABU GENERALNEGO
BIBLIOTEKA
Im. Gen. Rozwadowskiego

serrures multiples dont les clés étaient gardées par des personnes différentes ; il servait aussi de dépôt d'archives et le dernier étage constituait une prison ; des guetteurs veillaient incessamment à son sommet pour prévenir les bourgeois de tout péril et notamment de celui du feu.

La toiture des Halles était fort élancée, afin de faciliter la chute de la neige et l'écoulement des eaux de pluie ; elle était dorée et blasonnée aux armes de la ville et du comté de Flandre.

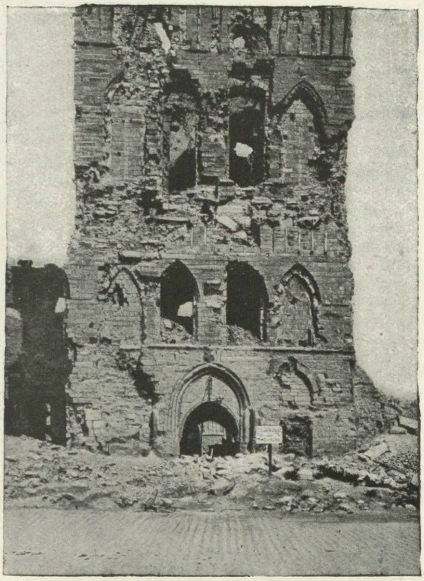
Cette toiture ne protégeait pas une voûte, mais une charpente lambrissée. Elle était percée de lucarnes. Dans l'intérieur des bâtiments, l'étage supérieur présentait d'immenses galeries couvertes de lambris ; on divisa les galeries par des cloisons au XIXe siècle, alors qu'elles reçurent une décoration murale.

La salle Pauwels.

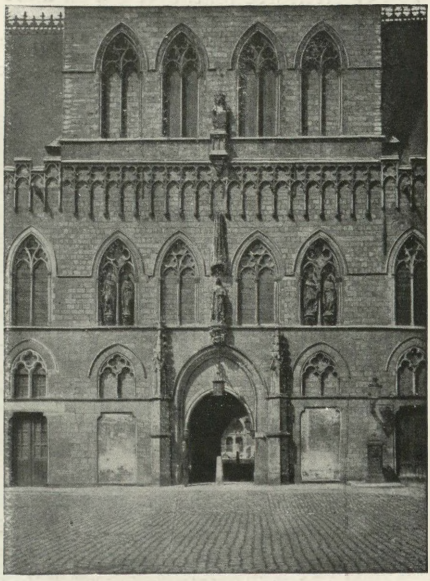
Photos p. 52.

Les Halles furent, en effet, l'objet, au cours du dernier siècle, de très importantes restaurations et décorations.

En 1876 les murs de la moitié est du bâtiment méridional furent ornés de 12 peintures à la cire par Ferdinand Pauwels, représentant les principaux faits de l'histoire d'Ypres à l'époque de sa prospérité : depuis 1187 jusqu'au siège de 1383 par les Gantois. L'artiste avait fait preuve d'un goût délicat, notamment dans la fresque des Noces de Mahaut de Béthune avec Mathias de Lorraine.



LE PORTAIL DU BEFFROI.
L'écroulement de la façade qui l'encadrait (photo ci-dessous) a isolé le beffroi dont la base, de construction très robuste, a seule subsisté.



LE PORTAIL AVANT LA GUERRE.
(Photo Antony, Ypres.)



LA SALLE PAUWELS. (*Photo Antony, Ypres.*)

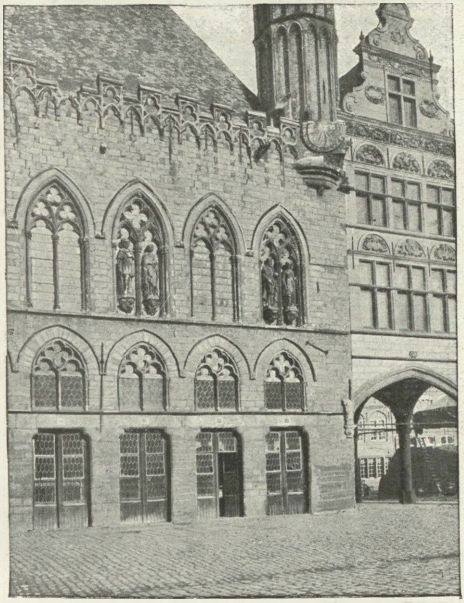
La moitié ouest de la galerie avait été décorée, par le peintre Delbecke, de peintures retraçant la vie du marchand drapier (la dernière était restée inachevée par la mort de l'artiste). Cette galerie était utilisée comme salle des fêtes.

Nombre de statues avaient été remplacées le long de la façade sud (car les statues primitives avaient souffert en 1793) ; elles étaient l'œuvre de Puyenbroeck, de Bruxelles.

Le long de la façade ouest passait jadis la rivière Yperlée; il exista, jusqu'en 1848, un perron à double rampe, construit au XVII^e siècle, qui facilitait le transfert des marchandises des bateaux dans les magasins.



LA SALLE PAUWELS EN DÉCEMBRE 1914. (*Photo Antony, Ypres.*)



L'ANGLE DES HALLES ET LE NIEUWERK. (*Photo Antony, Ypres.*)

Le Nieuwerk.

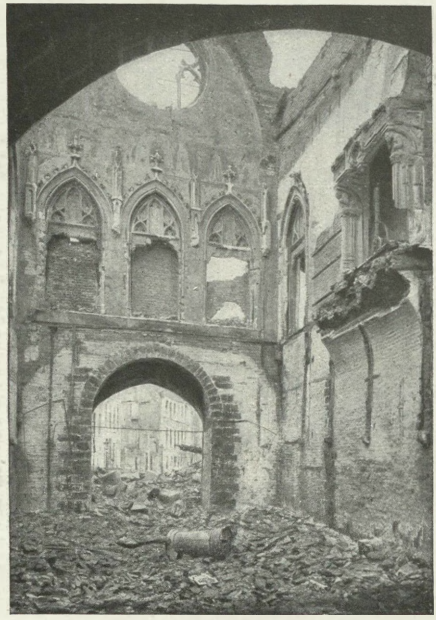
Le Nieuwerk ne déparait pas le grandiose aspect de la façade méridionale, qu'il prolongeait à l'est. C'était un édifice de la Renaissance, dont les plans avaient été dressés, dit-on, vers 1575, par J. Sporeman, mais qui n'avait été construit que dans le premier quart du XVII^e^ siècle (achevé en 1624). Une certaine lourdeur de formes, très stylisées, accusait nettement le XVII^e^ siècle.

Le rez-de-chaussée formait une halle ouverte, de 6 mètres de largeur, dont la voûte était portée par de grêles colonnes cylindriques, reliées par des arcades brisées. Le bâtiment comportait deux étages, le premier communiquant avec celui des Halles. Les façades étaient percées de larges et hautes fenêtres très rapprochées. La toiture était percée de hautes lucarnes très ornées, aux courbes et contre-courbes un peu lourdes.

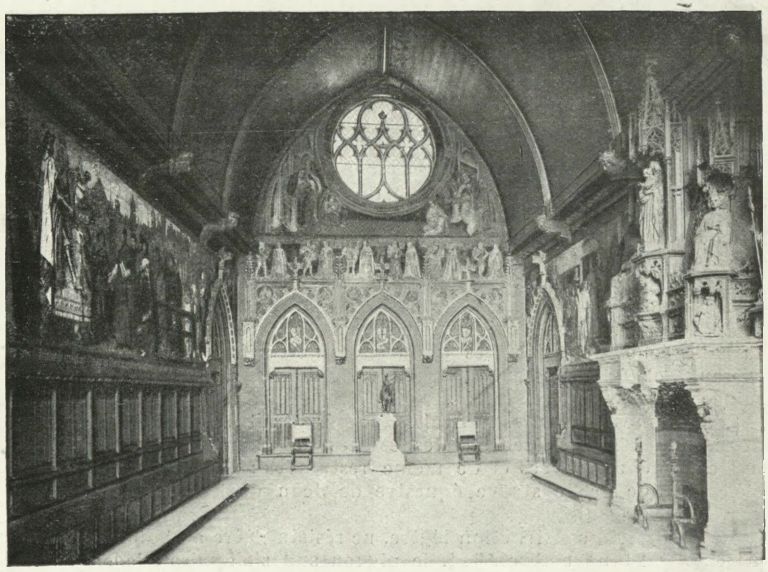
Le Nieuwerk avait été restauré vers 1862. On avait rétabli, dans la salle échevinale, des fresques (œuvre de Guffens et J. Swerts), des vitraux, et fait construire par Malfait, de Bruxelles, une belle cheminée (*Photo p.* 54).

D'anciennes peintures murales, représentant saint Marc et saint Jean, une frise représentant les comtes de Flandre de 1322 à 1476, avaient été retrouvées et de même restaurées ; au milieu de la salle s'élevait une petite statue équestre de Jean de Brabant (1252-1294) par A. Fiers.

Le Nieuwerk, construction légère, ne résista guère au bombardement. Atteint le 21 novembre 1914, le pignon sud s'effondra ; le lendemain, les Halles étaient en flammes ; le Nieuwerk s'abîma complètement et il n'en restait *rien* quelques semaines plus tard.



LA SALLE ÉCHEVINALE DU NIEUWERK EN DÉCEMBRE 1914.
Le plancher effondré laisse voir, au premier étage, la décoration qu'on reconnaît sur la photo ci-dessous. (Photo Antony, Ypres.)



LA SALLE ÉCHEVINALE DU NIEUWERK AVANT LA GUERRE. (*Photo Antony, Ypres.*)

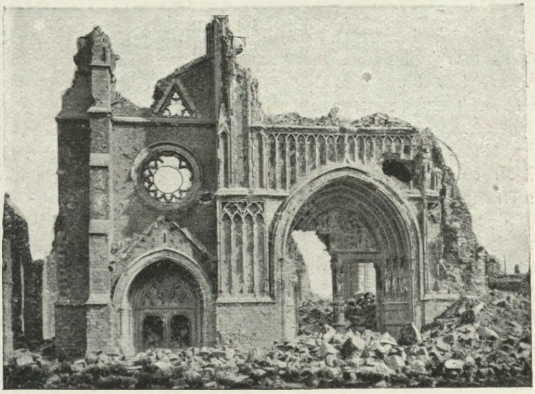


LES VIEILLES MAISONS QUI FAISAIENT L'ORNEMENT DE LA PLACE VANDENPEERBOOM.
(Photo Antony, Ypres.)

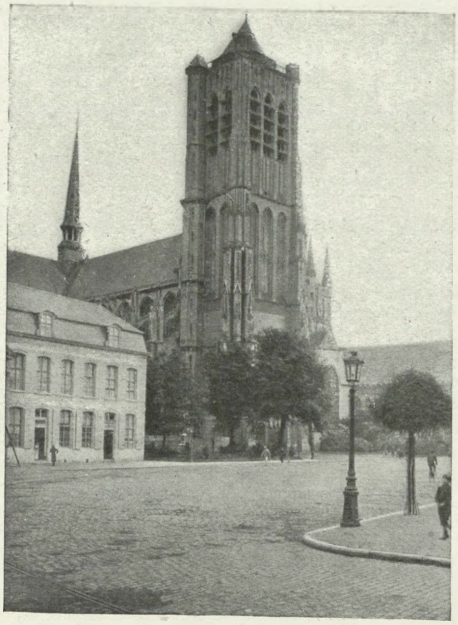
On tourne à droite sur la place Vandenpeerboom, ancien bassin comblé. Cette place présentait une rangée de maisons anciennes à double façade, aujourd'hui complètement détruites. Là, derrière les Halles, s'élevait la cathédrale Saint-Martin.

La cathédrale Saint-Martin.

L'église Saint-Martin (devenue cathédrale en 1559) avait remplacé une église plus ancienne du XI^e^ siècle. Bâtie au XIII^e^, son chœur datait de 1221, sa nef de la seconde moitié du siècle; la première pierre en avait



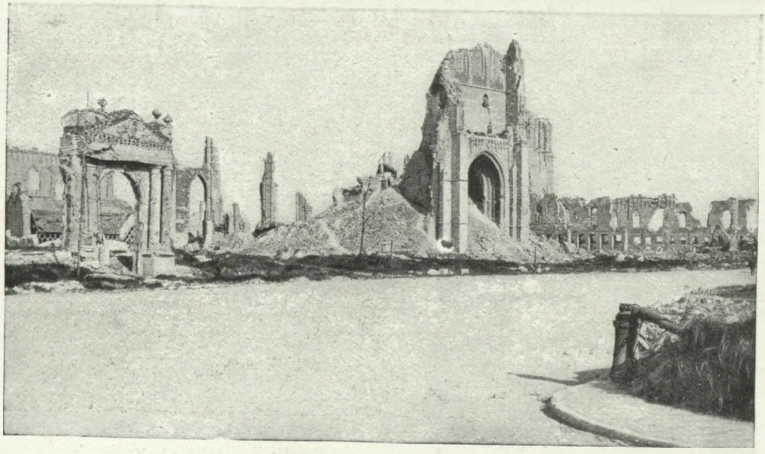
LA CATHÉDRALE SAINT-MARTIN.



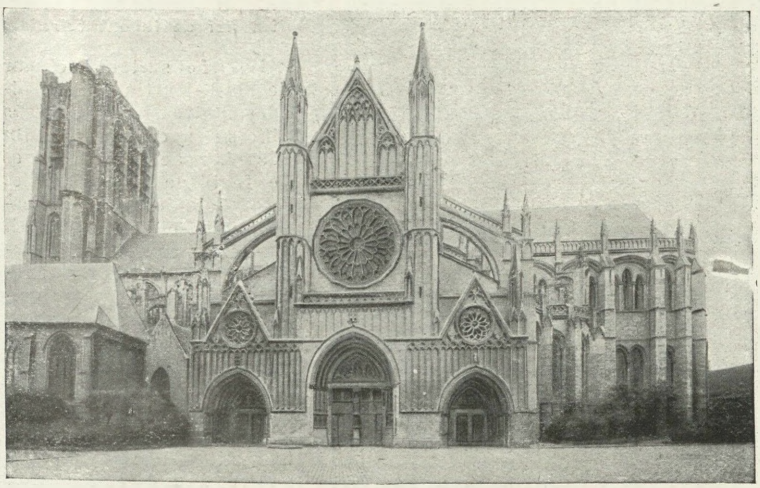
LA CATHÉDRALE SAINT-MARTIN.
Au fond : LES HALLES.
Ci-dessous, l'état actuel.
(*Photo Antony, Ypres.*)

été posée par Marguerite de Constantinople. La tour occidentale ne datait que du XVe siècle, et remplaçait une tour écroulée en 1433 ; elle mesurait 57 mètres de hauteur, mais devait être beaucoup plus haute ; édifiée sur les plans de Martin Untenhove, de Malines, cette tour était de sévère ordonnance.

La cathédrale présentait, en plan, la forme de croix latine et était



LA CATHÉDRALE SAINT-MARTIN. — *Au fond* : LES HALLES.



LE TRANSEPT SUD DE LA CATHÉDRALE AVANT LA GUERRE. (*Photo Antony, Ypres.*)

terminée par un chœur en hémicycle ; elle avait été l'objet de restaurations importantes au siècle dernier.

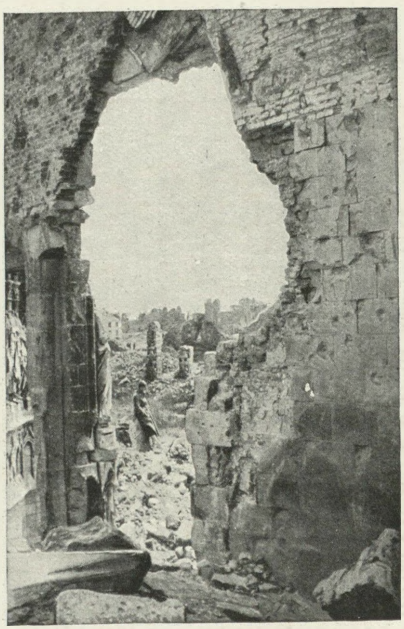
Le bras sud du transept présentait une façade de grande largeur ; le portail central était surmonté d'une rose polygonale et couronné d'un pignon élevé, flanqué de tourelles. Les portails latéraux étaient surmontés d'un gâble ajouré par une rose, et les surfaces nues décorées d'arcatures.

Cette partie de l'édifice ne semblait pas antérieure au XIVe siècle.

Il n'y avait point de chapelles rayonnantes à cette grande église. Une galerie de circulation, traversant l'épaisseur des contreforts, formait passage ininterrompu autour de l'édifice.

A la base des combles courait une balustrade ajourée, coupée de distance en distance par les pinacles qui couronnaient les contreforts.

Au-dessus de la croisée du transept s'élevait un campanile surmonté d'une flèche de charpente très élancée.



LA PORTE DE LA CATHÉDRALE.
Vue prise de l'intérieur.

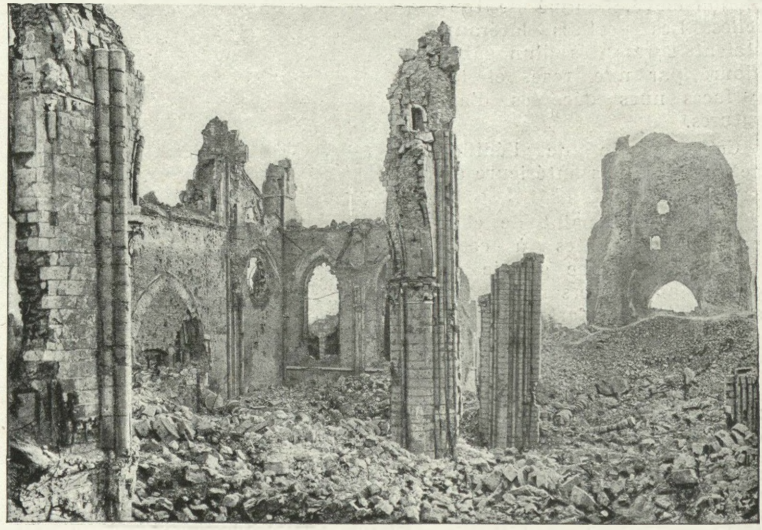


LA NEF DE SAINT-MARTIN. (*Photo Antony, Ypres.*)
Ci-dessous, l'état actuel.

La nef de la cathédrale.

La nef et surtout le chœur de Saint-Martin étaient dignes d'attention. De hauts piliers avec chapiteaux décorés de crochets et de feuillage recevaient les retombées des grandes arcades, celles-ci de tracé brisé. Au-dessus courait une galerie de circulation ou triforium. Les arcs-ogives retombaient sur des colonnettes, celles-ci reposant primitivement sur le large tailloir des chapiteaux, mais plusieurs avaient été sectionnées, et à leur place se trouvait la statue d'un apôtre, d'un évangéliste ou de personnages divers.

Cette disposition, fréquente en Bourgogne, de même que certaines autres que présente Saint-Martin : galerie de circulation extérieure, galerie intérieure, forme même de cette galerie, éléments décoratifs

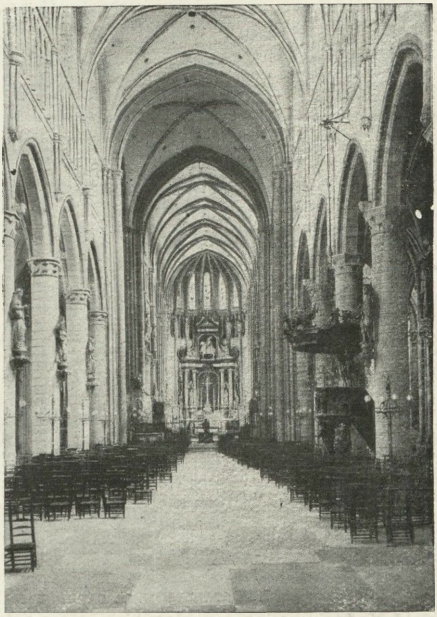


LA NEF DE LA CATHÉDRALE SAINT-MARTIN.
Vue prise du chœur vers le porche.

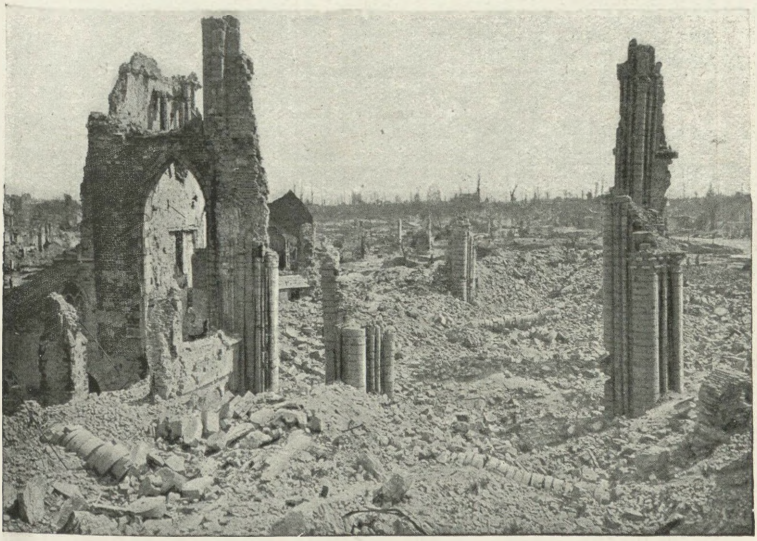
divers, dénotent combien l'influence française et particulièrement l'influence bourguignonne fut prépondérante en Flandre au XIVe siècle.

Le chœur était déparé par un lourd autel de style jésuite. Les stalles, sculptées par C. Van Hoveke et Urbain Taillebert, vers 1598, étaient remarquables, de même que la chaire, œuvre monumentale, richement ornée, à la base de laquelle se trouvait une statue grandeur nature de saint Dominique.

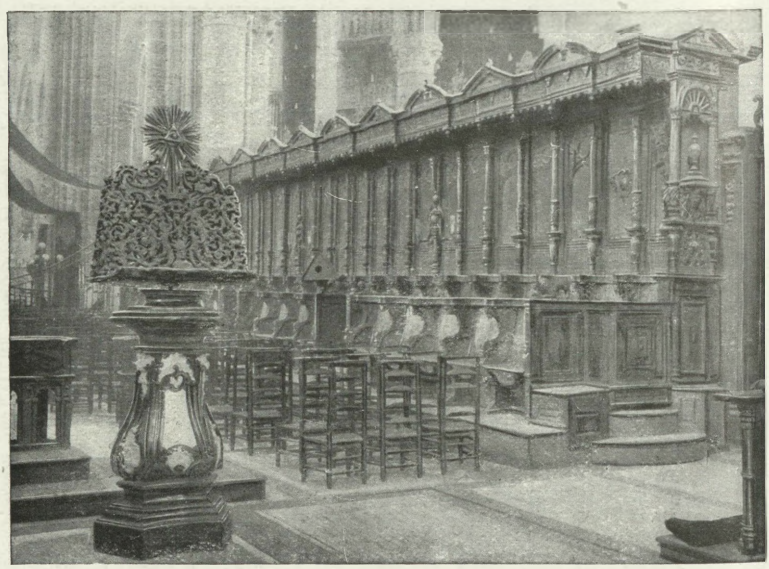
Urbain Taillebert était encore l'auteur du superbe Christ triomphant suspendu entre les colonnes de l'entrée principale, et du mausolée d'Antoine de Hennin, évêque d'Ypres, mort en 1626. Au centre, était représenté l'évêque revêtu de ses habits pontificaux ; à gauche il était en «priant»,



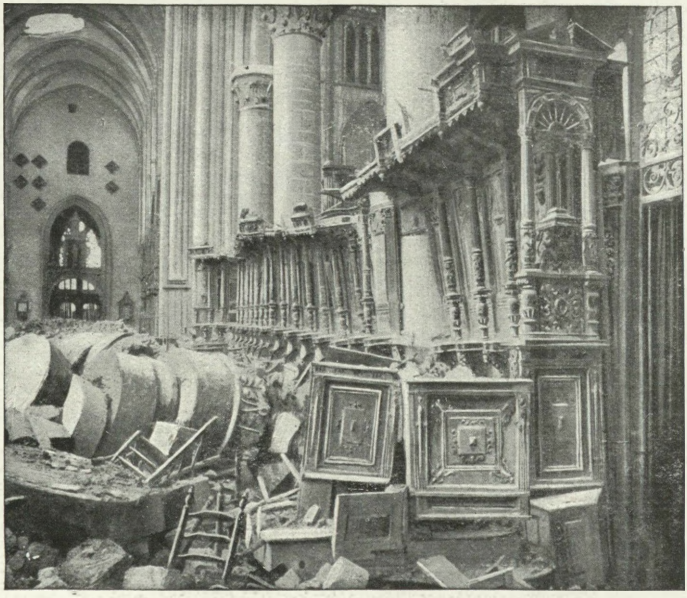
LE CHŒUR DE SAINT-MARTIN. (*Photo Antony, Ypres.*)
Ci-dessous, l'état actuel.



LE CHŒUR DE LA CATHÉDRALE SAINT-MARTIN
Vue prise du porche.



LES STALLES DE LA CATHÉDRALE AVANT LA GUERRE.
(*Photo Antony, Ypres.*)



LES STALLES DE LA CATHÉDRALE LE 7 JANVIER 1915.
(*Photo Antony, Ypres.*)

agenouillé sur un coussin près duquel se voyait sa mitre: à droite, son patron, saint Antoine, en ermite, accompagné de son cochon traditionnel.

Une « Vierge portant l'Enfant » a pu être retirée à temps de l'église. C'est un travail flamand du XVIe siècle. Autour du socle est une palissade fermée (l'*Hortus conclusus* des Litanies, *photo ci-contre*).

A côté de ce mausolée se trouvait le tombeau de Jean Visscherius, évêque d'Ypres, mort en 1613. L'évêque était représenté en « gisant », la tête appuyée sur sa main et relevée par un coussin, revêtu de ses habits pontificaux et mitré (*Photo ci-dessous*).

D'autres tombeaux se trouvaient dans l'église, notamment celui de Louise Delage, dame de Saillort, veuve du chancelier de Bourgogne Hugonnet, décapité en 1477.

Devant l'autel, dans le pavement, se voyait la troisième pierre tombale du fameux Cornélius Jansénius ; c'était une simple dalle de pierre sur laquelle était gravée une croix, et dans chacun des quatre angles un des chiffres 1, 6, 3, 8.



LA VIERGE DE SAINT-MARTIN. (*Photo Antony, Ypres.*)

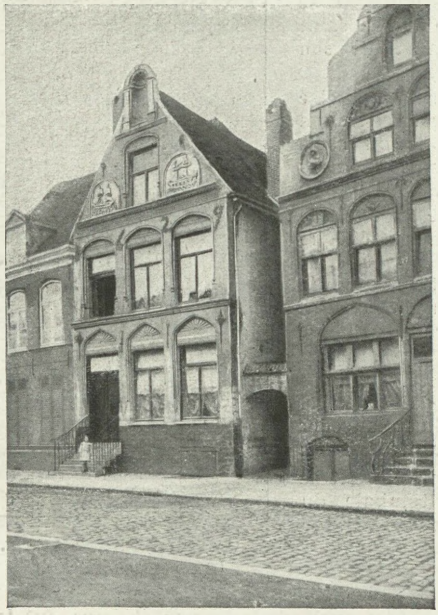
Jansénius, mort de la peste le 6 mai 1638, évêque d'Ypres, fut le fondateur de la secte des Jansénistes qui existe encore en Hollande et dont le principal siège se trouve à Utrecht. On ignore quand et comment fut placée là cette dalle, succédant à deux autres enlevées par l'autorité ecclésiastique en 1655 et 1673.

Autour de la chapelle dite du doyen était une admirable clôture de cuivre, ornée de figurines d'albâtre.

Les portes intérieures de l'église étaient magnifiquement sculptées ; celles du portail sud, aux figures superposées de saints, passaient pour une des merveilles d'art de la Belgique.



LE MAUSOLÉE DE JEAN VISSCHERIUS. (*Photo Antony, Ypres*)



LA MAISON DES BATELIERS.

Complètement détruite, cette maison, construite en 1629, portait sur sa façade deux bateaux comme emblème. (Photo Antony, Ypres.)

Prendre, sur la place Vandenpeerboom, la rue de Bœsinghe.

(*On laisse à gauche la rue d'Elverdinghe, voir le plan p. 46.*)

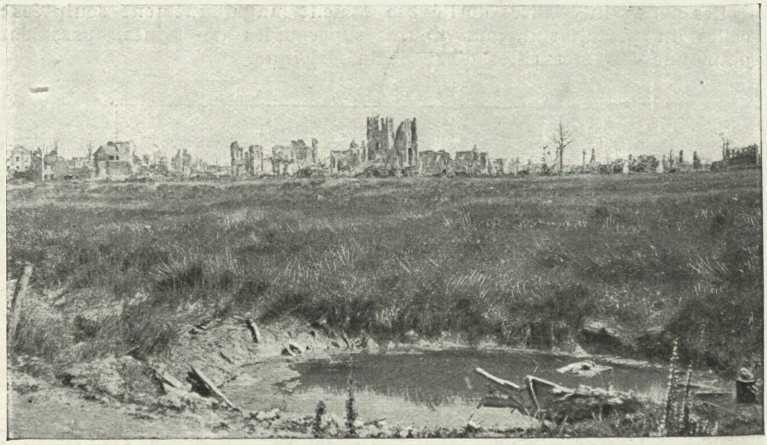
On atteint le Marché au Bétail, ancien bassin comblé, où se voyaient trois maisons de corporations, aux numéros 15, 19 et 21.

Au 15 était la **Maison des bateliers.** Elle portait sur sa façade deux bateaux comme emblème. Le canal qui longeait ses murs a disparu.

La date de la maison est donnée par les ancres scellées à la hauteur du 2e étage : 1-6-2-9.

Au sommet du pignon était une niche à coquille, ayant probablement abrité la statue du patron des navigateurs (*Photo ci-contre*).

La maison voisine, dont une partie se voit sur la droite de la photo, était du XVIIe siècle.



LA PLAINE D'AMOUR ET LA VILLE.

Dévastation d'autant plus cruelle lorsqu'on évoque, par la photo ci-contre, le charmant paysage d'avant guerre.



EN 1917, LE BOMBARDEMENT DES LISIÈRES NORD D'YPRES, PRÈS DE LA PLAINE D'AMOUR.

Prendre à gauche le chemin qui rejoint la promenade et tourner à gauche ; on longe la **plaine d'Amour** *(Photos ci-contre).*

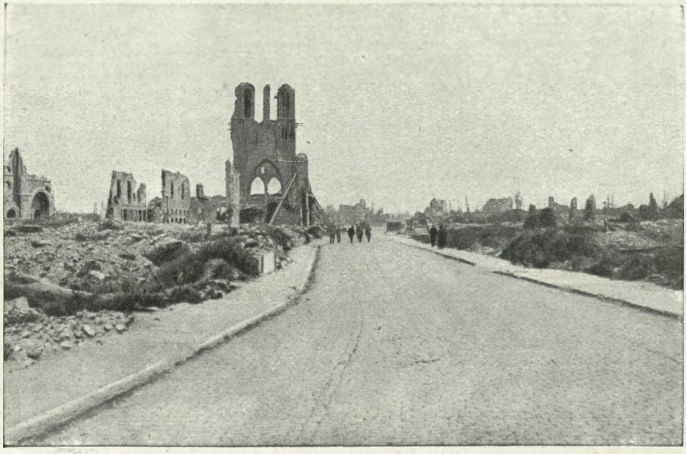


LA PLAINE D'AMOUR AVANT LA GUERRE.
(Photo Antony, Ypres.)



LA RUE AU BEURRE AVANT LA GUERRE. (*Photo Antony, Ypres.*)

Tourner à gauche dans la chaussée de Furnes; on voit à gauche le réservoir du château d'eau qui gît à terre. Prendre le boulevard Malou et revenir à la Grande Place par la rue de Stuers et la rue au Beurre (*Photos ci-contre*).



LA RUE AU BEURRE AUJOURD'HUI.

On passe devant les ruines de l'église Saint-Nicolas.

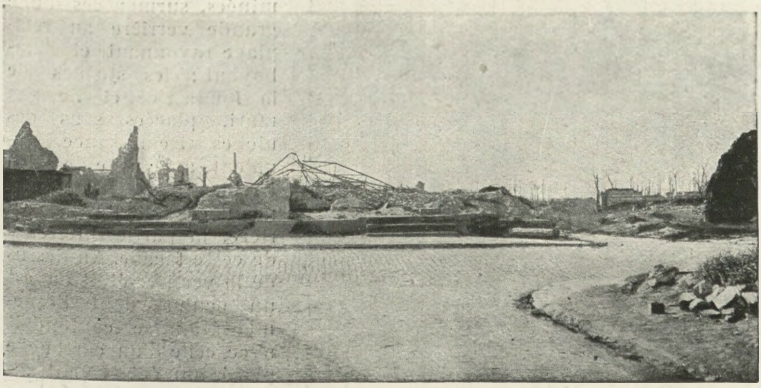
Avant d'arriver à la Grande Place, on rencontre l'emplacement de la **Halle de la Boucherie** (*Photos ci-contre*).



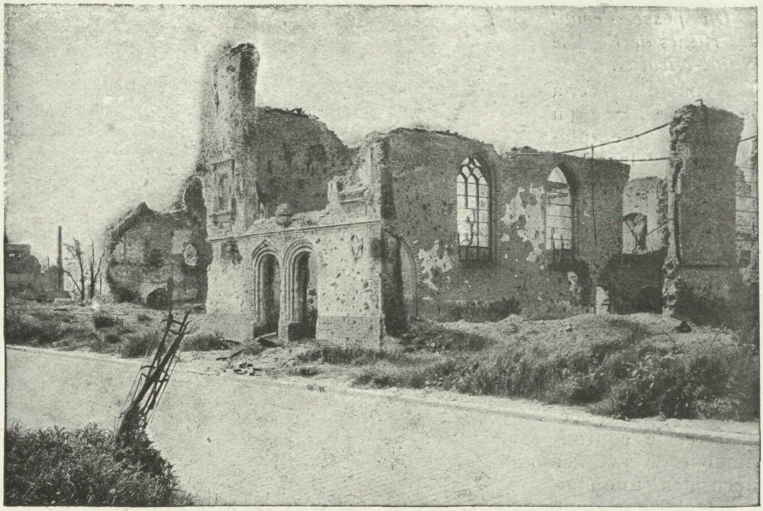
LES HALLES DE LA BOUCHERIE AVANT LA GUERRE.
(*Photo Antony, Ypres.*)

C'était un important bâtiment à deux pignons, de belle ordonnance. La façade rappelait, pour la partie inférieure, celle des Halles aux Drapiers, mais l'étage supérieur et le couronnement de l'édifice accusaient une époque moins ancienne. Les pignons étaient décorés de fenêtres aveugles; leurs rampants affectaient la forme d'escaliers. La pierre avait été employée pour la construction de l'étage inférieur ; les pignons et la partie supérieure de la façade étaient en briques.

Le premier étage était jadis occupé par la Confrérie de Saint-Michel. On y avait installé le Musée, qui contenait divers tableaux : des dessins intéressants des anciennes façades de bois des maisons d'Ypres, par L. Bœhm ; les anciens coffres aux privilèges des drapiers ; des sculptures et des pièces de ferronnerie.



LES HALLES DE LA BOUCHERIE AUJOURD'HUI.



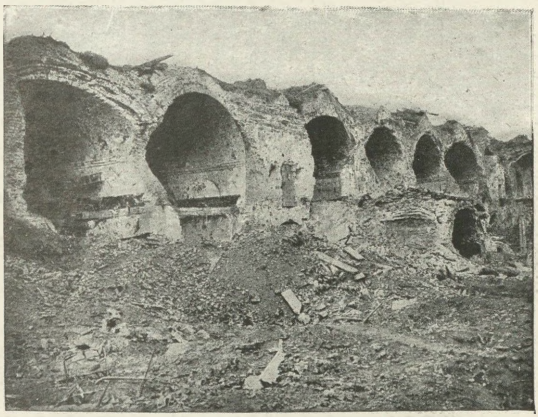
L'HOSPICE BELLE, RUE DE LILLE

*A peu près en face du centre des Halles se détache la rue de Lille. Dans cette rue, à droite, se trouve l'***hospice Belle** (*Photos ci-contre*).



L'HOSPICE BELLE, RUE DE LILLE, AVANT LA GUERRE.
(*Photo Antony, Ypres.*)

Cet hospice, asile pour les vieilles femmes, fut fondé vers 1279 par Christine de Guines, veuve de Salomon Belle, sire de Bœsinghe; il fut transformé au XVII^e^ siècle. Il présentait sur la rue de Lille la façade de la chapelle. Cette façade était percée de deux portes géminées, surmontées d'une grande verrière au remplage rayonnant et flamboyant; les statues de la fondatrice et de son mari, placées sous des niches Renaissance, ornaient, avec celle de saint Nicolas adossée au meneau central de la verrière, la partie inférieure de cette façade. Au-dessus de la verrière était ouvert un oculus, dont l'ornementation se confondait avec celle d'un cartouche placé immédiatement au-dessous, et sur lequel se lisait la date : 1616.



LES VOUTES DES VIEILLES CASERNES FRANÇAISES.

On voyait dans la chapelle un confessionnal portatif du XVII^e^ siècle, très curieux échantillon de boiserie, un lustre en cuivre du XV^e^ siècle, un beau tableau enfin, attribué à Melchior Broederlam, peintre yprois, précurseur de J. Van Eyck comme peintre attitré des ducs de Bourgogne, qui travaillait à Dijon vers 1380 et dont les œuvres sont fort rares. Ce tableau a pu être sauvé.

Sur la droite de la rue, au milieu des ruines, on aperçoit les grandes voûtes effondrées des **anciennes casernes françaises** (*Photo ci-dessus*), *puis à gauche l'*__hôtel Merghelynck__ (*Photo ci-contre*).

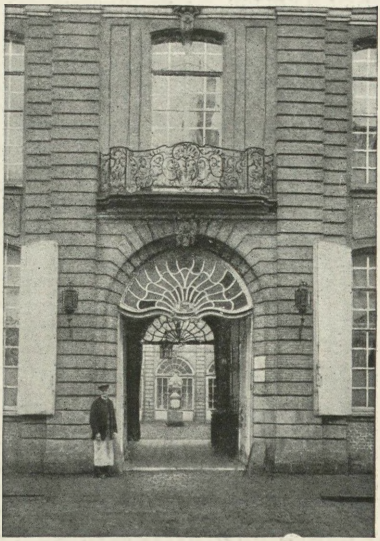
Cette charmante construction du XVIII^e^ siècle se trouvait à l'angle de la *rue des Fripiers*.

L'hôtel avait été érigé sur les plans de Thomas Gombert, de Lille, de 1774 à 1776, et les possesseurs actuels en avaient fait un musée intéressant.

Il était décoré de boiseries, panneaux, médaillons de style Louis XVI par Ant.-Jos. de le Dicque; les ornements de stuc étaient dus à Grégoire-Joseph-Adam de Valenciennes.

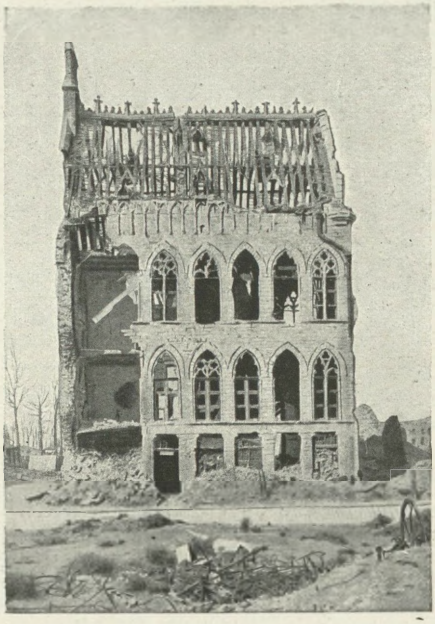
La rampe d'escalier avait été exécutée par Jacques Beernaert.

Au milieu de la jolie cour de l'hôtel se dressait un vase de pierre blanche, taillé d'après les dessins de Rubens.

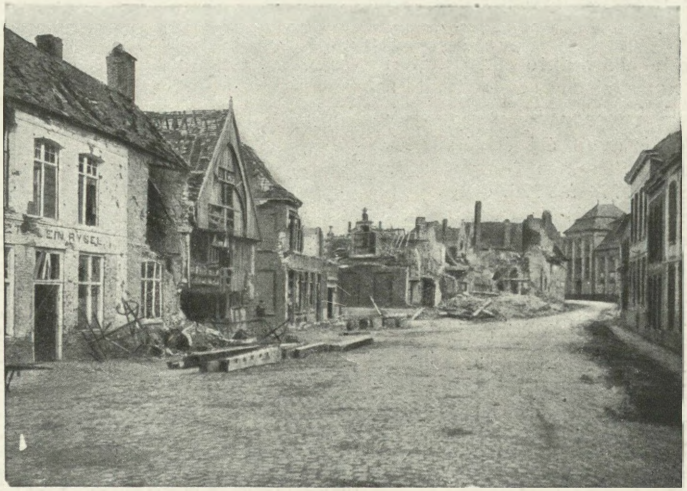


L'HOTEL MERGHELYNCK AVANT LA GUERRE.
(Photo Antony, Ypres.)

La maison des templiers dans la rue de Lille.



Presque en face, au nº 68, se voyait l'ancienne **Maison des Templiers,** du XIVe siècle, devenue la Poste (*Photo ci-dessus*). *On passe devant* l'ÉGLISE SAINT-PIERRE.



LES MAISONS DE BOIS DE LA RUE DE LILLE AVANT LEUR DESTRUCTION TOTALE.
(*Photo Antony, Ypres.*)

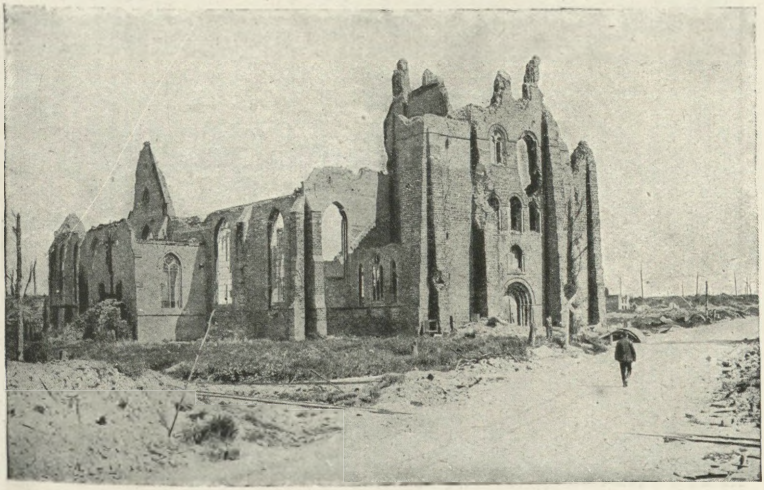


L'ÉGLISE SAINT-PIERRE.
(Photo Antony, Ypres.)

L'**église Saint-Pierre**, qui remontait au XIe siècle, avait été en grande partie reconstruite.

La façade était surmontée d'un fort clocher carré flanqué de quatre clochetons d'angle, couronné par une flèche octogonale, reconstruit en 1868.

A l'intérieur, de hautes colonnes supportaient les retombées des



LES RUINES DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE.

Le chœur de l'église Saint-Pierre.

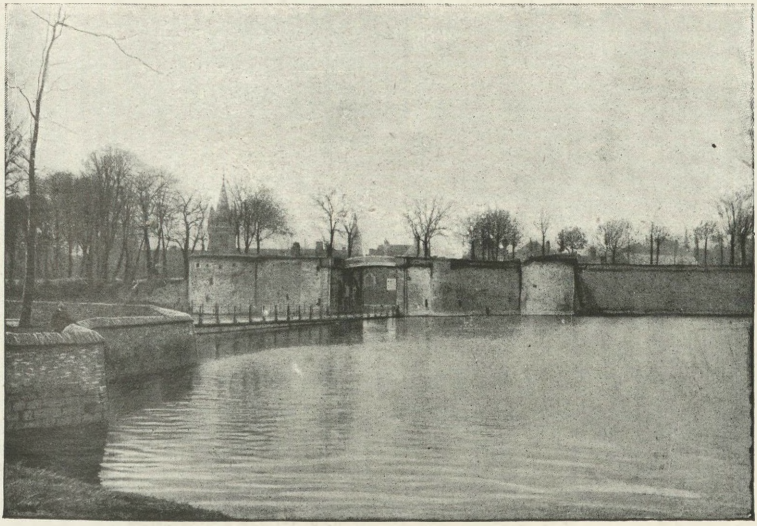


grandes arcades brisées ; il n'y avait point de voûte, l'église étant couverte par une charpente en forme de carène renversée.

On y voyait un autel de style jésuite, une grande chaire sculptée et une clôture de chœur de bon travail (*Photo ci-dessous*).



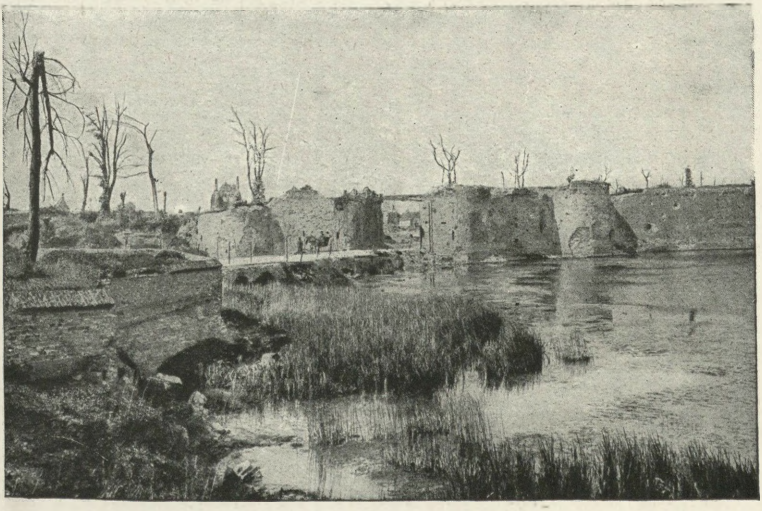
Le chœur de l'église Saint-Pierre avant la guerre. (*Photo Antony, Ypres.*)



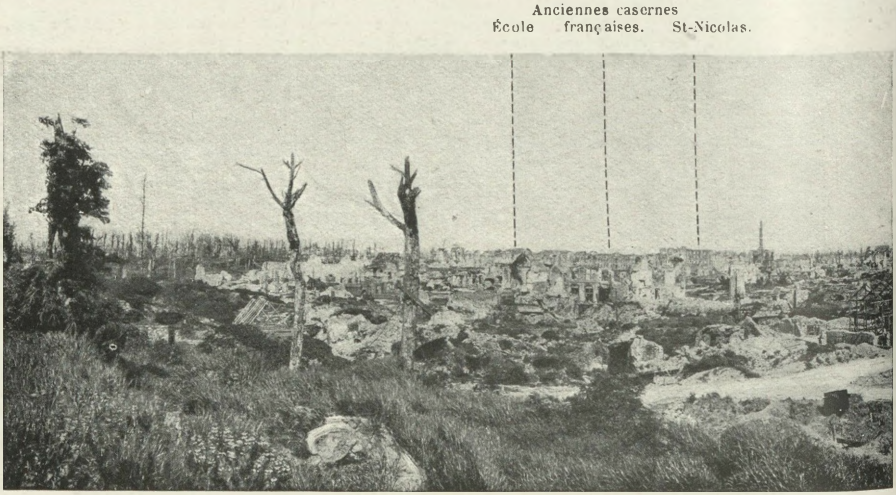
LES REMPARTS, LA PORTE DE LILLE ET L'ÉGLISE SAINT-PIERRE.
(*Photo Antony, Ypres.*)

La rue de Lille aboutit à la **Porte de Lille.** *Avant de sortir, monter sur les remparts* d'où l'on découvre l'impressionnant panorama que représentent les photos des pages 72 et 73.

Franchir la porte de Lille dont les tours datent de 1395. On a une vue intéressante sur les larges fossés et les anciens remparts, remaniés par Vauban, que les obus ont bouleversés (*Photos ci-contre*).



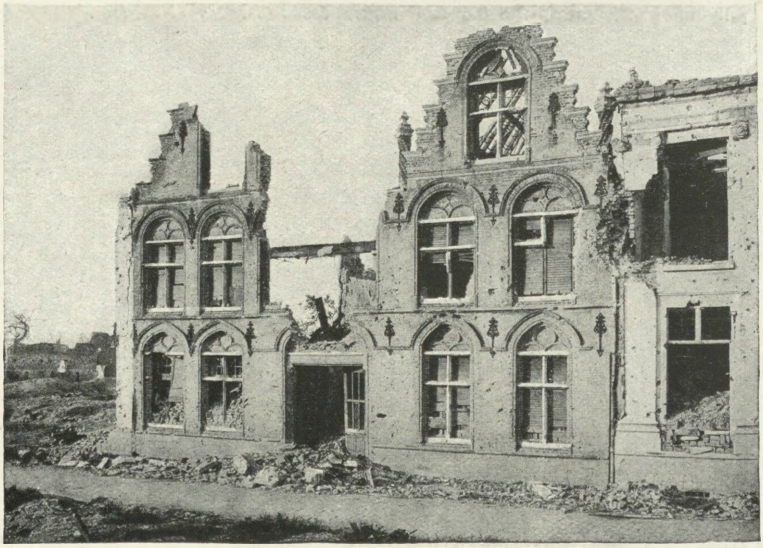
LA MÊME VUE, PRISE APRÈS 4 ANS DE BOMBARDEMENT.



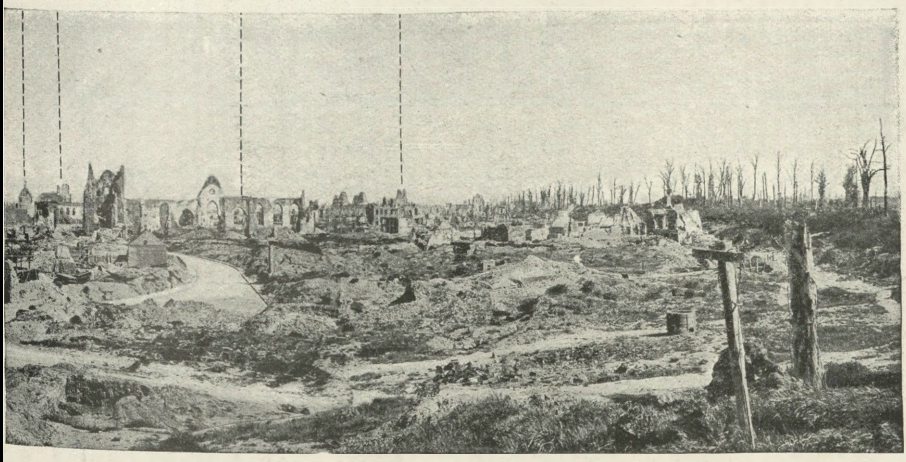
VUE PANORAMIQUE DES RUINES D'YPRES.
Le point d'où est prise cette poignante photographie est

Faire demi-tour et rentrer dans la ville par la même voie. Après l'église Saint-Pierre on prendra la première rue à droite qui aboutit à la rue des Chiens où l'on tournera à gauche. On apercevra les ruines de l'église Saint-Jacques, puis la façade délabrée de l'**hôtel de Gand.**

Cette belle maison, à double pignon en escalier, datait du XVI^e^ siècle. On y peut remarquer l'évolution des formes du XV^e^ au XVI^e^ siècle : au

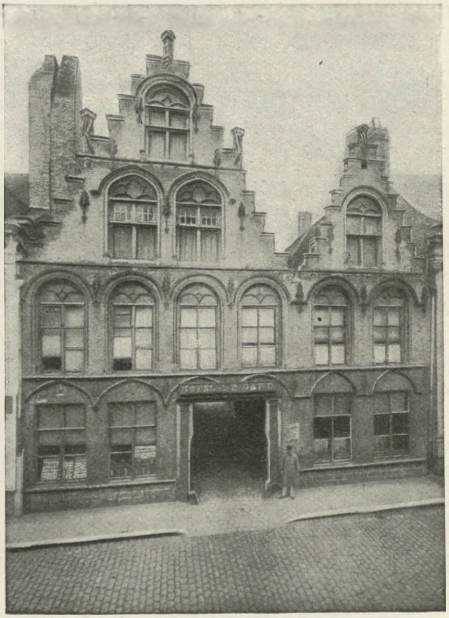


LES RUINES DE L'HOTEL DE GAND, DANS LA RUE DES CHIENS.



PRISE DE LA PORTE DE LILLE.
indiqué sur le plan de la page 46, *en bas et à droite.*

rez-de-chaussée l'arc brisé du XV^e^ siècle, au premier étage l'arc plein cintre, encadrant des baies rectangulaires, et dont le tympan est décoré de formes flamboyantes ; quelques années plus tard on ajoutera ce tympan et l'on aura ainsi ces larges fenêtres du XVII^e^ siècle dont l'architecte français de l'hôtel Merghelynck (*photo p.* 67) a fait si heureux usage.



L'HOTEL DE GAND.
(*Photo Antony, Ypres.*)



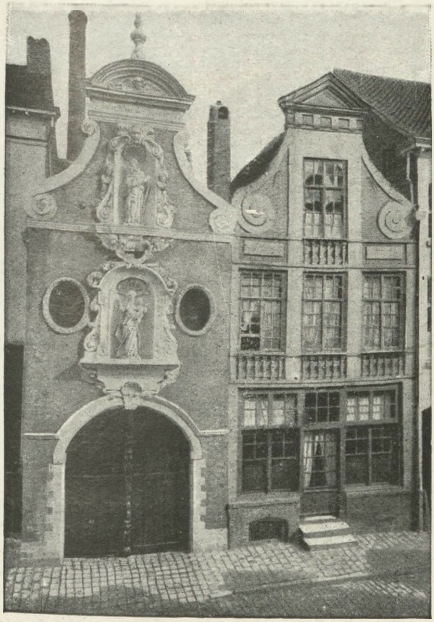
LA MAISON BIEBUYGK AVANT LA GUERRE (*Photo Antony, Ypres.*)
C'était une des plus belles d'Ypres. Elle s'élevait dans la rue de Dixmude, au n° 54

Rejoindre la Grande Place par la rue des Chiens. Traverser la place ; prendre la rue de Dixmude.

On remarquera sur la gauche, au n° 54, la façade de la Maison

L'ÉTAT ACTUEL DE LA MAISON BIEBUYGK.





L'ÉCOLE ST-FRANÇOIS,
rue de Dixmude.
(Photo Antony, Ypres.)

—

Biebuygk. Construite en 1544, *cette maison était une des plus remarquables d'Ypres.*

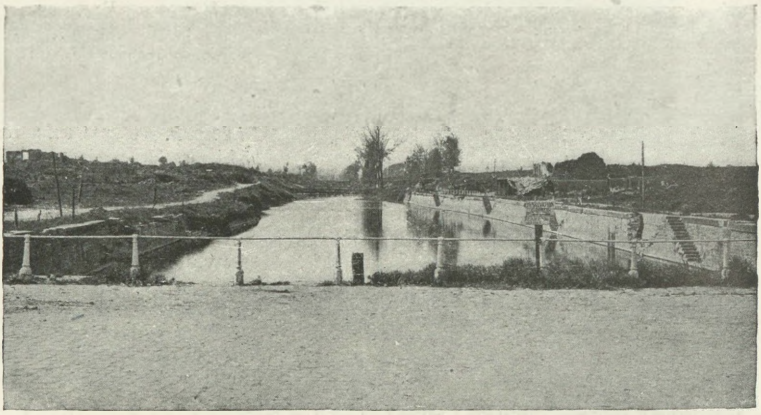
A la base du pignon se trouvaient deux médaillons sculptés représentant le soleil et la lune ; le grand arc brisé qui encadrait les fenêtres du pignon donnait une rare légèreté à cette façade *(Photo p.* 74).

Dans la même rue, à gauche, au n° 66, existait encore, en juillet 1919, la façade du XVIII^e^ siècle que représentent les photos ci-contre ; elle était ornée des statues de la Vierge et de saint François.



L'ÉCOLE SAINT-FRANÇOIS. — ÉTAT ACTUEL.

AKADEMIA SZTABU GENERALNEGO
BIBLIOTEKA
im. Gen. Broni. Świerczewskiego



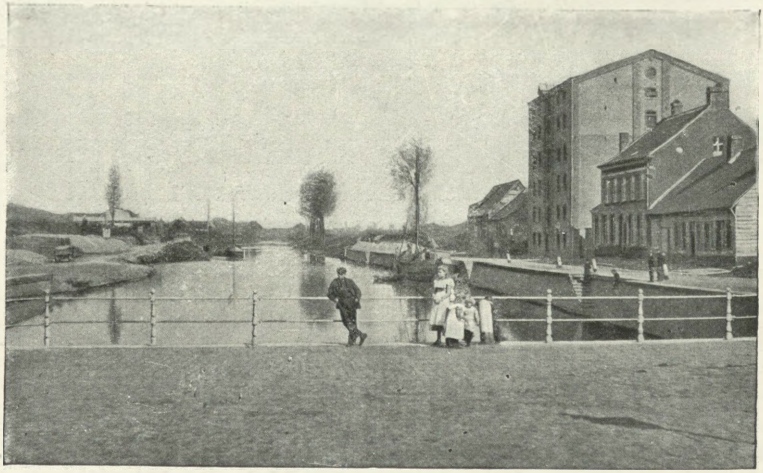
LA SORTIE D'YPRES PAR LA ROUTE DE DIXMUDE. — *Le canal d'Ypres à Bœsinghe, vu de la rue de Dixmude, à Ypres. Ci-dessous, la même vue prise avant la guerre.*

Par la rue, puis par la route de Dixmude, le touriste va se diriger vers le secteur nord des Champs de bataille autour d'Ypres ; secteur « aquatique » que le bombardement et l'inondation tendue par la défense avaient transformé, en 1918, en un vaste marécage où s'enlisaient les combattants.

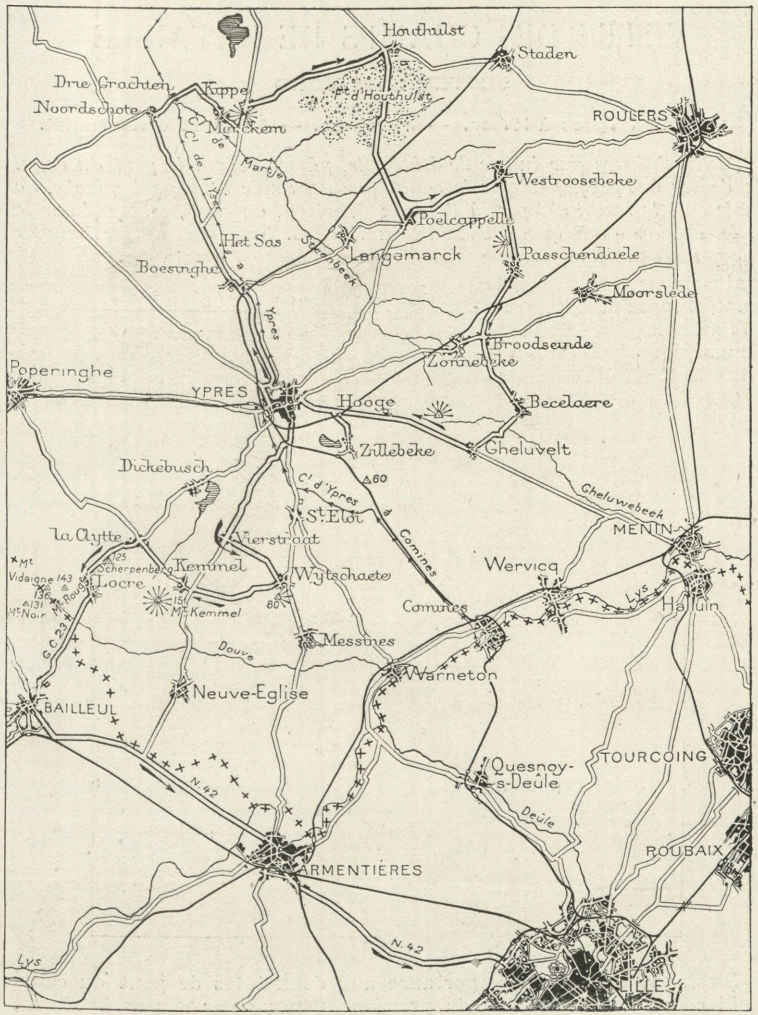
L'itinéraire tracé dans le croquis de la page suivante conduira ensuite le touriste dans le secteur est d'Ypres sur les crêtes fameuses de Passchendaele et de Zonnebeke, puis sur la route de Menin.

Dans le secteur sud, des crêtes de Messines et surtout du Kemmel, le touriste dominera tout le Champ de bataille d'Ypres.

Par Bailleul et Armentières, il rejoindra Lille à travers la région industrielle anéantie par la bataille et surtout par la volonté arrêtée de l'ennemi de supprimer une prospérité rivale.



LA SORTIE D'YPRES PAR LA ROUTE DE DIXMUDE, AVANT LA GUERRE. (*Photo Antony, Ypres.*)



ITINÉRAIRE GÉNÉRAL

L'itinéraire à parcourir est tracé en **traits gras.**

1° Ypres, Noordschote, Merckem, la forêt d'Houthulst, Poelcappelle, Westroosebeke, la crête de Passchendaele, Zonnebeke, Gheluvelt, la route d'Ypres à Menin, Hooge, Ypres.

Parcours : 60 kilomètres.

2° Ypres, Wytschaete, la crête de Messines, le Kemmel, La Clytte, Locre, Bailleul, la vallée de la Lys, Armentières, la plaine de Lille, Lille.

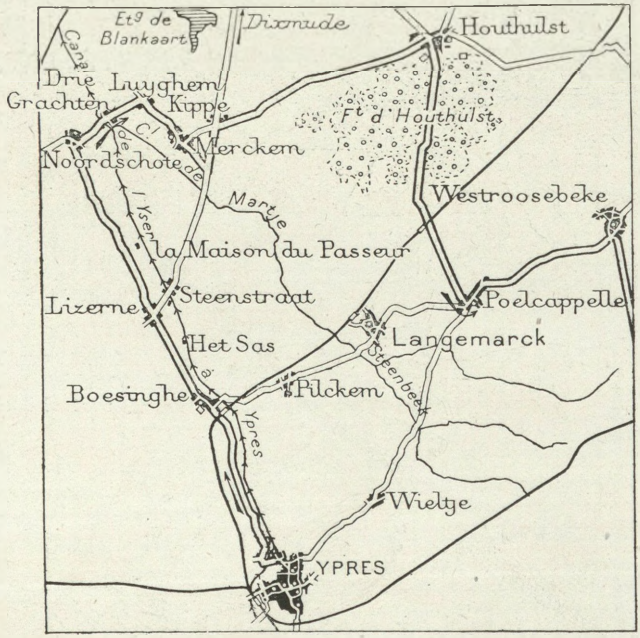
Parcours : 55 kilomètres.

VISITE DES CHAMPS DE BATAILLE

SECTEUR DU NORD

Le canal d'Ypres à l'Yser. — Merckem. — La forêt d'Houthulst.

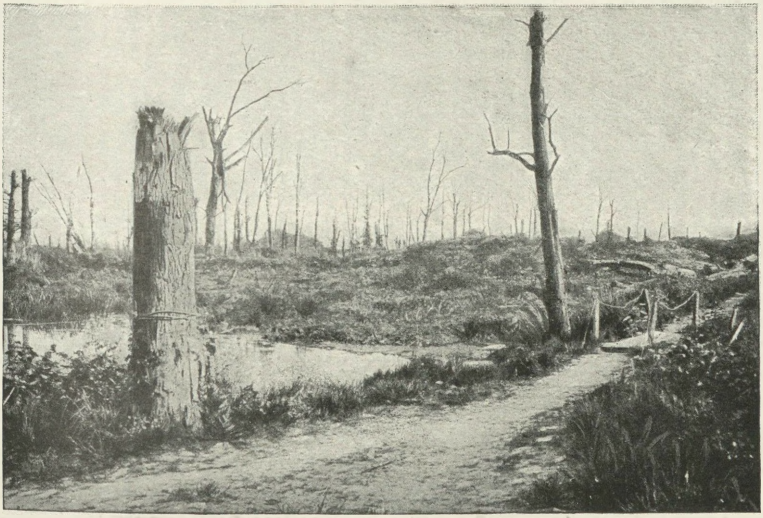
Sortir d'Ypres par la rue de Dixmude, passer devant le pont du canal de l'Yser à Ypres, franchir le canal par un coude brusque à gauche. La route suit le canal d'Ypres à l'Yser ; l'horizon, au nord, est borné par la crête Pilckem-Wieltje où s'établit la ligne britannique après l'attaque des gaz, en avril 1915. *On arrive dans les ruines de* **Bœsinghe.**



Bœsinghe devait son importance aux deux têtes de pont du canal qu'il commandait. Lors de la première attaque par gaz asphyxiants, le 22 avril 1915, Bœsinghe, en pointe avancée, tenu par les territoriaux du général Couillaud, tint bon jusqu'au bout. Cette résistance, qui offrait un solide point d'appui, permit aux renforts du général d'Urbal (9^{e} corps) de reprendre la presque totalité du terrain perdu.

En liaison à droite avec les régiments de la 11^{e} D. I. (20^{e} corps), ce secteur mi-aquatique du canal d'Ypres à l'Yser fut occupé pendant les deux premières années, de Dixmude à Langemarck, par les 89^{e} et 87^{e} divisions territoriales, formées de vaillants Bretons et Normands. La 87^{e}, la première division territoriale citée à l'Ordre de l'Armée, se montra l'égale des meilleures troupes. L'hiver 1914-1915 fut particulièrement pénible dans ce secteur d'eau. L'un de ces combattants écrit :

« Les tranchées se bornaient à un fossé unique, et encore, ce fossé,



BŒSINGHE : LES RUINES DU CHATEAU ET LE PARC DÉVASTÉ.

sur bien des points, ne permettait pas aux hommes de se tenir debout, car ils eussent émergé de toute la tête, et l'ennemi était là, tout près, à l'affût du moindre mouvement. La relève n'était possible qu'à la faveur des ténèbres, tous les quatre jours à cette époque ; quatre journées et quatre nuits mortelles pour les occupants de la tranchée, blottis les genoux dans l'eau contre les parois gluantes, sous la pluie du ciel et sous la mitraille ».

Entre Bœsinghe et Noordschote, la tête de pont d'**Het-Sas, Lizerne** et la **Maison du Passeur** furent les points les plus violemment disputés. Après plusieurs assauts meurtriers, les « Joyeux » (infanterie légère d'Afrique) enlevèrent la Maison du Passeur en décembre 1914.



LE CANAL D'YPRES A L'YSER EN OCTOBRE 1917, ENTRE STEENSTRAAT ET DRIE GRACHTEN.
Vue prise des lignes allemandes après l'attaque française.



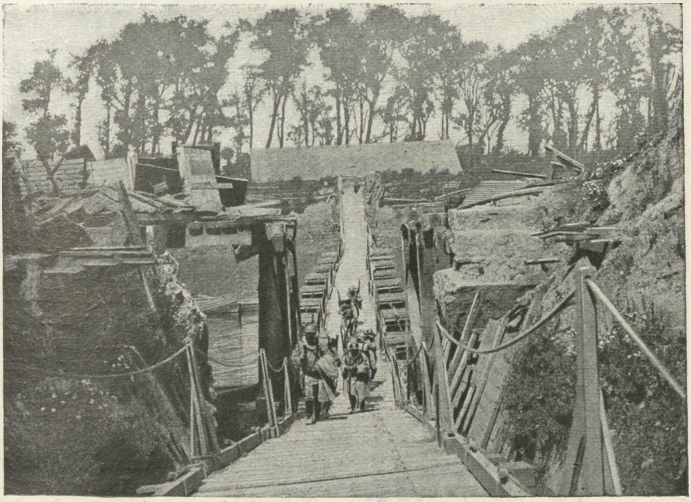
EN 1918. — L'ÉCLUSE D'HET-SAS.

Avant l'offensive alliée de l'été 1917, *le canal de l'Yser séparait les lignes adverses. Le bombardement, la percée des digues l'ont asséché. Des passerelles légères, que l'infanterie française franchit au moment de l'attaque, subsistent.*

Dans **Noordschote**, *prendre à droite la route de* **Luyghem**. La route franchit bientôt l'Yperlée doublée du canal ; à cet endroit était établie la solide tête de pont allemande de DRIE GRACHTEN.

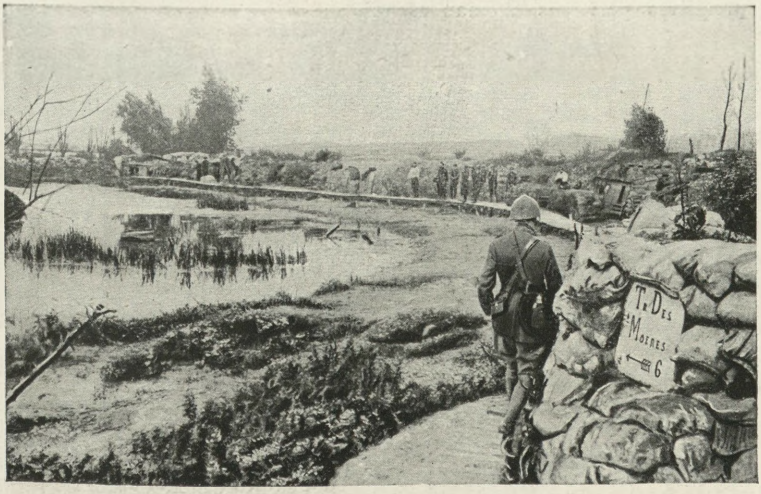


EN 1917. — *L'inondation de l'Yperlée et du canal tendue aux abords de la Maison du Passeur.*



UN DES NOMBREUX PONTS DE RADEAUX SUR L'YSER.

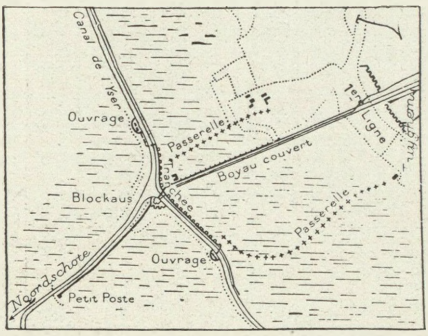
Repérés par l'aviation ennemie, ils furent souvent détruits par l'artillerie et aussitôt rétablis, même sous le feu, par les sapeurs français et belges.



LIGNE DE DÉFENSE PRÈS DE NOORDSCHOTE.

L'eau étant à fleur de terre, les différentes lignes de défense et boyaux de communication durent être, dans tout ce secteur, élevés en superstructure, à l'aide de milliers de sacs à terre accumulés.

Gravures extraites du Guide illustré : **« L'Yser et la Côte belge ».**



LA TÊTE DE PONT FORTIFIÉE DE DRIE GRACHTEN AVANT L'OFFENSIVE FRANÇAISE D'AOUT 1917.

Drie Grachten.

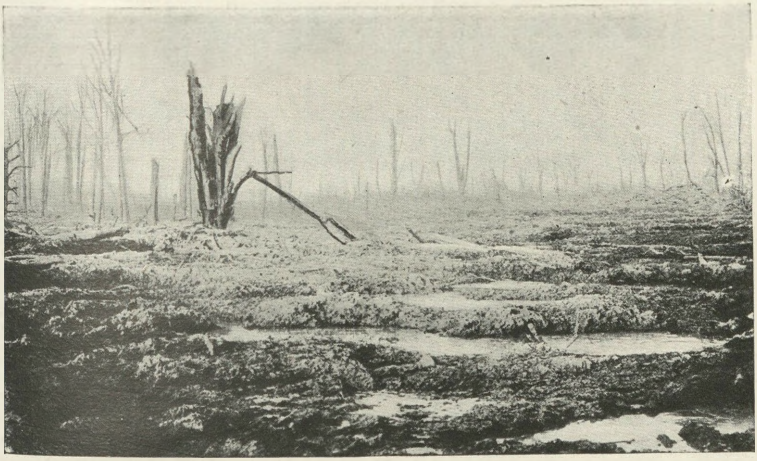
Le 12 novembre 1914, les Allemands attaquent Drie Grachten, en poussant devant eux des zouaves prisonniers et en criant de cesser le feu. Un instant, les Français, désorientés, cessent leur tir, pour ne pas tuer des leurs. Mais alors un zouave inconnu, de toutes ses forces, crie dans la brume à ses camarades hésitants : « Mais tirez donc, n... de D... » Il tombe tué, mais après avoir fait échouer l'ignoble procédé allemand. Dans un deuxième assaut, l'ennemi parvient à s'emparer de cette importante tête de pont.

Jusqu'en 1917, les premières lignes allemandes suivaient le canal de l'Yser à Ypres ; les fermes et les villages de la presqu'île de Luyghem, puissamment fortifiés, émergeaient seuls de la nappe d'eau tendue à l'est du canal.

A Drie Grachten, les Allemands avaient organisé une tête de pont remarquable, à la croisée du canal de l'Yser et de la route de Luyghem-Noordschote. Un puissant blockhaus, au centre, était flanqué de chaque côté d'un ouvrage fermé et d'une tranchée organisée ; un petit poste se détachait, vers Noordschote, le long de la route; un boyau couvert et deux passerelles sur pilotis réunissaient la tête de pont aux premières positions allemandes.



LA TÊTE DE PONT DE DRIE GRACHTEN APRÈS SA PRISE EN AOUT 1917.
Au premier plan, le petit poste sur la route de Noordschote ; de chaque côté, l'inondation du canal.



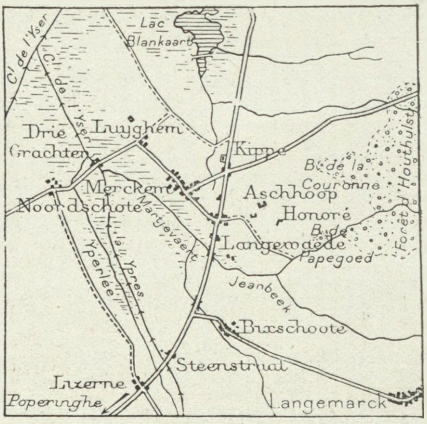
PRÈS DE LUYGHEM EN 1918.
Le bombardement a transformé la campagne en marécage.

Pendant l'offensive de Flandre de 1917, le 16 août, les soldats du général Anthoine enlèvent Drie Grachten dont les ouvrages bétonnés s'étaient effondrés sous l'ouragan de feu déchaîné par les artilleries française et belge.

Continuer sur **Luyghem**; *arrivé dans le village, tourner à droite vers* **Merckem**, *traverser les ruines du village. Continuer tout droit jusqu'à la route de Dixmude à Ypres. S'arrêter.* De chaque côté de cette route s'étend le secteur d'attaque de la 1re Armée française (Anthoine), en août-septembre 1917. Le terrain boueux transformé en marécage rendit l'avance et le séjour dans ce secteur particulièrement difficiles, les hommes s'enlisant parfois jusqu'à la poitrine. En avril 1918, un brillant fait d'armes belge se déroula dans cette région pendant la bataille de la Lys (*Voir p.* 84 *et* 85).



DRIE GRACHTEN : *Les premières lignes françaises dans la brasserie en août* 1917.



La région de Kippe-Merckem.

Bataille de Kippe-Merckem.

Du 12 au 15 avril 1918, tandis que l'ennemi exerce une violente pression au sud du saillant d'Ypres, il projette d'attaquer ce saillant par le nord, en direction de Poperinghe, et de cerner ainsi la deuxième armée britannique engagée dans le saillant. (*Voir page* 32.)

Les Allemands attaquent sur le front Merckem-Langemarck.

Ce front est tenu par les 3e et 4e divisions belges, divisions de Namur et de Liége. En face d'elles, les lignes sont tenues par deux divisions de landwehr appuyées vers la mer par le corps de marine. Pour l'attaque, une division bavaroise d'élite (la 6e) et le 5e Matrosen, régiment de fusiliers-marins, s'intercalent entre les deux divisions de landwehr. L'ensemble forme un total de 23 bataillons appuyés par 200 canons.

Le terrain est plus favorable à l'attaque qu'à la défense. Les défenseurs se trouvent en effet adossés à divers ruisseaux qui répandent leurs eaux sur des bas-fonds submergés et parallèles aux premières positions. Il est donc facile, en bombardant les passerelles qui franchissent ces régions inondées, d'isoler les défenseurs de tout renfort et de tout ravitaillement.

Les lignes belges, en avant de Merckem, forment un chapelet d'organisations établies dans les ruines de fermes, anciennes organisations allemandes, conquises lors de l'offensive française d'automne 1917. Dans chaque ferme se tient une compagnie; en arrière, s'échelonnent les réserves de bataillons. Les positions adverses dans la presqu'île de Luyghem sont très rapprochées.

Le 15 avril, se conformant au mouvement de repli de la gauche de l'armée britannique, les divisions belges abandonnent le bois de Papegoed. Les Allemands brusquent alors leur attaque.

Après une violente et brève préparation par obus toxiques sur les lignes et par obus lourds sur Bixschoote et les arrières, des éléments du régiment de marine se ruent sur la route de Kippe à Steenstraat (où est le touriste), enlèvent la redoute de Kippe, et, poursuivant rapidement leur marche, sans s'arrêter aux deuxièmes positions, tentent de s'emparer des passages de Langewaede.

Par la brèche, sur la route, le flot des assaillants s'élargit; tandis qu'un groupe s'établit en flanc-garde face au nord-ouest, d'autres

poussent vers l'est et font céder progressivement les points d'appui : Aschhoop, Honoré, cernés de tous côtés et dont les défenseurs manquent de cartouches.

La barrière des premières lignes a cédé, les réserves bavaroises massées dans le bois de la Couronne s'ébranlent.

L'instant est critique; mais la fermeté héroïque des défenseurs de Langewaede permet au 1er régiment belge de chasseurs à pied de monter une contre-attaque. Les chasseurs progressent rapidement, délogent les Allemands de la ferme de Kippe.

A ce moment, les réserves bavaroises qui abordent les troisièmes positions sont prises sous un tir violent de barrage d'artillerie lourde



APRÈS LA GLORIEUSE VICTOIRE BELGE DE MERCKEM (AVRIL 1918) LE GÉNÉRAL FOCH, DEVANT LE ROI ALBERT, DÉCORE QUELQUES BRAVES.

belge, les colonnes se disloquent, tourbillonnent, refluent ou fuient en avant.

Les fantassins belges du 9e de ligne contre-attaquent à leur tour. Chaque ouvrage est repris méthodiquement de haute lutte, sections et compagnies encerclent chaque point d'appui, réduisent chaque nid de mitrailleuses; à huit heures du soir la ferme Honoré tombe, la ligne des grand'gardes est entièrement rétablie.

Les Allemands, qui ont perdu plus de 3.000 hommes, laissent 800 prisonniers et 100 mitrailleuses aux mains des Belges.

Ce beau succès, dû à l'initiative audacieuse des troupes des premières lignes, sauve la 2e Armée britannique d'un grave péril.

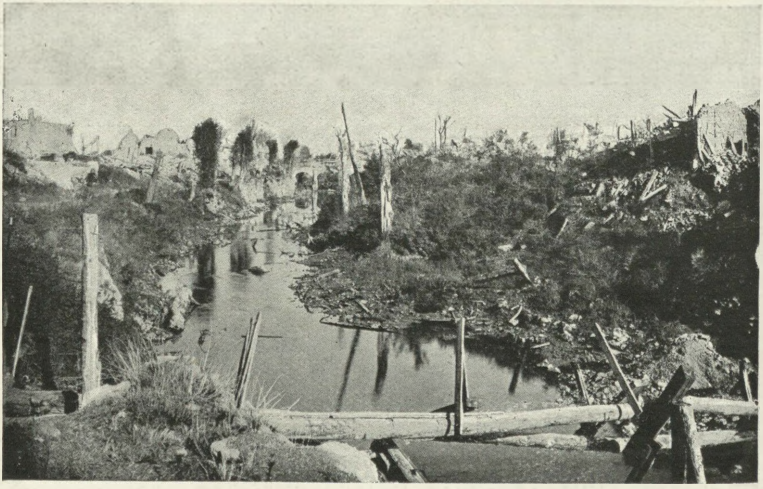
Un mois après, le général Foch, en présence du roi Albert, décore les héros de Merckem.

Continuer sur **Kippe**, *à ce hameau tourner à droite vers* **Houthulst.** *Dans Houthulst, à la croisée des routes, prendre à droite la route qui, vers Poelcappelle, traverse la forêt.*



L'Yser a Dixmude avant la guerre. (*Photo Nels.*)

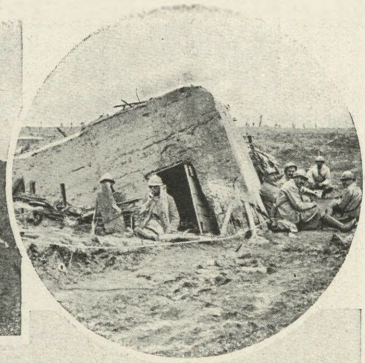
(*A Houthulst, le touriste se trouve à 10 kilomètres de Dixmude. Les batailles de l'Yser sont développées dans le Guide illustré :* **L'Yser et la Côte belge** *dont l'itinéraire est décrit en 4 journées (212 km.) de Dunkerque à Ypres par Furnes, Nieuport, Ostende, Zeebrugge, Bruges, Dixmude, Poperinghe.*)



L'Yser a Dixmude, après la guerre.

Les photos des p. 86 et 87 sont extraites du Guide illustré Michelin : **L'Yser et la Côte belge.**

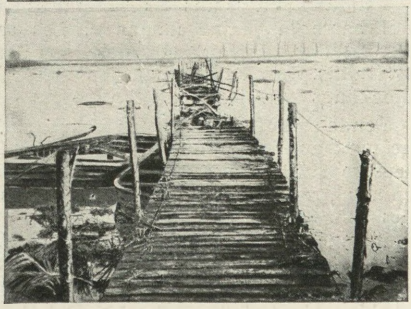












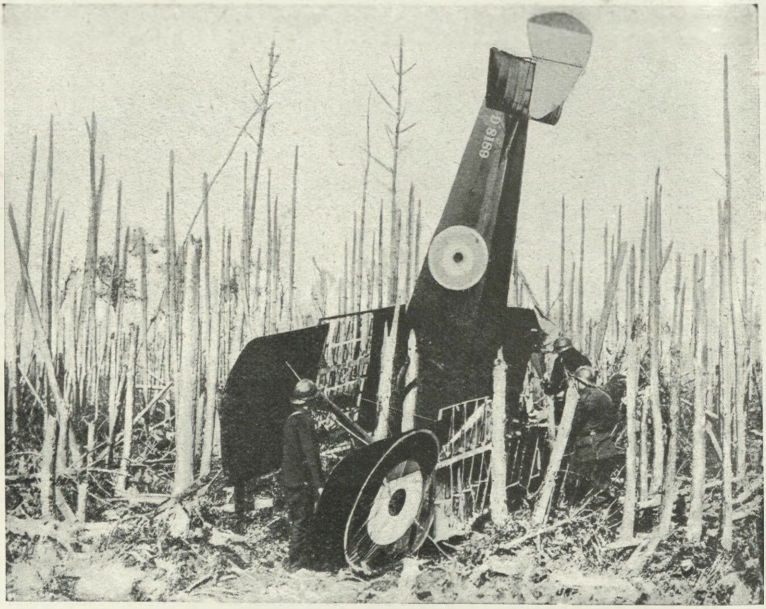
EN HAUT : *Deux blockhaus allemands détruits ou culbutés par les obus.*

Une ligne de défense devant Lombartzyde.

A GAUCHE : *La tranchée de Pétrograd, tenue par les Belges, entre Caeskerke et l'Yser.*

A DROITE : *Un boyau avancé au bord de la mer, dans la région de la Grande Dune.*

Une passerelle allemande conquise en partie dans un coup de main et coupée par des chevaux de frise qui séparent les deux lignes adverses.



DANS LA FORÊT D'HOUTHULST RAVAGÉE PAR LA BATAILLE D'OCTOBRE 1918, UN AVION ALLIÉ S'EST ÉCRASÉ.

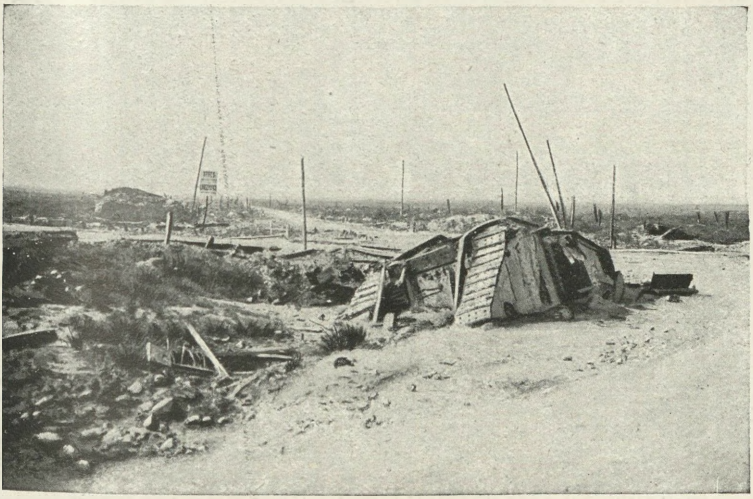
La forêt d'Houthulst.

Cette épaisse forêt aujourd'hui déchiquetée par la mitraille fut, pour l'ennemi, une spacieuse place d'armes et un couvert où il massa son artillerie. Le 20 octobre 1914, le XXIII^e^ corps (von Kleist) y pénètre, la traverse en marchant vers le canal d'Ypres, après avoir chassé les éléments de cavalerie alliée qui opéraient au nord (*Voir p.* 8).

Pendant quatre ans, les Allemands organisent cette forêt, vaste écran qui barre la plaine flamande. Les troupes allemandes des secteurs nord d'Ypres y vont au repos dans des camps spacieux, installés dans les taillis. Les lisières sont en même temps solidement fortifiées. Les blockhaus y foisonnent.

Pendant l'offensive alliée des Flandres, en 1917, l'armée Anthoine ne peut approcher que des lisières sud et y fixer sa ligne. Le 28 septembre 1918, des rives du Steenbeek où les divisions belges avaient, en avril, replié leurs lignes, les divisions du général Bernheim s'élancent dès 5 h. 30, sous une averse torrentielle qui transforme le terrain en marécage ; la première position devant la forêt est emportée vivement d'un seul élan. Sans arrêt, les assaillants se portent aux lisières sud et en même temps débordent la forêt à l'ouest et à l'est, puis pénètrent progressivement dans la forêt bourrée de mitrailleuses et de canons. « L'imprenable » forêt d'Houthulst tombe devant l'élan impétueux des divisions belges qui y cueillent près de 150 canons avec leur approvisionnement. Le Havre, résidence du gouvernement belge, pavoise, en l'honneur de cette éclatante victoire.

Après avoir traversé la forêt d'Houthulst, continuer sur **Poelcappelle.**



UN TANK BRITANNIQUE DÉTRUIT ET ENLISÉ A L'ENTRÉE DE POELCAPPELLE.

Poelcappelle.

Les 25, 26 et 27 octobre 1914, le 66e R. I. du 9e corps attaque Poelcappelle et, sous des feux violents de mitrailleuses et d'artillerie, malgré l'importance des pertes et les difficultés de ravitaillement en vivres et en munitions, progresse de plusieurs kilomètres et approche des lisières sud de Poelcappelle.

A leur tour, les Allemands attaquent avec l'appui de lance-bombes et d'artillerie de gros calibre qui bouleversent les tranchées ébauchées. Du 5 au 10 novembre et les jours suivants, le IIIe corps de réserve (von Beseler), descendu du front de l'Yser, lance attaques sur attaques. Les jeunes volontaires de ce corps, au chant du *Deutschland über alles*, se ruent en vain et se font massacrer sans ébranler le 66e. Le débris d'un bataillon allemand qui s'est infiltré entre le 66e et le 125e est cerné et ne dépose les armes qu'après une résistance de trois jours.

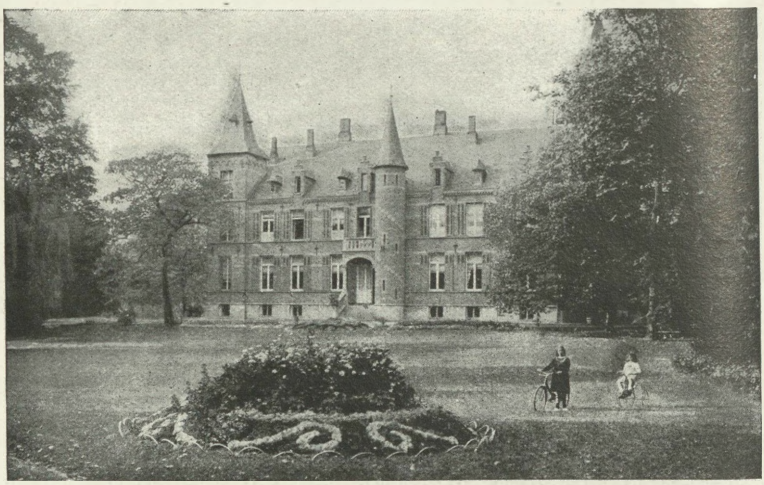
Ce n'est qu'après vingt-trois jours de lutte interrompue dans la boue que le 66e est relevé; les hommes sont transformés en blocs de terre. Leur vaillance enthousiasme les troupes de la 7e division de cavalerie qui combattent à leur côté.

Le 22 avril 1915, assaillis par les nappes de chlore, les Canadiens abandonnent les lisières sud de Poelcappelle. Ce village fut atteint de nouveau, le 4 octobre 1917, par des sections de tanks britanniques.

Enfin, le 28 septembre 1918, il fut conquis définitivement par les Belges, en même temps que la forêt d'Houthulst.

C'est dans le ciel de Poelcappelle que, le 11 septembre 1917, disparut Guynemer, l'as français, chef de la fameuse escadrille des « Cigognes ». Aucune trace du héros ne fut retrouvée.

Dans les ruines de Poelcappelle, prendre, au carrefour, la route à gauche et continuer tout droit sur **Westroosebeke.** *A l'entrée de ce village, prendre à droite la route de* **Passchendaele.**

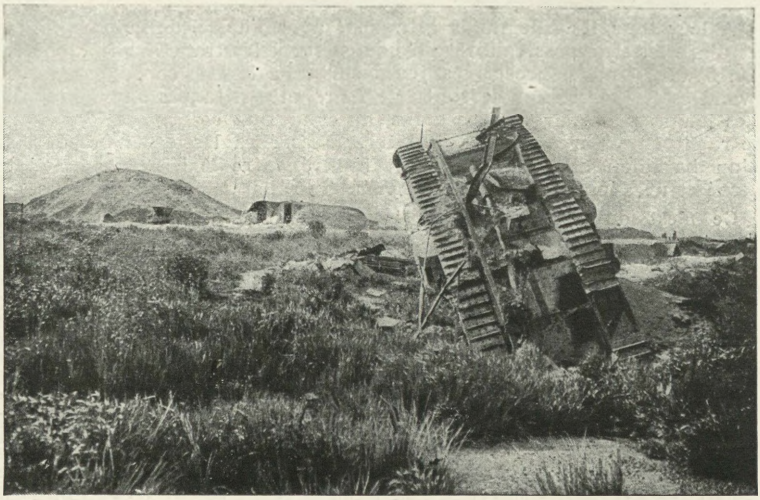


LE CHATEAU DE LANGEMARCK AVANT LA GUERRE. (*Photo Antony, Ypres.*)

Dans Poelcappelle, on peut, en prenant la première route à droite, dans les ruines du village, pousser jusqu'à **Langemarck.**

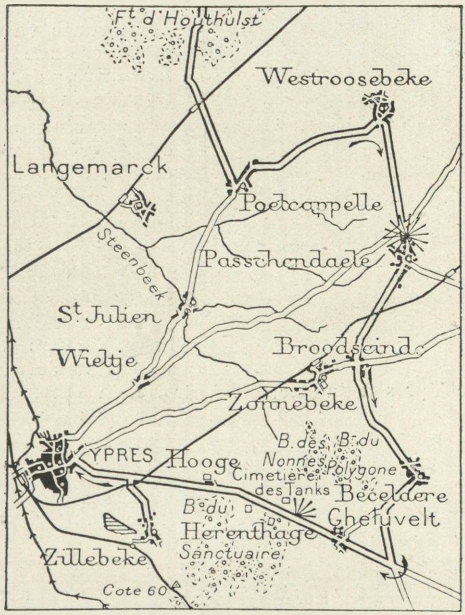
Langemarck, objectif principal, en octobre 1914, des attaques françaises, fut longuement disputé en fin 1914. Aux mains des Canadiens au printemps 1915, le village fut à nouveau perdu le 22 avril, lors de l'attaque allemande avec l'emploi des gaz asphyxiants.

Le village et ses environs si charmants, évoqués par la photo ci-dessus, sont anéantis.

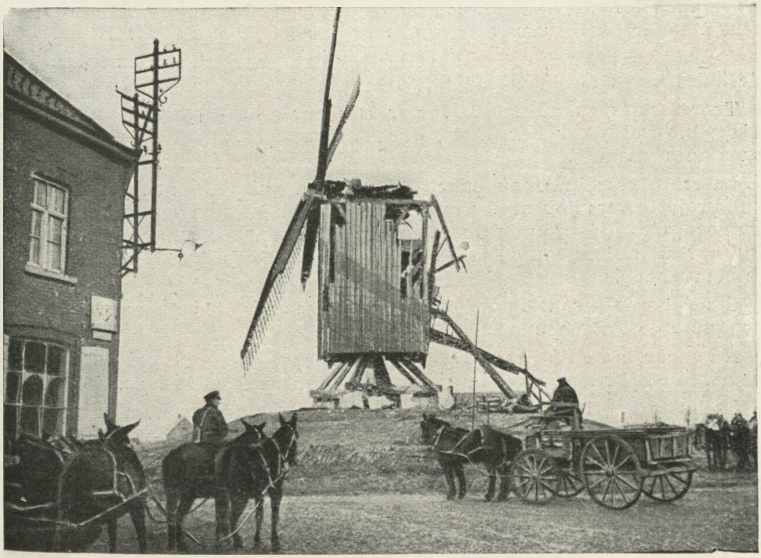


LANGEMARCK EN 1919.
Au premier plan, un tank détruit : Eldorado.
Au second plan, un monticule formé par les décombres de l'église.

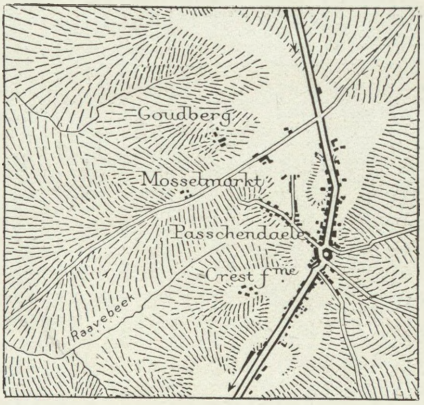
LE SECTEUR A L'EST D'YPRES



ITINÉRAIRE DE POELCAPPELLE A LILLE.



SUR LA CRÊTE DES FLANDRES, UN ANCIEN MOULIN A VENT.



La

Crête de Passchendaele.

La route va suivre la fameuse crête de Passchendaele-Becelaere, dernière ondulation de la cuvette d'Ypres.

Le point culminant de cette crête est Passchendaele, d'où l'importance extrême de cet observatoire, objectif final de la longue bataille d'été-automne 1917.

S'arrêter avant d'entrer dans les ruines de Passchendaele.

Un large horizon s'offre à la vue. Vers l'ouest et le sud-ouest s'étend la cuvette d'Ypres. Entre Ypres à gauche, et, à droite, la masse brune de la forêt d'Houthulst, s'allongent successivement les crêtes de Wieltje et celles de Langemarck, Poelcappelle.

Entre ces houles, que les Britanniques eurent à enlever l'une après l'autre, coulent des ruisseaux parallèles.

Sous le bombardement furieux, ces ruisseaux aux rives incertaines furent transformés en marécages.

Ces fonds où s'enlisaient les combattants étaient des plus difficiles à traverser aussi bien pour l'infanterie que pour l'artillerie.

Un officier britannique des Gardes raconte « qu'au passage d'un de ces fonds, ses soldats étaient dans la boue jusqu'aux épaules. Les Allemands les attendaient. Mais au lieu de les massacrer ils les aidèrent à sortir du marais et se rendirent ensuite à eux » (H. Bidou).

Entre Langemarck et Passchendaele, de nombreuses fermes entourées de haies vives étoilaient autrefois la plaine humide.

Transformés en autant de forteresses par les Allemands, ces points d'appui, écrasés par l'artillerie, durent être enlevés un à un après de sanglants assauts.

La crête principale où court la route et qui s'allonge du nord au sud projette vers l'ouest divers éperons, portant des ruines de hameaux; au nord, c'est l'éperon de Goudberg et Mosselmarkt ; au sud, c'est celui qui portait le hameau de la ferme Crest. Entre ces deux éperons coule le Raavebeek.

Ces éperons seront le théâtre de luttes sanglantes au cours de la conquête de Passchendaele.

A gauche, au delà des ruines de Zonnebeke, le terrain est plus mouvementé et portait avant la guerre de nombreux petits bois.

La butte de tir du polygone de Zonnebeke, blanche, domine le bois déchiqueté du Polygone.

Au delà de cette butte, la ligne d'horizon est suivie par la fameuse route d'Ypres à Menin.

On comprend maintenant l'importance de Passchendaele, point le plus élevé à la limite des ondulations qui dominent Ypres vers l'est.

La désolation de la région, en 1920, témoignait encore de l'âpreté des combats.

La prise de Passchendaele.

Dès le 25 octobre 1914, la 17e division du 9e corps s'était approchée des lisières de Passchendaele et s'était cramponnée sur les croupes à l'ouest de la crête au bas de laquelle le front se fixa jusqu'en avril 1915. L'offensive allemande des gaz le fit refluer jusqu'aux portes d'Ypres.

Pendant l'été et l'automne 1917, la grande offensive de dégagement d'Ypres ne pouvait être complète sans la prise de Passchendaele.

A la fin d'octobre, des poussées successives avaient amené les Anzacs (Australiens et Néo-Zélandais) au pied des croupes ouest du village.

Le 26 octobre 1917, sous une pluie torrentielle, l'avance est reprise sur un front étroit, à travers un véritable marécage. Le temps presse, la saison des pluies approche. Les hommes sont épuisés, il faut des troupes fraîches pour enlever les derniers obstacles et pour tenir le village, une fois conquis ; les Canadiens quittent Lens pour remplacer les Anzacs devant Passchendaele.

L'état du terrain devient impossible. Un officier écrit : « Nous attaquons avec nos fusils et mitrailleuses enveloppés de chiffons, pour les garantir contre la boue, et avec des appareils de nettoyage dans nos poches. Cependant, il est difficile de nettoyer son fusil quand on a les mains pleines de boue ! »

Les Canadiens sont encadrés, au nord, par les troupes navales et les Londoniens, au sud, par des Australiens.

Du 26 octobre au 1er novembre, au nord de Passchendaele, l'avance dans la plaine fangeuse est particulièrement pénible.

Au centre, les Canadiens pénètrent un moment dans Passchendaele, puis se cramponnent aux lisières ouest du hameau de Goudberg. Cinq contre-attaques ne parviennent pas à les déloger.

Les Australiens avancent au sud de l'éperon de la ferme Crest.

La lutte prend un acharnement sans égal. Hindenburg vient d'ordonner à von Arnim : « Que tous les chefs et soldats sachent bien qu'il y va du salut de l'armée des Flandres de garder Passchendaele. » Du 1er au 6 novembre, les assaillants, sous un feu incessant d'artillerie, s'emparent, au nord, des abords de Mosselmarkt, au sud du hameau de la ferme Crest. Passchendaele est débordé.

Enfin, dans la nuit du 5 au 6 novembre, le bombardement redouble. L'assaut est donné à 6 heures du matin, après une lutte ardente sur les hauteurs nord de Passchendaele, autour des fermes fortifiées; les Canadiens emportent le village, une contre-attaque leur reprend la partie orientale, mais, après un nouvel assaut, les assaillants portent la ligne britannique au delà du village, sur la crête nue.

Les ruines conquises sont organisées les jours suivants tandis que les escadrilles d'avions bombardent sans arrêt, dans la plaine de Roulers, les routes, la voie ferrée, les camps.

Au cours de l'hiver, la 2e Armée (Plumer) reste sur ses nouvelles positions. Le 15 avril 1918, la profonde poche que l'armée de von Arnim a creusée au sud-ouest d'Ypres met le saillant d'Ypres en danger. Le repli est décidé.

Le 17 avril, dans le plus grand secret, la 2e Armée (Plumer) abandonne ce haut terrain conquis au prix de tant de pertes pour se fixer solidement aux portes d'Ypres.

Passchendaele est libéré dès le premier jour de l'offensive des Flandres (28 septembre 1918).



LE SOIR DU PREMIER JOUR DE L'OFFENSIVE LIBÉRATRICE (28 *sept.* 1918).
Une colonne belge traverse le village et la crête de Passchendaele.

Traverser les ruines de Passchendaele; continuer, après avoir franchi la voie ferrée de Roulers, vers le carrefour de **Broodseinde**.

Cette importante croisée de routes fut le théâtre de vifs combats.

Le 4 octobre 1917, cinq divisions allemandes rassemblées pour contre-attaquer furent prises sous le barrage britannique, qui en fit un épouvantable carnage; cinq mille survivants furent capturés.

De Broodseinde on peut pousser à droite jusqu'à **Zonnebeke.**



CE QUI FUT PASSCHENDAELE.
Un monticule, au second plan, représente l'église.



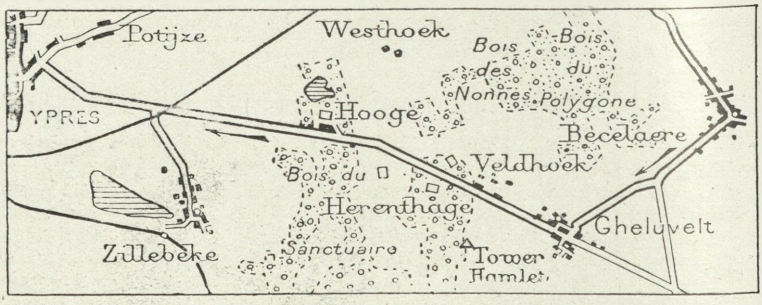
LE PLATEAU DE ZONNEBEKE TRANSFORMÉ EN MARÉCAGE. — SEPTEMBRE 1917.
Au dernier plan, à droite, les ruines de l'église du village ; à gauche, la crête de Broodseinde.

Revenu à la route de **Becelaere,** *continuer à droite vers ce village.* La route domine les lisières est du bois du Polygone. Ce bois farci de blockhaus, en septembre 1917, fut conquis pied à pied par les Australiens qui y capturèrent 3.000 défenseurs.

*Traverser Becelaere. Continuer jusqu'à la route d'***Ypres à Menin.**



LES RUINES DE BECELAERE.



La route d'Ypres à Menin.

C'est une des plus fameuses routes du front occidental. Elle fut, à l'est d'Ypres, un des axes principaux d'attaque de nombreuses offensives adverses.

Victor Hugo, ayant suivi cette route, écrivait en 1837 : « Le trajet de Menin à Ypres est fort agréable. Ce sont partout de ces gracieux petits enclos verts que les peintres flamands aiment. Et puis le chemin traverse un bois et il est bordé çà et là de longues colonnades de ces beaux peupliers d'Italie, dont l'écorce vous regarde passer avec de grands yeux ». C'était encore, en 1914, la même fraîcheur. La guerre a passé.

En 1920, sur près de 7 kilomètres, la route traverse un champ d'une désolation sinistre ; la mitraille a écrasé, retourné chaque pouce de terrain, des entonnoirs remplis d'une eau glauque se touchent. Les bois, les enclos ont été anéantis, quelques troncs d'arbres en forme de cure-dents en marquent l'emplacement. On cherche en vain l'emplacement des châteaux, des étangs même. Seuls, des baraquements ont été édifiés sur les ruines des villages et des hameaux.

Après avoir traversé les baraquements de **Gheluvelt,** *s'arrêter sur le point dominant, à* 800 *mètres.* Au nord de la route, par delà le bois rasé du Polygone, une tache blanche, des toits rouges, c'est Passchendaele ; le long de la route, vers Ypres, quelques baraquements, c'est Hooge ; au sud, des bois déchiquetés, c'est le parc sanglant d'Herenthage, lieu charmant, en 1914, avec son château et ses étangs; baptisé « Inverness Copse » par les Britanniques, ce fut un des points les plus furieusement disputés dans l'été 1917.

La bataille en octobre-novembre 1914.

Le 31 octobre 1914, la 1re division (Lomax) du 1er corps britannique (Douglas Haig) est devant Gheluvelt, le 2e régiment gallois, sur la route, en liaison au sud avec la 7e division (Rawlinson). Dès la veille, le général Dubois a dirigé 3 bataillons de zouaves de sa réserve derrière Hooge. Des bataillons du 32e et du 68e R. I. ont été également dirigés vers ce front menacé.

A l'aube, l'ennemi lance une attaque furieuse, surtout contre le centre et la gauche de la 7e division et contre les régiments de la 1re division, attaque qu'il pousse avec un acharnement inouï jusqu'au soir.

La 7e division, très épuisée, quelque peu en saillant, sur un front trop étiré, cède malgré des prodiges de vaillance. La gauche de cette division se replie ; le Royal Scott Fusiliers est cerné et bientôt réduit à une poignée d'hommes. Sur la route, les Gallois dont les tranchées

sommaires sont complètement bouleversées par le feu d'artillerie et dont les pertes s'élèvent à 600 hommes et 16 officiers, sont culbutés par une attaque massive des troupes de von Fabek.

Le centre de la 1re division est crevé, la 7e division est repoussée jusque dans les bois, au sud-ouest de la route, la situation est critique. Le recul devient général, l'ennemi continue à peser fortement sur le centre britannique où le 2e Rifles et le North Lancashire se battent comme des lions. La retraite continue, les communications deviennent difficiles. Le chaos règne et, pendant une heure ou deux, il semble que les Allemands vont se frayer un chemin jusqu'à la mer. Le bombardement s'accentue. Un obus tombe sur le quartier général du 1er corps, au château de Hooge, blessant deux généraux, tuant cinq de leurs officiers d'Etat-Major. Une ligne est improvisée à environ 1.200 mètres d'Hooge. Avec une énergie farouche, Haig reforme les unités échappées et raidit toutes les volontés ; à 15 heures, la nouvelle ligne tient solidement.

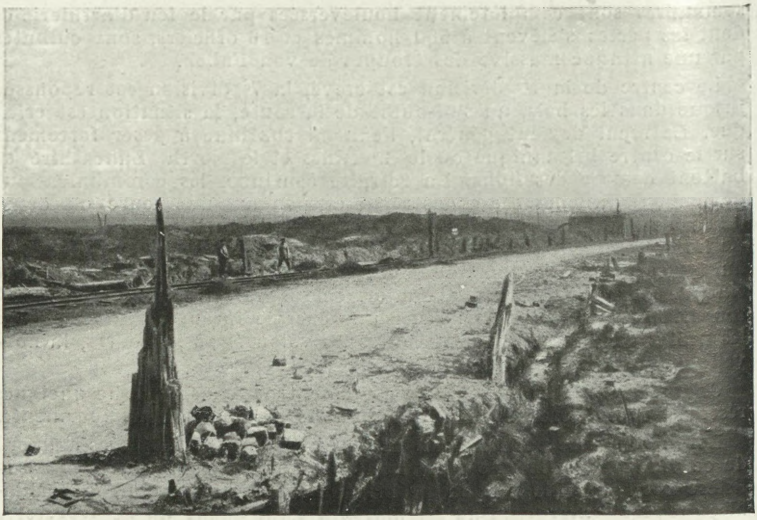
Cherchant déjà à contre-attaquer, Haig trouve à sa gauche quelques réserves, le 2e Worcester, resté jusqu'alors en dehors de la tourmente.

Lors de la prise par l'ennemi de Gheluvelt et des tranchées au nord de ce village, une brèche d'environ 500 mètres s'est ouverte entre la lisière nord du village et la 1re brigade Fitz-Clarence, qui, inébranlable, est restée accrochée au terrain. Ordre est donné au 2e Worcester de boucher cette brèche, en avançant sur Gheluvelt. Il faut traverser un espace découvert, large de 200 mètres et balayé par un feu concentré de shrapnels. Une centaine d'hommes tombent, mais les autres passent. Par un feu nourri et précis, ils arrêtent, puis refoulent l'infanterie allemande. Gheluvelt est atteint et la liaison rétablie. Les bataillons français et notamment ceux du 32e R. I. se sont jetés aussi dans la mêlée et ont grandement contribué à cette heureuse contre-attaque, qui, dans un moment critique, conjura un pressant danger. « Les troupes anglaises et françaises, écrit le maréchal Haig, combattirent côte à côte sous le commandement de l'officier le plus élevé en grade, en union si étroite, qu'elles ne tardèrent pas à se trouver complètement mélangées. »

Le jour suivant, Gheluvelt est repris. Le 2 novembre, la ligne britannique cède au sud de Veldhoek, Ypres est encore menacé. « Le général Vidal barre immédiatement la route d'Ypres, en poussant le bataillon de zouaves qui se trouve à Hooge et contre-attaque avec toutes ses troupes sur Veldhoek; une partie de son artillerie, en batterie plus au nord, prend de flanc les colonnes ennemies. La contre-attaque est très vivement menée par le général Xardel. Le combat est très chaud. Il se termine par un assaut à la baïonnette où un bataillon du 32e, brillamment entraîné par son commandant, prend pied et s'installe dans la partie ouest de Veldhoek, le reste du village demeurant aux mains de l'ennemi ». (Général Dubois : *Deux ans de commandement.*)

L'ennemi regroupe d'autres forces : la Garde est arrivée. Le 11, au matin, l'assaut s'ébranle sous la pluie. La Garde part de Gheluvelt. Progressant sous un feu meurtrier des batteries alliées, elle arrive à grand'peine devant Veldhoek. Les feux précis et les contre-attaques incessantes, à la baïonnette, des Alliés et particulièrement des London Scottish, déciment les régiments Königin Augusta et Kaiser Franz. La 1re brigade britannique, dans cet assaut furieux, est réduite de 5.000 à 500 hommes. Son général (Fitz Clarence) est tué en chargeant à sa tête.

Tant d'héroïsme arrête net ce suprême assaut allemand contre Ypres.



L'EMPLACEMENT DE GHELUVELT, SUR LA ROUTE DE MENIN EN 1919.
Cet arbre déchiqueté fait comprendre le nom pittoresque dont les soldats désignaient les bois marmités : les cure-dents.



SUR LA ROUTE D'YPRES A MENIN, EN SEPTEMBRE 1917.
Une voiture d'ambulance vient d'être atteinte par un obus.
Attendant une autre voiture, les grands blessés reposent au bord de la route, sur des brancards.
Les blessés légers, portant au cou leurs masques protecteurs contre les gaz, rejoignent à pied le prochain poste de secours.



AU NORD D'HOOGE, LA ROUTE DE WESTHOEK A TRAVERS UN BOIS HACHÉ PAR LA MITRAILLE.
(*Septembre* 1917.)



LE CAMOUFLAGE DE LA ROUTE D'YPRES A MENIN, EN OCTOBRE 1917.
De grands panneaux dissimulent les convois aux vues lointaines des drachens allemands.



PRÈS D'HOOGE, SUR LE BORD DE LA ROUTE D'YPRES A MENIN, TANKS BRITANNIQUES ENLISÉS. (*Septembre* 1917.)

Le cimetière des tanks.

Continuer vers Ypres ; s'arrêter à l'auberge d'Hooge.

De chaque côté de la route émergent, du champ d'entonnoirs où l'on retrouve à peine quelques traces d'organisations, de nombreux tanks enlisés à demi dans l'argile.

A voir ces bas-fonds de terre grasse et glissante où l'eau affleure et remplit chaque excavation, on comprend avec quelle difficulté ont pu se mouvoir les masses d'acier, à travers le champ d'entonnoirs trituré par les centaines d'obus qui s'y sont abattus.

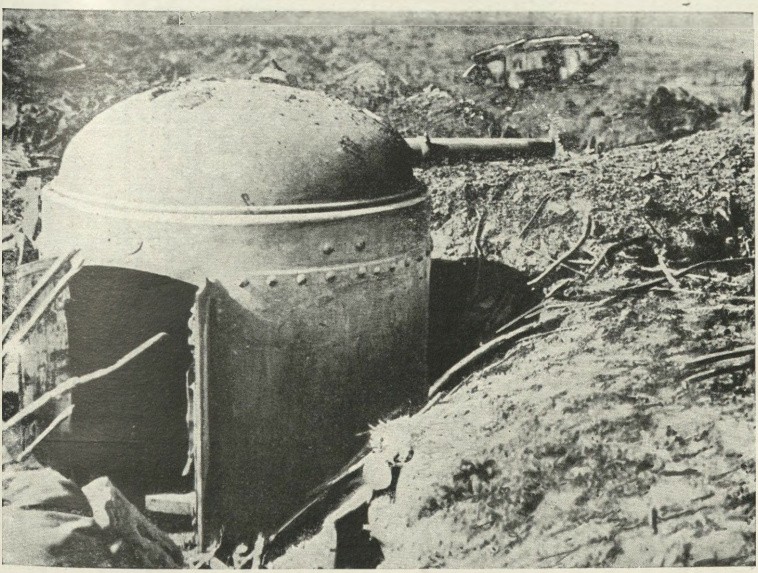
Les tanks parvenaient à franchir, de face, tranchées et trous, mais, longeant une excavation, la terre des bords s'affaissait, le tank glissait sur le flanc, s'engluait profondément dans la vase ; c'est d'ailleurs presque toujours dans cette position qu'on trouvera ces tanks en détresse.

En outre, les Allemands avaient disséminé dans leurs premières lignes de nombreuses coupoles blindées, abritant de petits canons à tir rapide (*Photo p.* 101).

Certains de ces canons (servis par de courageux et adroits pointeurs, souvent même des officiers) détruisirent, par tir direct, de nombreux tanks britanniques surgissant dans les premières lignes allemandes.

Les Britanniques, après la dure expérience de la bataille des Flandres, changèrent complètement la tactique d'emploi de leurs chars quand, sans préparation d'artillerie, sur un terrain vierge, ils les jetèrent, par escadres, à l'assaut de la ligne Hindenburg, devant Cambrai, innovant la méthode victorieuse des chars français de Mangin, le 18 juillet 1918.

Sur la crête qui barre l'horizon vers l'est, on peut distinguer des points noirs, ce sont des « boîtes à pilules ».

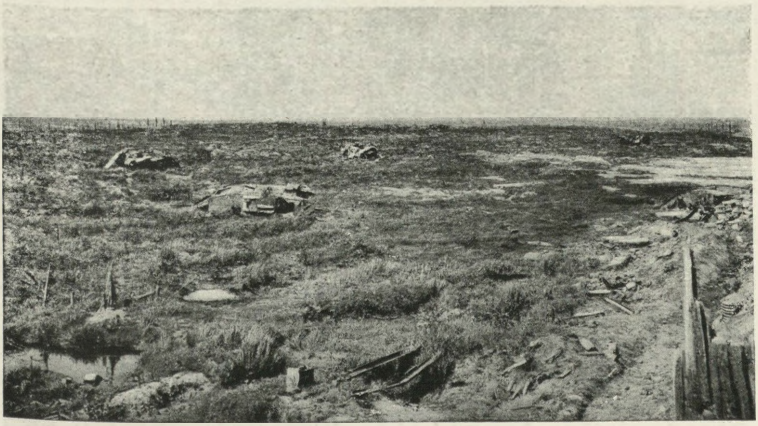


DANS LE BOIS DU SANCTUAIRE, AU SUD D'HOOGE, UNE COUPOLE BLINDÉE ABRITANT UN CANON DE PETIT CALIBRE A TIR RAPIDE, DONT LE TUBE SORT DE LA COUPOLE.

A 60 mètres devant, gît un tank britannique atteint de flanc par plusieurs obus spéciaux à noyaux d'acier.

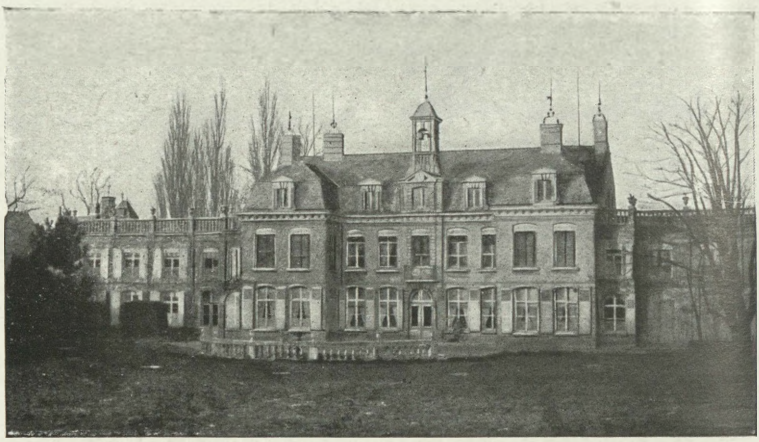
Le 31 juillet 1917, lors de l'enlèvement du bois du Sanctuaire, un pointeur allemand fut capturé au volant de cette pièce en action.

Beaucoup de ces blockhaus ont résisté aux feux d'artillerie et ne purent être réduits qu'après avoir été cernés par les tanks et les sections d'infanterie d'accompagnement.



LE CIMETIÈRE DES TANKS EN 1920.

A droite et à gauche de la route d'Ypres à Menin, après Hooge, 14 tanks gisent, enlisés.



LE CHATEAU D'HOOGE EN 1914. (*Photo Antony, Ypres.*)

Continuer jusqu'à **Hooge**. De l'ancien château, plus de traces. Hooge marque l'extrême limite de l'avance allemande, le 31 octobre 1914 et en avril-mai 1915. Le panorama des ruines d'Ypres apparaît maintenant très nettement, dominé par le beffroi écroulé.

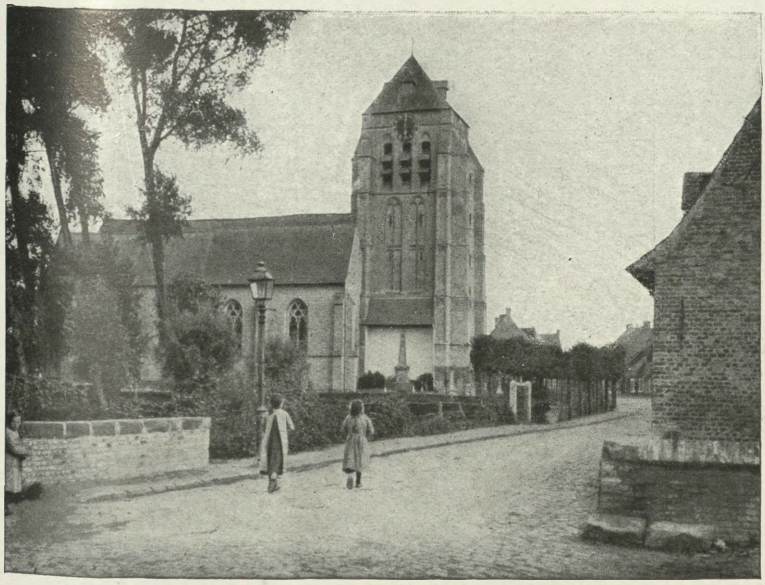
Continuer vers **Ypres ;** *à* 3 *kilomètres d'Hooge, carrefour des routes allant sur Zillebeke et sur Potijze*, « carrefour du suicide », comme l'appelaient ironiquement les Britanniques, à cause du marmitage constant qui s'y abattait (*Photo p.* 104).

En tournant à gauche, on peut aller visiter les ruines de Zillebeke, dominées par la fameuse Cote 60, dernier point d'appui au sud-est d'Ypres, et, par suite, violemment disputée.

Le 6 novembre 1914, un trou s'étant produit dans la ligne de défense devant Zillebeke, c'est dans ce village que le général Moussy, ramassant dans les rues, cuisiniers, plantons, cyclistes d'Etat-Major



CE QUI FUT HOOGE.



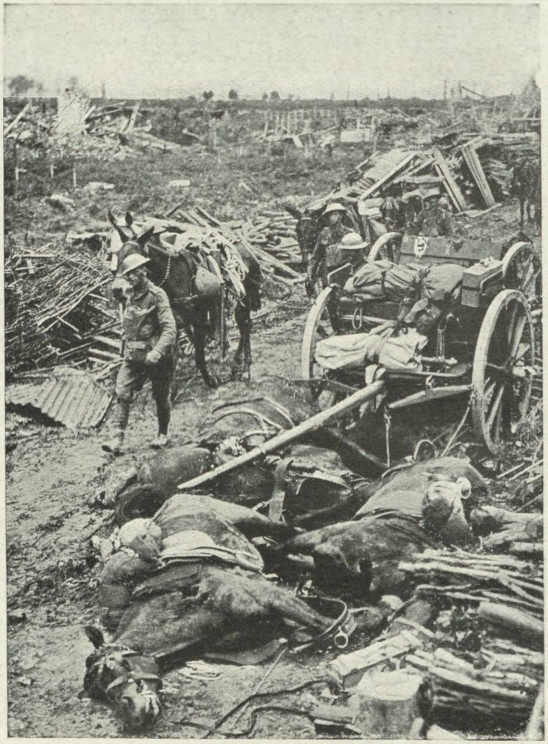
ZILLEBEKE AVANT LA GUERRE. (*Photo Antony, Ypres.*)

et même sa propre escorte, lança ce groupement improvisé, avec quatre pelotons de dragons et de hussards, dans la brèche, sauvant ainsi la situation.

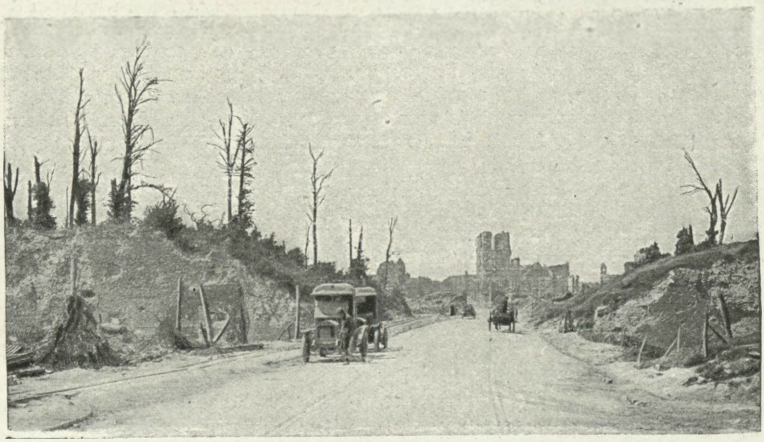
On entre dans **Ypres** *par la porte de Menin* (*Photo p.* 104). *Sur la Place des Halles, prendre à gauche la rue de Lille.*



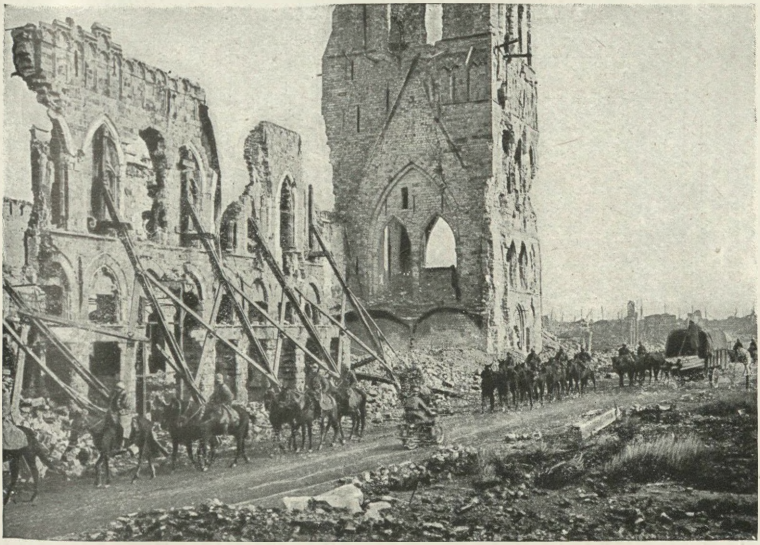
ZILLEBEKE EN 1919.
Le monticule est formé des ruines du clocher que l'on voit ci-dessus.



UN COIN DU CHAMP DE BATAILLE PRÈS DU CARREFOUR DU « SUICIDE » EN SEPTEMBRE 1917 (*Voir page* 102).



YPRES. — LA PORTE DE MENIN ET LES REMPARTS ÉBRÉCHÉS.



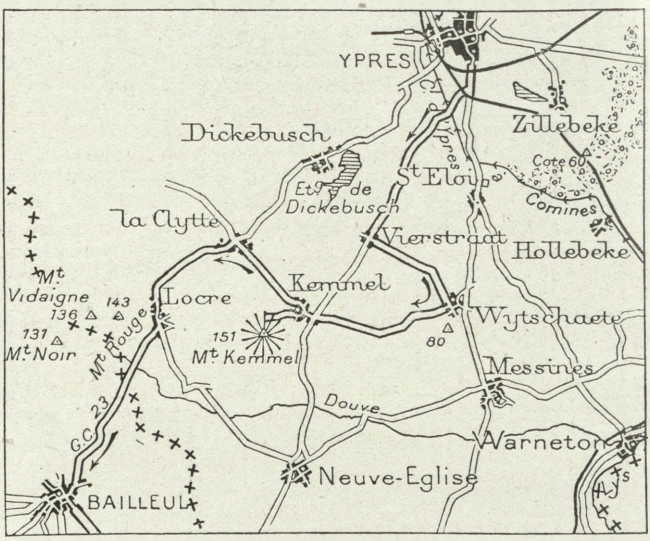
TROUPES FRANÇAISES DEVANT LES HALLES D'YPRES, EN 1917.
En septembre 1917, quelques vestiges, prudemment étayés, de la façade subsistaient encore.



PRÈS DE LA PORTE DE LILLE, AU SUD D'YPRES, ORGANISATIONS BRITANNIQUES DE DEUXIÈME LIGNE, LE LONG DU CANAL D'YPRES A COMINES, EN MAI 1917.
Au premier plan, une passerelle édifiée par les occupants du secteur. Plus loin, un fanatique de la pêche occupe ses quelques instants de loisir, pendant une accalmie, à son plaisir favori.

SECTEUR DU SUD

La crête de Wytschaete. — Messines. — Le Kemmel.



*Sortir d'***Ypres** *par la porte de Lille ; la route directe pour gagner la crête de Messines, par Saint-Eloi, était encore impraticable au printemps* 1921.

Prendre la route de Neuve-Eglise, 500 *mètres environ après la porte de Lille, traverser la voie ferrée d'Ypres à Lille, puis le canal d'Ypres à Comines, complètement bouleversé.* 4 *kilomètres plus loin, au hameau de* **Vierstraat,** *prendre à gauche sur* **Wytschaete.**

S'arrêter à hauteur du village, sur le point culminant face aux ruines d'Ypres ; on découvre tout le secteur sud du Champ de bataille. La Cote 60 est marquée par un long dos de terrain nu, de couleur blanchâtre. Par delà les boqueteaux ravagés, s'allonge la route de Menin ; à droite, c'est la vallée de la Lys ; par temps clair on peut apercevoir l'immense agglomération de Lille, Roubaix, Tourcoing ; enfin, à gauche, se dressent le Kemmel et les Monts de Flandre.

La bataille sur la crête Wytschaete-Messines.

Cette importante crête de Wytschaete-Messines fut enlevée le 1er novembre 1914 par les Bavarois et les Wurtembergeois aux cavaliers d'Allenby que vinrent renforcer plusieurs bataillons du 16e corps français et de la 9e division de cavalerie.

Trois ans après, la bataille se rallume ; la colline, depuis l'hiver 1914, a été transformée en une véritable citadelle.

L'ennemi, qui s'attendait à l'attaque, avait donné ordre de conserver la crête « coûte que coûte » ; il y avait massé 10 divisions appuyées d'un millier de canons.

Depuis deux ans déjà, le général Plumer préparait minutieusement l'assaut. Une vingtaine d'immenses galeries de mines chargées de

600.000 kilogs d'explosifs, sont creusés dans la crête. Une artillerie encore plus puissante que celle devant Arras, donne à ses formidables tirs par rafales un effet d'écrasement inconnu jusqu'alors.

Le 7 juin 1917, à 3 h. 10, les 19 mines explosent simultanément. Lloyd George, prévenu par téléphone, put en percevoir le fracas. Cette explosion est aussitôt suivie d'un véritable ouragan d'obus, la première ligne allemande est anéantie, facilitant ainsi la tâche de l'infanterie (Néo-Zélandais, Australiens, Irlandais) qui, à 3 h. 20, dès l'aube, se lance à l'assaut. Des escadrilles d'avions les précèdent, attaquent l'ennemi à la mitrailleuse, bombardant renforts, convois, batteries. En quelques minutes, les premières lignes sont conquises.

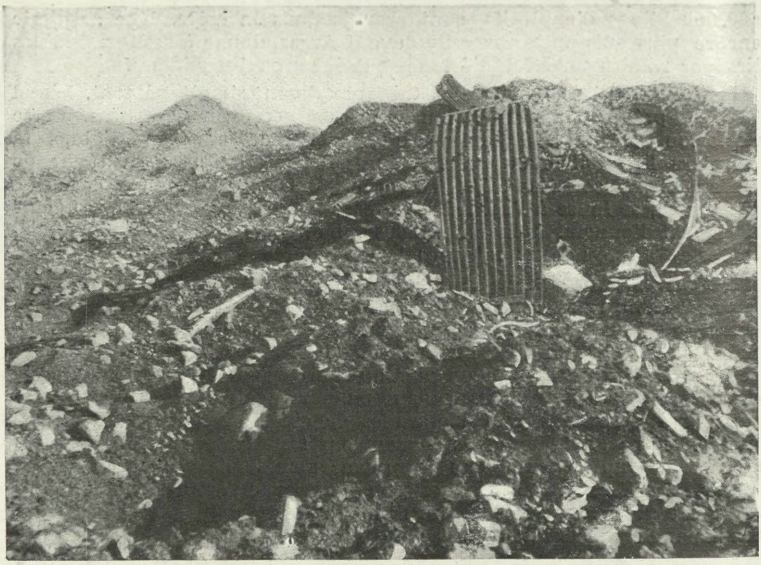
A l'extrême droite de la ligne, au sud, la 3e division australienne (Monash) avance avec un bel élan. Les hommes portent le masque, la brume matinale étant saturée de gaz toxiques. Des débris de tranchées allemandes, puis une petite rivière, la Douve, sont franchis au pas de charge. Suivant de près un puissant barrage protecteur, les troupes atteignent tous les objectifs, sans le moindre accroc. Après une courte pause qui permet à leurs camarades de gauche d'occuper Messines, les Victoriens et Tasmaniens foncent sur les derniers objectifs qu'ils atteignent rapidement. Des commencements de contre-attaques, du côté de Warneton, sont aussitôt enrayés par l'artillerie dont le tir est d'une précision merveilleuse. Six canons de campagne et plusieurs centaines de prisonniers sont pris.

Immédiatement à gauche des Australiens se trouvent les Néo-Zélandais (Russel), à qui est confié l'honneur de prendre Messines. Dès 8 heures, ce village est occupé, ses nombreux abris et caves sont rapidement nettoyés à la baïonnette et à la grenade.



SUR LA CRÊTE DE WYTSCHAETE-MESSINES, FANTASSINS BRITANNIQUES ORGANISANT LE TERRAIN CONQUIS. (*Juin* 1917.)

Au second plan, un obus allemand vient d'éclater.



L'ÉGLISE DE MESSINES EN JUIN 1917.
Ce monticule de gravats dénote la violence du bombardement britannique avant et pendant l'attaque de la crête.

A gauche des Néo-Zélandais, la 25e division anglaise attaque sur un front de 1.200 mètres. Sa formidable tâche comporte une avance de 3.000 mètres, la conquête de neuf lignes de tranchées ennemies, enfin l'écrasement de plusieurs fermes fortifiées. Efficacement appuyée par l'artillerie, tous les objectifs sont atteints. Au moment où l'attaque se déclanche, une ligne ininterrompue de fusées, longue de 10 kilomètres, s'élève des tranchées allemandes ; appel désespéré. Au petit jour, dans la brume et dans la fumée des explosions, les Britanniques surgissent. La visibilité est si mauvaise que les obstacles apparaissent brusquement à quelques mètres à peine ; la liaison entre les différentes unités est cependant maintenue, grâce à la discipline des troupes et à leur maniement habile par les officiers.

Passant entre les rangs des troupes d'attaque, des unités fraîches continuent l'avance. Dès 8 heures, toute la crête de Wytschaete-Messines est enlevée ; on consolide le terrain conquis.

Le 17 avril 1918, 10 mois plus tard, l'armée von Arnim, qui a pris Armentières, déborde au sud la crête de Messines. Menacée, l'armée Plumer abandonne cette position. Elle est à nouveau aux mains des Britanniques, le 28 septembre 1918, puis largement dépassée.

Le touriste peut parcourir la crête de Wytschaete-Messines en poussant jusqu'à **Messines,** *complètement rasé, comme le témoignent les photos des pages* 108 *et* 109.

Revenir par la même route jusqu'à **Wytschaete.** *Dans les ruines du village, prendre à gauche la route qui descend sur* **Kemmel.**

Au bas de la côte, à 250 *mètres à gauche, on voyait encore, en* 1920, *d'immenses cratères d'entonnoirs de mines, vestiges de la lutte de positions en* 1915 *et* 1916 *et de l'assaut britannique de juin* 1917.



LA ROUTE DE MESSINES.
Photo prise à hauteur de la vallée de la Douve. Au fond, la crête de Messines.

Peu après, traverser la route d'Ypres à Neuve-Chapelle, continuer tout droit sur les ruines de Kemmel. A droite, ruines de l'ancien Château ; s'arrêter au centre des ruines, à un carrefour, laisser la voiture, prendre à pied le chemin, puis le sentier qui s'élève vers le **mont Kemmel.**



DANS LES RUINES DE MESSINES.



L'ÉGLISE ET LE VILLAGE DE KEMMEL.
Vue prise des pentes Est du mont Kemmel.

Le Kemmel.

Les pentes sablonneuses de ce mont étaient autrefois boisées ; la mitraille les a ravagées.

Des ruines de l'ancien belvédère qui marquent le point culminant (151 mètres), on découvre un immense panorama.

Se tourner face au village de Kemmel, que l'on vient de quitter : au premier plan, les ruines de Kemmel, au delà l'étang de Dickebusch, au-dessus les ruines blanches d'Ypres, à même hauteur à gauche, Poperinghe ; tout à l'horizon, la plaine de la Flandre maritime, la tache de la forêt d'Houthulst ; avec de bonnes jumelles et par temps assez clair, on peut découvrir Roulers, Thielt, même Bruges. A gauche de Poperinghe, c'est le cordon des dunes et la mer.

A droite d'Ypres, dans un fouillis de bois hachés, on retrouve la route de Menin avec les baraquements de Gheluvelt, Passchendaele, la butte blanche du Polygone. Plus près, se dessinent la Cote 60 puis la crête de Wytschaete ; au bout de cette crête, sur l'éperon sud, c'est Messines. Cette crête domine immédiatement la petite vallée de la Douve puis la large plaine de la Lys avec le fourmillement de ses villages, de ses petites villes industrielles ; à l'horizon, dans la fumée et la brume, la vaste agglomération lilloise.

Au sud, plus à droite, se détache la route de Neuve-Eglise et la crête de ce village ; à l'ouest, c'est toute la chaîne des Monts et, à l'horizon, la forêt de Nieppe, que l'on apercevra plus nettement tout à l'heure sur le bord occidental du Kemmel.

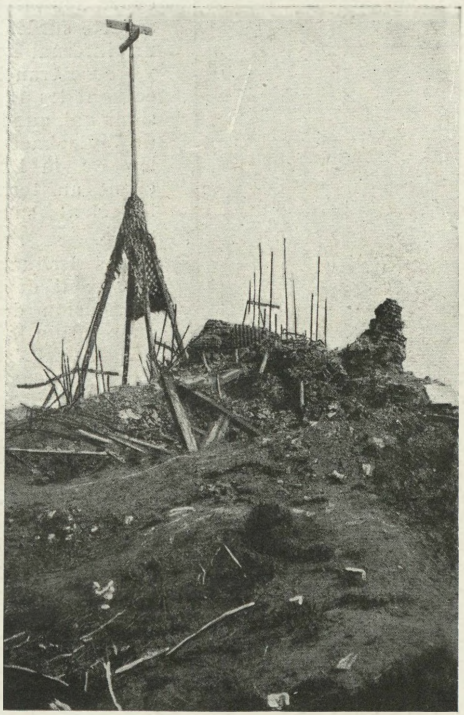


Photo Nells

LE BELVÉDÈRE AU SOMMET DU MONT KEMMEL.

Le bombardement s'abattit si furieusement sur le sommet du Kemmel qu'il en changea la silhouette arrondie.

La bataille du Kemmel.

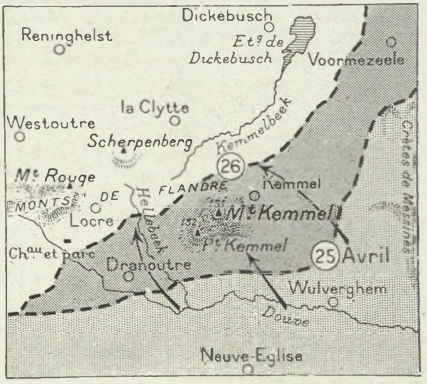
Jusqu'en avril 1918, les Britanniques occupaient ce mont, le sommet portait d'importants observatoires; les flancs ouest du massif abritaient de vastes cantonnements baptisés « Hyde Park, Cheapside ». Le roi Albert venait y contempler « le doux fantôme de la patrie ».

Soudain, le 9 avril 1918, sous le choc de 11 divisions allemandes une profonde poche se creuse au sud du Kemmel, devant Armentières.

Le 15, la ruée atteint la forêt de Nieppe, mais les flancs sud de la brèche tiennent bon (*Voir page* 32).

Ludendorff a conçu le projet de s'emparer des Monts de Flandre et particulièrement du Kemmel, bastion avancé du massif, puis de marcher sur Poperinghe, rejetant en désordre, vers la mer, les divisions britanniques et belges engagées dans le saillant d'Ypres. C'est une nouvelle poussée « nach Calais ».

Mais les Français qui, déjà, un mois avant, s'étaient jetés dans la bataille de Picardie et avaient barré les routes de Paris et d'Amiens, arrivent. C'est le 2e corps de cavalerie Robillot qui, après avoir par-



L'ASSAUT ALLEMAND CONTRE LE KEMMEL.
(25 *avril* 1918.)

couru 200 kilom. en 3 jours, se jette sur les Monts et, sous un infernal bombardement, y creuse tranchées et sapes ; ce sont les 154e et 28e divisions qui, au pied de la crête de Wytschaete, dans la vallée de la Douve, s'accrochent au terrain et même harcèlent sans cesse l'ennemi.

Les Britanniques, à qui leur repli devant Ypres et l'extension du front belge au nord de la ville ont permis de récupérer de nouvelles forces, se sont solidement soudés aux Français devant l'étang de Dickebusch.

Devant cette défense réorganisée et tenace, l'ennemi comprend qu'il doit préparer un nouvel effort pour la possession des Monts d'où les Alliés le surveillent et le tiennent sous leur feu.

Pour cette attaque, l'ennemi forme rapidement une masse de choc de cinq divisions dont le fameux corps alpin, soutenu par un grand nombre de batteries croisant leur feu sur le Kemmel; vingt-trois escadrilles nouvelles sont rassemblées.

Le Commandement allemand veut frapper un coup d'une brutalité inouïe.

Au jour de l'attaque, la 28e division (Madelin) tient le Kemmel et ses avancées, en liaison à gauche avec la 9e division britannique; à sa droite, la 154e (Breton) barre la vallée du Hellebeek.

La prise du Kemmel.
L'héroïque sacrifice de la 28e division française.

Le 25, à 2 h. 30 du matin, commence la préparation allemande, d'une puissance d'écrasement dépassant les plus furieux bombardements de Verdun avec une proportion énorme d'obus toxiques.

A 3 heures, le feu redouble de furie; les obus tombent à raison d'une centaine par minute.

A contre-pente, dans les fonds des ravins, les gaz s'étendent en nappes denses sur les batteries où les artilleurs doivent travailler plusieurs heures avec le masque. Au fracas de l'artillerie s'ajoute une pluie de torpilles de gros calibre, anéantissant les premières lignes ; une grêle de balles de mitrailleuses enveloppe le mont ; enfin une effroyable charge d'avions (on en compte plus de 80 sur le front d'un régiment), mitraille les défenseurs sur leurs positions et bombarde les arrières.

Dans une brume épaisse, l'assaut se déclanche à 6 heures moins le quart. L'ennemi, par un mouvement en tenaille, doit à la fois déborder le Mont Kemmel, au nord, par le village, au sud, par la vallée du Hellebeek, les groupes d'assaut devant se rejoindre à Locre.

Au nord, à la jonction avec l'armée anglaise, la progression allemande peut être contenue plusieurs heures ; à 9 heures, le 22e régi-

ment tient encore les ruines de Kemmel, en liaison avec la droite anglaise ; le général Madelin envoie un bataillon de son régiment de réserve (le 99e) pour dégager ces éléments et maintenir la liaison qui commence à fléchir. Ce mouvement, découvert par l'ennemi, ne parvient pas à déboucher ; la 9e division anglaise est rejetée peu à peu dans la cuvette marécageuse qui, entre le Kemmel et Ypres, forme l'étang de Dickebusch. Pourtant, une auto-mitrailleuse réussit à atteindre les lisières du village, où elle appuie la résistance.

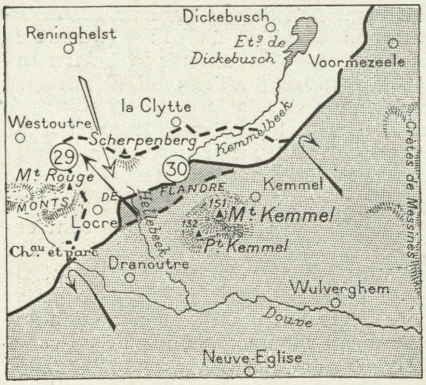
Au centre, la situation est plus difficile. Le 30e régiment est submergé ; entre 6 et 7 heures, les premières pentes du Kemmel sont envahies, et le barrage allemand se fixe déjà sur la crête, enfouissant les mitrailleuses. Les armes ne fonctionnent plus. A ce moment, le colonel du 99e lance, en dépit des barrages, à la charge sur les pentes sud, un de ses bataillons en réserve sur le Kemmel. La contre-attaque, menée à fond de train, bouscule l'ennemi sur un terrain semé de cadavres, jusqu'à sa ligne de départ; mais là, elle se heurte à une deuxième vague allemande qui part au même moment, accompagnée d'une ligne de mitrailleuses légères, de minenwerfer, de batteries mobiles de 37 et de 77. Cette nouvelle vague est détruite devant le groupe de contre-attaque par les dernières mitrailleuses en état de tirer, mais sur la gauche la nouvelle poussée ennemie parvient à aborder le village. Peu après, une troisième vague atteint la crête du Kemmel, où l'on se bat corps à corps. Le colonel du 99e jette alors sa dernière compagnie pour essayer de prendre les assaillants à revers. Il revient en arrière, vers 9 heures, à son poste de commandement, à l'ouest de la crête ; le poste était envahi. Le colonel s'échappe, poursuivi par les balles ; le Kemmel était tourné.

Profitant de la rupture du 30e régiment, le corps alpin a complètement débordé l'aile gauche de la division voisine (154e) ; par une infiltration audacieuse, à la faveur de la brume, des défilements du terrain et des couverts, il se glisse vers la vallée du Hellebeek. Dès 7 heures du matin, l'ennemi parvient jusqu'aux batteries, les attaque à la mitrailleuse. Ces batteries, criblées de balles, tout en se défendant, amènent les avant-trains, replient au galop ce qu'elles peuvent de leurs pièces et font sauter les autres. Un groupe détruit ses douze pièces. Les officiers anglais se battent à la carabine; on parle même de corps à corps où les servants assommèrent l'ennemi à coups de culasse. A 9 heures du matin, l'ennemi atteint Locre. Il en est aussitôt chassé par la 154e division et garde seulement l'hospice, à 1.200 mètres au sud dans la vallée.

Cette manœuvre du corps alpin a décidé du succès de toute l'opération. Le Kemmel est perdu. On ne peut plus songer qu'à barrer le débouché de la vallée, interdire à l'ennemi l'accès des pentes situées à l'ouest et le chemin de la plaine d'Ypres. Sur ce chemin s'élève en arrière du Kemmel la butte du Scherpenberg, bordée en avant par la route de Bailleul à Ypres. C'est sur cette ligne que sont recueillis les débris de la malheureuse 28e division, réduite à deux bataillons que viennent appuyer peu à peu, pour achever de boucher le trou, des groupes de cavaliers à pied. Vers 11 heures, la situation se stabilise.

Des rapports d'aviateurs britanniques prétendent qu'une poignée de Français résistent encore sur le Kemmel.

La 39e division (Massenet) entre en ligne à la nuit close, avec l'ordre de reprendre le Kemmel et de délivrer les camarades qui, peut-être, y tiennent encore. Les Allemands, exaltés, reprennent leur mouvement à la même heure. Les deux attaques se rencontrent. Si la 39e division ne peut progresser, elle bloque l'attaque ennemie.



LE DERNIER ASSAUT ALLEMAND CONTRE LES MONTS DE FLANDRE (29 *avril*).

La bataille de Locre.

Arrêt de l'offensive allemande.

Pour suivre cette bataille, se porter sur le bord occidental du sommet.

La dernière butte à droite, c'est le Scherpenberg; derrière passe la route d'Ypres à Bailleul. Les ruines du village de la Clytte s'allongent le long de cette route, à droite ; à gauche, c'est le Mont Rouge; sur ses pentes, les ruines de Locre. L'échancrure entre le Mont Rouge et le Scherpenberg donne accès au couloir de Locre.

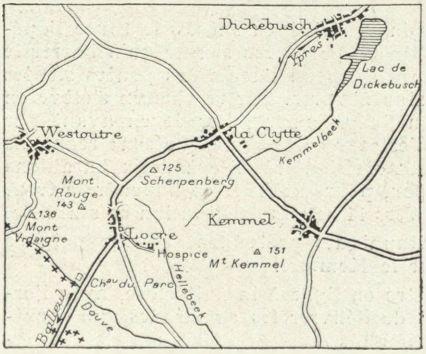
Maîtres du Kemmel, les Allemands, poussant par le couloir de Locre, veulent maintenant déborder, par le nord, la chaîne des Monts et gagner la plaine à l'ouest d'Ypres.

Après une préparation d'artillerie de toute une nuit, l'ennemi déclanche un nouvel assaut, le 29, à 7 heures.

Aux deux ailes, la résistance est inébranlable; à l'aile droite, 3 divisions britanniques résistent contre trois assauts; à l'aile gauche, la 34e division se cramponne dans le parc du château de Locre, à 4 kilomètres au sud du village. Au centre, l'ennemi enlève Locre, atteint la Clytte. Mais bientôt Locre est repris par un escadron du 4e dragons.

Ces hommes travaillaient, plus en arrière, à l'organisation d'une nouvelle position; voyant les fantassins se replier, les cavaliers lâchent pelles et pioches, sautent sur leurs carabines et courent au-devant de l'ennemi, entraînant avec eux des éléments épars d'infanterie.

Il ne reste plus à l'ennemi qu'une petite poche à la tête du ravin du Hellebeek.



DE KEMMEL A LOCRE.

Les divisions françaises barrent définitivement la route de la mer à l'ennemi, qui, épuisé, s'arrête.

Trois mois et demi plus tard, ébranlés par les victoires alliées en Picardie, les Allemands craignent une offensive sur les flancs de la poche où ils se sont engagés, et, désirant récupérer des troupes, évacuent cette poche, du 30 août au 6 septembre. Le 31, au matin, des patrouilles britanniques grimpent sur le Kemmel abandonné.



LE MONT KEMMEL.
Vue prise de la route de Kemmel à la Clytte, à 500 m. de la Clytte.
L'extrémité gauche du Mont est celle qui porte les ruines de l'ancien belvédère au point culminant.
L'autre extrémité s'appelle : le Petit Kemmel.

Reprendre la voiture à Kemmel et continuer tout droit sur **la Clytte.**
A la Clytte, à la croisée des chemins, on peut, ou bien, en tournant à droite,



L'ÉGLISE DE LA CLYTTE.
Ce village marque le point extrême de l'avance allemande, le 29 *avril* 1918.



La route de la Clytte et le Mont Rouge en allant sur Locre.
A gauche, les pentes ouest du Scherpenberg.

rejoindre **Ypres** *par Dickebusch ou bien, en tournant à gauche, se diriger sur* **Locre,** *puis sur* **Bailleul** *et* **Lille.**



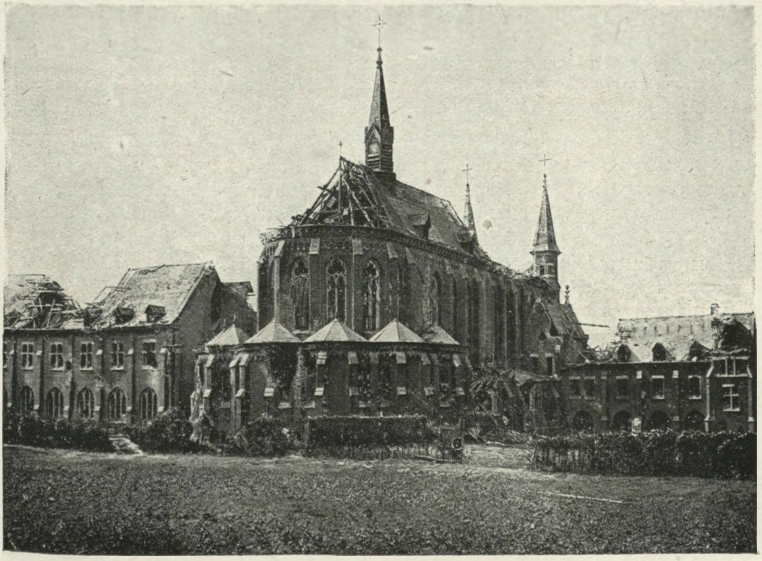
A l'ouest de Locre, le Mont Vidaigne.



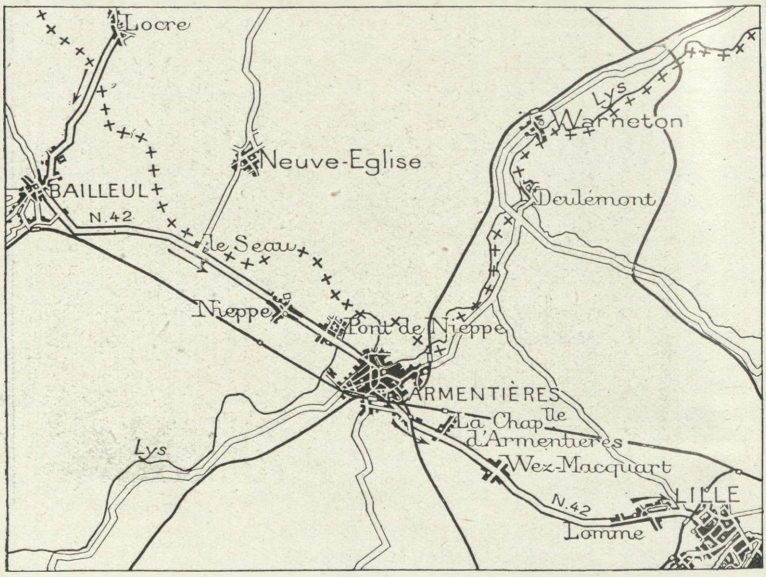
AUX LISIÈRES EST DE LOCRE, LA ROUTE DE LOCRE A KEMMEL.
Au fond, le mont Kemmel.

Après le village de **Locre,** *la chaîne des Monts de Flandre se déploie à droite de la route, face au sud. Le dernier mont de cette chaîne* (7 *kilomètres à l'ouest*), *le* **mont des Cats,** *porte l'abbaye d'un monastère qui fut très endommagé par les bombardements d'avril* 1918.

800 *mètres après Locre, on passe la frontière française.*



L'ABBAYE DU MONT DES CATS.



De BAILLEUL à LILLE

De Bailleul à Lille, le touriste va traverser la plaine flamande qui, avant la guerre, était incontestablement la région la plus riche de la France, riche par ses cultures variées, riche par ses industries nombreuses. C'était, comme on l'a dit justement, le « Magasin général de la France ».

La guerre a passé amenant la ruine.

Depuis longtemps, l'Allemand connaissait cette prospérité et redoutait sa concurrence. Aussi, son premier et puissant effort s'est-il porté vers le Nord, dans le but de l'isoler de la partie centrale de la France.

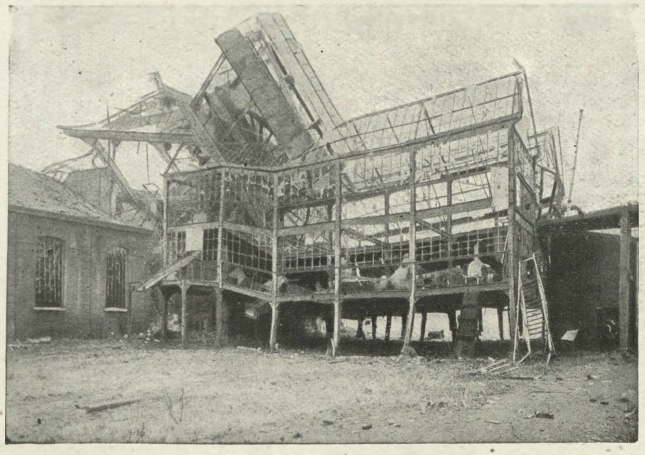
Après la Marne, la surprise causée à l'ennemi par ce magnifique redressement l'a de suite exaspéré et n'a pas tardé à le confirmer dans sa froide volonté de ruiner industriellement la France, en même temps qu'il comptait bien arriver à l'écrasement militaire.

Pour réaliser cette ruine, les Allemands ne devaient reculer devant aucune application des méthodes scientifiques les plus parfaites, des inventions les plus nouvelles, par un personnel particulièrement compétent et mobilisé à cet effet.

Des questionnaires furent adressés par le Commandement allemand aux ingénieurs d'outre-Rhin.

La promptitude et la précision des réponses montrent avec quelle méthode il a été procédé à des destructions, avec quelle ponctualité étaient dressés et envoyés au Grand Quartier, pour y être classés et conservés, les procès-verbaux des destructeurs, avec quel soin ces rapports étaient dépouillés et suivis d'ordres sans cesse renouvelés, d'avoir à continuer l'effort de destructions, jusqu'à ce que le résultat cherché fût complètement obtenu.

Outre les usines et les exploitations détruites avec sauvagerie par



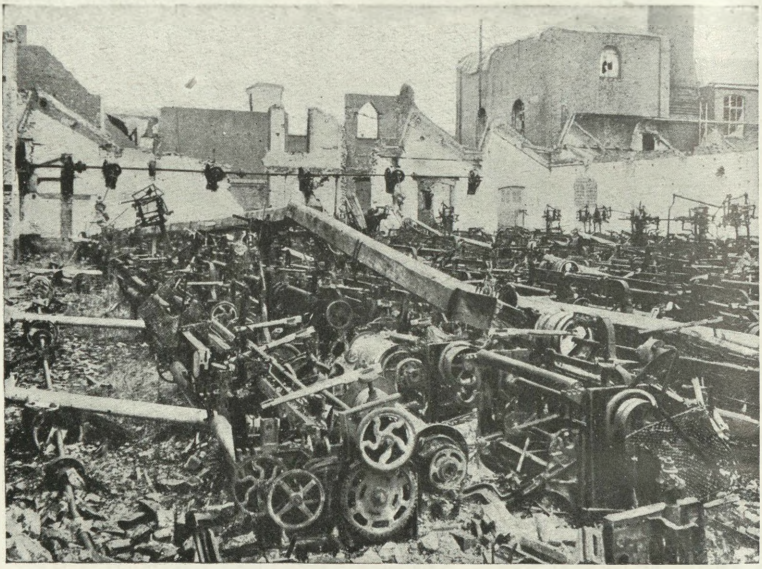
USINE DE RÉCUPÉRATION DES FOSSES 2 ET 2 *bis*, A DOURGES.
Les bâtiments ont été renversés par l'explosion.
(*Photo extraite du Guide illustré :* **Arras et les batailles d'Artois**).

le canon, bien d'autres, loin du front, furent systématiquement détruites, avec la volonté arrêtée d'anéantir un matériel de premier ordre: destructions méthodiquement exécutées, au marteau, à la pioche, à la dynamite, destructions de mines (*Voir le Guide illustré :* **Arras**) ; destructions de tissages (*Voir le Guide illustré :* **Cambrai, Saint-Quentin et la ligne Hindenburg**) ; destructions des voies de transport, chemins de fer, canaux et ouvrages d'art.

La plaine de Bailleul.

Traverser les ruines de **Bailleul** *par le G. C.* 23. *Dans Bailleul, sur la Grande Place, prendre à gauche la N.* 42 *que l'on suivra jusqu'à* **Lille.**

La plaine de Bailleul était, avant la guerre, exceptionnellement prospère. « On n'y laissait pas se perdre un pouce de terrain. Là, paissaient les belles bêtes rousses, les vaches flamandes. En ce département du Nord où le rendement moyen de l'hectare en blé atteignait trente hectolitres contre dix-huit dans le reste du pays, en betteraves cinq cent quatre quintaux contre deux cent cinquante, où malgré la densité de la population, on se livrait aussi aux cultures industrielles, lin, colza, chicorée, houblon, où vivaient deux cent soixante-seize mille bêtes à cornes, aujourd'hui en grande partie volées par l'ennemi, en ces terres débordantes de dons, Bailleul passait pour la plus riche et la plus productive. Les grappes, aux raisins gros comme des prunes, que l'on voyait en plein hiver, délicatement posées sur de la ouate, aux devantures des marchands de primeurs, venaient moins souvent de la Provence ou de l'Algérie que des immenses serres qui, à Bailleul, s'étendaient sur plusieurs hectares. Non content d'avoir desséché les marais par ses watergands, l'agriculteur flamand avait voulu forcer les règles des climats et capter le soleil. Les grapperies du Nord ne représentent plus, maintenant, que le plus colossal entassement de ferraille et de verre pilé. »



ARMENTIÈRES : UN TISSAGE RAVAGÉ.

Bailleul s'enorgueillissait d'autres richesses, aujourd'hui anéanties. Près de mille métiers à main fabriquaient de la toile. Pendant ce temps, sur le seuil des portes, sept cents dentellières entrelaçaient leurs fuseaux rapides.



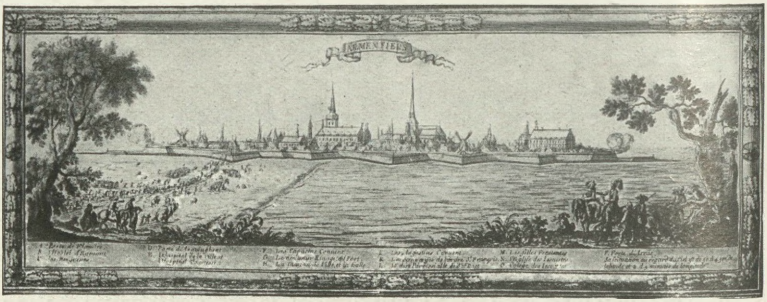
PONT DÉTRUIT SUR LE CANAL DE LA BASSÉE.



PRÈS DE LA BASSÉE.
Au premier plan, un puits d'une mine noyée. Au second plan, chaudières détruites.

L'avance et le recul allemand de 1918 a ruiné, en quelques jours, l'œuvre des générations paysannes qui avaient peiné sur la terre dont, selon l'exacte image d'un géographe, « les grosses mottes brunes ressemblaient à des écailles de tortues luisant au soleil ». « La rage des combats n'a pas laissé dix maisons habitables, et pourtant deux mille sept cents personnes déjà revenues en juillet 1919 s'efforçaient de ressusciter le sol malgré les intempéries et les explosions. » (NICOLAS BOURGEOIS : *le Nord dévasté.*)

Outre cette dévastation matérielle, Bailleul, vieille cité flamande et sa campagne avec ses villages cossus, ses jardins fleuris groupés autour des jolies églises, ont perdu leur charme. A Bailleul, un beffroi du XV^e^ siècle, s'appuyant contre une butte verdoyante, dominait la ville calme. Son carillon n'égrénera plus ses sons joyeux.



ARMENTIÈRES D'APRÈS UNE GRAVURE ANCIENNE.

Armentières et la vallée de la Lys.

Après avoir dépassé les villages de **Nieppe** *et* **Pont-de-Nieppe,** *totalement rasés, on entre dans* **Armentières.**

Armentières avait souffert de maintes guerres; elle avait été prise par les Anglais en 1339, par les Français en 1382, en 1566 par les Calvinistes, en 1645 par les maréchaux de Gassion et de Rantzau, en 1647 par l'archiduc Léopold.

Occupée en août 1914, Armentières fut reprise en septembre 1914, et resta près de quatre ans à 3 kilomètres des lignes ennemies qui, du nord au sud de la ville, décrivaient un vaste arc de cercle. Heuplives, le faubourg Est de la ville, était sous les balles.

Malgré cette proximité de l'ennemi, l'activité de la ville ne cessa pas complètement; 200 ouvriers tissaient de la toile; à l'école nationale professionnelle, établissement modèle, 350 ouvriers fabriquaient des obus.

Les Britanniques tenaient le secteur devant la ville. Au moment de leur grande bataille des Flandres, en été et automne 1917, les obus écrasaient Armentières, tandis que les gaz asphyxiants l'empoisonnaient.

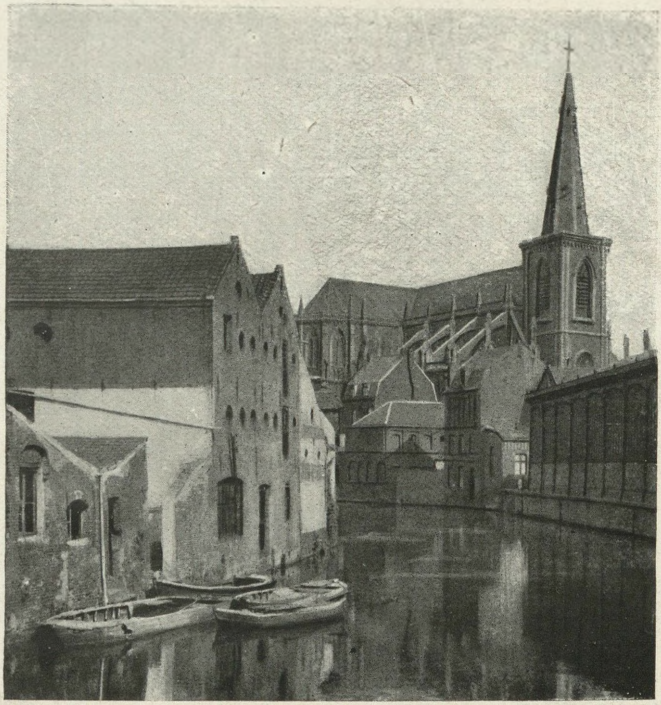
Le 28 juillet 1917, six cents personnes furent intoxiquées, beaucoup en périrent. Au milieu d'août, la ville se vida de ses courageux habitants. Soudain, huit mois plus tard, un déluge d'obus s'abattit sur toute la région; les ruines s'accumulèrent dans la ville. Les Allemands ayant débordé la ville abandonnée ne purent y entrer que deux jours après leur manœuvre, tant la ville était noyée sous les gaz mortels.

En septembre suivant, l'ennemi menacé évacue la plaine de Bailleul, puis Armentières, en achevant de détruire à la mine ce qui n'avait pas été abattu par le canon.

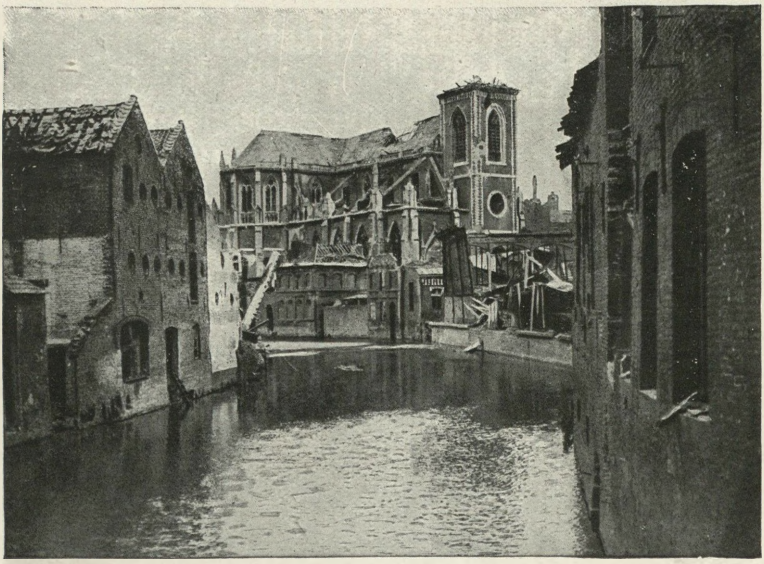
Dans Armentières aucune maison ne reste habitable; ce qui restait dans les tissages et les établissements de métallurgie fut brisé, ou démonté pour être envoyé en Allemagne.

Toute la région d'Armentières, toute cette vallée de la Lys qui « autrefois ne formait qu'une longue rive où s'ouvraient les larges façades des centres urbains subit le même sort; à l'armistice, ce n'était plus qu'un désert artificiel où coulait la Lys dans le poudroiement rouge des maisons écrasées ».

Suivre la rue de Dunkerque jusqu'à la Grande Place, traverser la Grande Place, l'Hôtel de Ville est complètement détruit. Sortir de la ville par la rue de Lille et, à gauche, la rue du Faubourg de Lille.



Cliché LL.



ARMENTIÈRES. — LA LYS ET L'ÉGLISE SAINT-VAAST, AVANT ET APRÈS LA GUERRE.



L'HOTEL DE VILLE D'ARMENTIERES APRÈS LES PREMIERS BOMBARDEMENTS.



SA DESTRUCTION, A LA MINE, PAR LES ALLEMANDS EN RETRAITE (1918).



ARMENTIÈRES. — LES RUINES DE LA RUE DE LILLE.
La plupart des maisons éventrées sont à abattre pour être reconstruites.

Continuer par la N. 42 sur **Lille.**

Remarquer à droite et à gauche les lignes d'épais blockhaus qui couvraient la région de Lille.



LA LYS DANS ARMENTIÈRES.



ARMENTIÈRES. — L'ÉGLISE NOTRE-DAME EN 1917.
L'église Notre-Dame avait relativement peu souffert des bombardements.

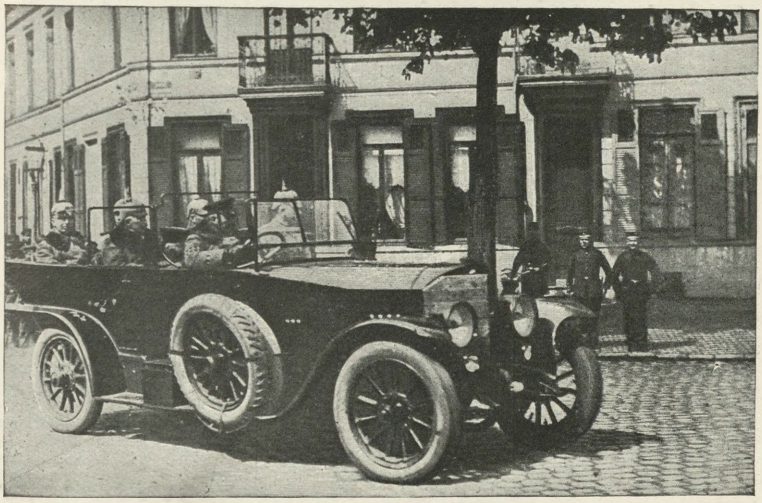
Traverser **Lomme** *par la rue Thiers, suivre dans* **Canteleu** *la ligne du tramway.*

Entrer dans **Lille** *par la rue Lequeux, la porte de Canteleu.*

Prendre à gauche la rue de Turenne, puis à droite la rue de la Bassée, tourner autour de la place de Tourcoing et prendre la rue Nationale qui conduit sur la Grande Place de Lille.

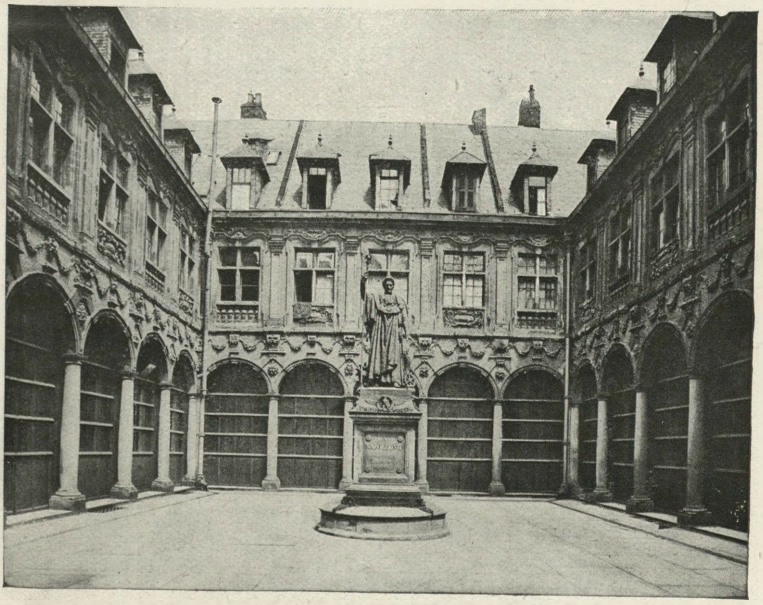


ARMENTIÈRES. — L'ÉGLISE NOTRE-DAME EN 1918.
Les Allemands l'ont minée et fait sauter avant d'être chassés de la ville.



LE KAISER A LILLE (PLACE CORMONTAIGNE).

Pour la visite de Lille, consulter le Guide illustré :
LILLE avant et pendant la Guerre.



LA COUR DE LA BOURSE DE LILLE
ET LA STATUE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON Ier, PROTECTEUR DE L'INDUSTRIE NATIONALE.
Le bronze dont est fondue la statue provenait de canons pris à Austerlitz.

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

Armentières 122

B

Bailleul 118
Beeclaere 95
Bœsinghe 78
Broodseinde 94

C

Canal d'Ypres à l'Yser ... 78
Canal d'Ypres à Comines .. 106
Cimetière des Tanks 100

D

Drie Grachten 82

G

Gheluvelt 96

H

Het Sas 79
Hooge 102
Houthulst 85

K

Kemmel 109
Kippe 84

L

La Clytte 115
Langemarck 90
Locre 114
Luyghem 83

M

Maison du Passeur 79
Messines 106
Merckem 83

N

Nieppe 122
Noordschote 80

P

Passchendaele 92
Poelcappelle 89
Polygone (bois du) 95

S

Sanctuaire 101
Scherpenberg 114

W

Westroosebeke 89
Wytschaete 106

Y

Ypres 42

Z

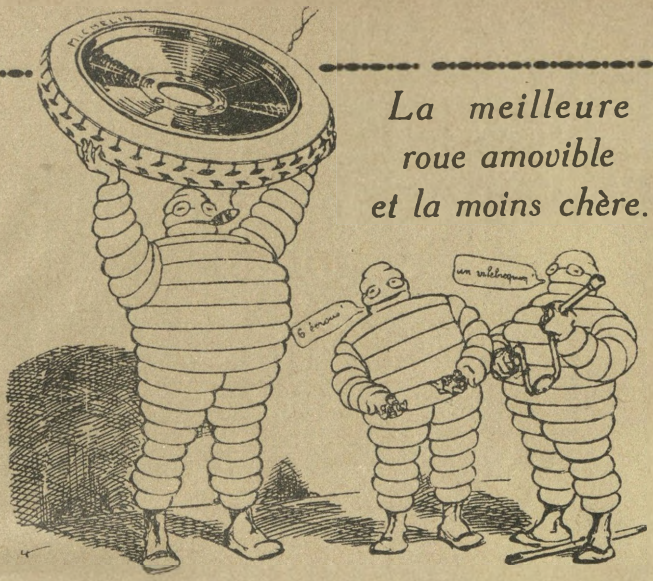
Zillebeke 102
Zonnebeke 95



XVI-2-2121-7-215

IMP. KAPP, PARIS-VANVES

2757



La meilleure
roue amovible
et la moins chère.

La Roue Michelin

se démonte toujours facilement
quand on veut la changer
et ne se démonte jamais toute seule,
quand on roule.

A ces qualités essentielles, elle ajoute :

la robustesse :

nul choc ne peut la briser ;

l'élégance :

vous la voyez sur les plus chic voitures ;

l'économie :

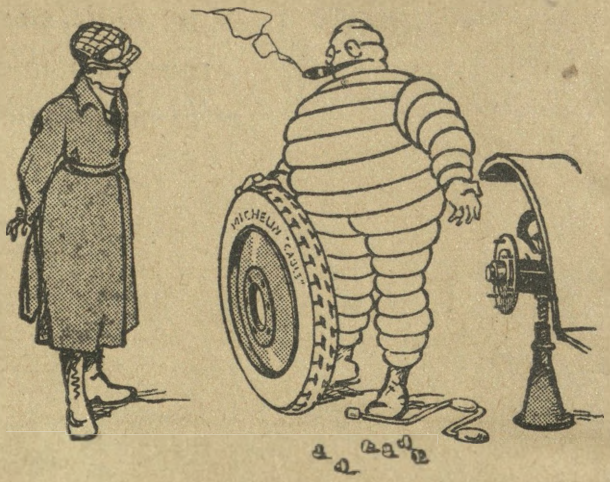
son pneu qu'elle refroidit dure plus longtemps ;

le bon marché :

elle est la moins chère.

Vous l'exigerez sur la voiture que vous achèterez.
Quant à votre voiture actuelle...

*



Votre garagiste habituel peut

en quelques heures, à peu de frais

équiper votre voiture en

ROUES MICHELIN

Que faut-il, en effet, pour monter des Roues Michelin sur une voiture ?

Simplement des moyeux spéciaux portant les axes sur lesquels des écrous fixeront la roue.

Or, nous avons fait fabriquer en série (donc à un prix très bas) et pouvons livrer rapidement des moyeux spéciaux convenant aux principaux types de voitures.

D'autre part, la Roue Michelin est non seulement la meilleure roue amovible, mais encore la moins chère.

Vous comprenez donc pourquoi votre garagiste habituel peut, en quelques heures et à peu de frais, équiper votre voiture en Roues Michelin.

Vous aurez la curiosité de lui demander quel serait le prix de cette transformation.

PHOTOS ET FILMS DE GUERRE

des Collections de la Section photographique et cinématographique de l'Armée.

PHOTOS DES MONUMENTS HISTORIQUES

Collection de Châteaux, Églises, Monuments antiques, Meubles anciens, Objets d'Art, Tapisseries, Vitraux, etc.

Tous ces documents appartiennent
au Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts
Service photographique et cinématographique des Beaux-Arts)
et sont mis en vente à Paris : 1 bis, Rue de Valois.

Maison Ad. BRAUN & Cie

BRAUN & Cie, Successeurs

ÉDITEURS

PARIS, 18, rue Louis-le-Grand (Avenue de l'Opéra)
et DORNACH (Haut-Rhin)

Reproductions photographiques des Œuvres d'Art.
Peintures et Sculptures conservées dans les Musées de France et de l'Étranger.

Vues d'Alsace — Architecture — Sculpture — Paysages

Portraits de célébrités contemporaines.
Reproductions de peintures modernes et des Salons annuels.

On peut acheter des épreuves des photos de
l'" Impérial War Museum "
(Musée impérial britannique de la guerre)
qui sont reproduites dans ce volume, au service photographique du Musée.
Crystal-Palace — Londres S. E. 19.

BIBLIOTEKA
ASG
NAUKOWA
17504